





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME QUARANTE-UNIÈME.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE COSSON,
rue Saint-Germain des Prés, n° 9.

HISTOIRES

DU TEMPS

DES CROISADES.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
CHARLES GOSSELIN, RUE S.-GERMAIN DES PRÉS.
M DCCC XXVI.





HISTOIRES

DU TEMPS

DES CROISADES.

LE TALISMAN,

OU

RICHARD EN PALESTINE.

CHAPITRE PREMIER.

« J'ouvrirai maintenant un manuscrit secret ;
» Et, prompt à concevoir, votre esprit qui murmure
» D'un dangereux secret entendra la lecture. »

SHAKSPEARE.

Le marquis de Montserrat et le grand-maître des chevaliers templiers restèrent ensemble en face du pavillon du roi, dans lequel venoit de se passer cette scène singulière, et ils virent un fort détachement d'arbalétriers et d'hommes d'armes se déployer pour former un cercle tout alentour, afin d'en écarter tout ce qui pourroit troubler le repos du monarque. Les soldats avoient les yeux baissés, l'air

sombre, et ils marchoient dans le même silence que s'ils avoient suivi une pompe funèbre ; aucun bruit n'annonçoit qu'ils étoient couverts de leurs boucliers et de leurs autres armes, malgré leur nombre. Ils baissèrent leurs armes avec respect lorsque les deux chefs traversèrent leurs rang, mais toujours avec le même silence.

— Voilà un grand changement parmi ces chiens d'insulaires, dit le grand-maître à Conrad quand ils furent à quelque distance des gardes de Richard. Quel tumulte on entendoit auparavant devant ce pavillon ! il n'étoit question que de jeter la barre [1], de pousser la balle, de lutter, de chanter et de vider des flacons, comme si ces rustres eussent été à une veillée de village, ayant au milieu d'eux un mai au lieu d'une bannière royale.

— Les chiens sont une race fidèle, répondit Conrad, et le roi leur maître a gagné leur affection en luttant, causant et se divertissant avec le premier venu d'entre eux, toutes les fois qu'il en a la fantaisie.

— Il n'est composé que de fantaisies. Avez-vous remarqué les paroles qu'il a prononcées avant de vider sa coupe, au lieu de rendre des actions de grâces au ciel ?

[1] Jeu qui consistoit à jeter le plus loin possible une barre de fer, de manière à la faire tomber sur un des deux bouts.

— Cette coupe auroit été pour lui un coup de grâce, et il l'auroit trouvée bien épicée, si Saladin étoit comme tout autre Turc qui ait jamais porté le turban et tourné la tête vers la Mecque à l'appel du muezzin. Mais il affecte de la bonne foi, de l'honneur, de la générosité, comme s'il appartenoit à un chien non baptisé de pratiquer les vertus des chevaliers chrétiens! On dit qu'il a demandé à Richard de lui conférer l'ordre de la chevalerie.

— Par saint Bernard! sire Conrad, il seroit temps alors de jeter loin de nous nos baudriers et nos éperons, d'effacer nos armoiries et de renoncer à nos lances, si le plus grand honneur de la chrétienté devoit être accordé à un Turc de dix sous.

— Vous estimez le soudan bien bas, dit le marquis. Cependant quoique ce soit un homme de bonne mine, j'en ai vu de plus beaux vendus quarante sous au bazar.

Ils arrivoient alors près de leurs chevaux, qu'ils avoient laissés à quelque distance de la tente de Richard, au milieu d'un brillant cortége de pages et d'écuyers. Conrad, après un moment de réflexion, proposa au grand-maître, pour profiter de la fraîcheur de la brise du soir, de renvoyer leurs chevaux et leur suite, et de retourner à leurs quartiers en traversant les lignes étendues du

camp des chrétiens. Le grand-maître y consentit, et ils se mirent en marche, en évitant, comme s'ils en étoient convenus, les parties les plus habitées de cette grande ville de tentes, suivant la large esplanade qui séparoit le camp des défenses extérieures, et où ils pouvoient s'entretenir en secret, sans être aperçus par d'autres yeux que ceux des sentinelles près desquelles ils passoient.

Ils s'entretinrent pendant quelque temps de combats et de préparatifs de défense; mais ce genre d'entretien, auquel ni l'un ni l'autre ne paroissoit prendre intérêt, languit bientôt. Il en résulta un assez long intervalle de silence, auquel le marquis de Montserrat mit fin en s'arrêtant tout à coup en homme qui vient de prendre une résolution soudaine; et, fixant les yeux quelques instants sur la physionomie sombre et inflexible du grand-maître, il lui adressa enfin la parole en ces termes :

— Si cela pouvoit convenir à votre valeur et à votre sainteté, révérend chevalier Gilles Amaury, je vous prierois de baisser, pour cette fois, la visière noire que vous portez toujours, et de causer avec un ami à visage découvert.

Le Templier sourit.

— Il y a des masques de couleur claire, aussi bien que des visières noires, répondit-il, et ils

n'en cachent pas moins les traits naturels du visage.

— Soit, répondit le marquis en portant la main à son menton et en faisant le geste d'un homme qui détache son masque; me voilà sans déguisement. Et maintenant à quoi pensez-vous qu'aboutira cette croisade, en ce qui concerne les intérêts de votre ordre?

— C'est arracher le voile qui couvre mes pensées, au lieu d'exposer les vôtres à ma vue. Cependant je vous répondrai par une parabole que m'a racontée un santon du désert. — Un certain fermier demandoit de la pluie au ciel, et murmuroit de ce qu'il n'en tomboit pas aussitôt qu'il le désiroit. Pour le punir de son impatience, Allah, dit le santon, ordonna à l'Euphrate de se déborder sur ses terres; toutes ses possessions furent détruites, et il périt lui-même, parce que ses vœux avoient été exaucés.

—Cette parabole est une vérité. Plût au ciel que l'Océan eût englouti les dix-neuf vingtièmes des armements de ces princes! ce qui en seroit resté auroit mieux servi les projets des nobles chrétiens de la Palestine, les misérables restes du royaume latin de Jérusalem. Abandonnés à nous-mêmes, nous aurions pu céder à l'orage; modérément soutenus d'argent et de troupes, nous aurions pu forcer Saladin à respecter notre valeur, et à nous

accorder paix et protection à des conditions raisonnables. Mais d'après le danger imminent dont le menace cette croisade, nous ne pouvous supposer que le soudan, s'il parvient à le détourner, souffre qu'aucun de nous conserve des possessions ou des principautés en Syrie; encore bien moins y permettra-t-il l'existence de ces ordres militaires et religieux qui lui ont déjà fait éprouver tant de maux.

— Sans doute, mais ces aventuriers croisés peuvent réussir, et planter de nouveau la croix sur les boulevarts de Sion.

— Et quel avantage en reviendra-t-il à l'ordre des Templiers ou à Conrad de Montserrat?

— L'avantage pour vous peut être très-grand. Conrad, marquis de Montserrat, pourroit devenir Conrad, roi de Jérusalem.

— Ce mot-là a un son, vaillant grand-maître; mais c'est un son creux. Godefroi de Bouillon avoit bien raison de choisir la couronne d'épines pour son emblème. Je vous l'avouerai, grand-maître, j'ai quelque attachement pour les formes du gouvernement oriental. Une pure et simple monarchie ne doit consister qu'en un roi et des sujets; c'est l'organisation primitive des empires, un berger et son troupeau. Toute cette chaîne intérieure de dépendance féodale est artificielle et factice. J'aimerois mieux tenir d'une main

ferme le bâton de commandement de mon pauvre marquisat, et le manier à ma volonté, que d'avoir en main le sceptre d'un monarque, restreint et courbé par la volonté de tous les orgueilleux barons féodaux qui auroient des domaines relevant du roi de Jérusalem. Un roi doit marcher librement, grand-maître, et ne pas être arrêté ici par un fossé, là par une haie, plus loin par un privilége féodal qu'un baron, armé de pied en cap, est prêt à soutenir. En un mot, je sais fort bien que les droits de Guy de Lusignan au trône seront préférés aux miens si Richard guérit de sa maladie et s'il a quelque influence sur le choix.

— Suffit, dit le grand-maître; tu m'as convaincu de ta sincérité. D'autres peuvent avoir la même opinion; mais, à l'exception de Conrad de Montserrat, peu d'entre eux oseroient avouer franchement qu'ils ne désirent pas le rétablissement du royaume de Jérusalem, mais qu'ils préfèrent rester maîtres d'une portion de ses fragments, de même que les insulaires sauvages, qui, bien loin de travailler à secourir un navire tourmenté par les flots, en attendent le naufrage pour s'enrichir de ses débris.

— Tu ne me trahiras pas! s'écria Conrad en le regardant avec des yeux que la méfiance rendoit pénétrants. Sois bien assuré que ma langue ne mettra jamais ma tête en danger, et que ma

main saura prendre la défense de l'une et de l'autre. — Accuse-moi, si tu le veux; je suis prêt à entrer en lice contre le plus vaillant Templier qui ait jamais mis sa lance en arrêt.

— Tu te cabres cependant bien vite pour être un si intrépide coursier, répondit le grand-maître. Quoi qu'il en soit, je te jure, par le saint temple, que notre ordre a fait serment de défendre, que je te garderai le secret en fidèle compagnon.

— Par quel temple? demanda le marquis de Montserrat, dont l'amour pour le sarcasme l'emportoit souvent sur la politique et la discrétion; jures-tu par le temple situé sur la montagne de Sion, qui fut construit par le roi Salomon, ou par cet édifice symbolique et emblématique dont on assure qu'il est parlé dans les conseils tenus sous les voûtes secrètes des commanderies des Templiers, pour l'agrandissement de ton ordre vaillant et vénérable?

Le Templier jeta sur lui un coup d'œil qui sembloit un trait de la mort; mais il lui répondit avec calme.

— Par quelque temple que je jure, marquis de Montserrat, dit-il, sois bien assuré que mon serment est sacré. Je voudrois savoir comment te lier par une promesse que je pusse croire de même poids.

— Je te jure de t'être fidèle, répondit Conrad en riant, par la couronne de marquis que je porte, et que j'espère changer pour quelque chose de mieux avant la fin de cette guerre. Elle est si légère qu'elle ne défend pas mon front du froid; celle de duc seroit une meilleure protection contre une brise de nuit, comme celle que nous éprouvons; mais la couronne royale seroit encore préférable, attendu qu'elle est bien doublée de velours et d'hermine. En un mot, grand-maître, nous sommes liés l'un à l'autre par un intérêt commun; car ne croyez pas que, si ces princes alliés réussissent à conquérir Jérusalem, et à y placer un roi de leur choix, ils souffrent que votre ordre et mon pauvre marquisat conservent l'indépendance dont nous jouissons à présent. Non, de par Notre-Dame! il faudroit alors que les fiers chevaliers de Saint-Jean recommençassent à préparer des onguents, et à soigner les pestiférés dans les hôpitaux; et vous, puissants et vénérables chevaliers du Temple, vous seriez obligés de redevenir, comme autrefois, de simples hommes d'armes, de dormir trois sur une paillasse, de monter deux sur le même cheval; ce qui étoit jadis votre coutume, comme le prouve le sceau dont vous vous servez encore.

— Le rang, les priviléges et l'opulence de notre ordre, préviendront une dégradation sem-

blable à celle dont vous le menacez, dit le grand-maître avec hauteur.

— C'est précisément ce qui le perdra, répliqua Conrad de Montserrat; et vous savez aussi bien que moi, révérend grand-maître, que, si les princes alliés obtenoient un succès complet en Palestine, le premier soin de leur politique seroit de détruire l'indépendance de votre ordre, coup qui vous auroit été porté depuis long-temps sans la protection de notre saint père le pape, et sans le besoin qu'on a de votre valeur pour la conquête de la Terre-Sainte. Donnez-leur une victoire complète, et vous serez mis à l'écart, comme on jette hors de la lice les fragments d'une lance brisée dans un tournoi.

— Il peut y avoir de la vérité dans ce que vous dites, reprit le Templier en souriant d'un air sombre; mais quelles seroient nos espérances si les alliés retiroient leurs forces, et laissoient la Palestine sous la domination absolue de Saladin?

— Elles seroient aussi grandes qu'assurées; le soudan donneroit de vastes provinces pour avoir à ses ordres un corps bien discipliné de lances franques. En Égypte, en Perse, une centaine d'auxiliaires semblables, joints à sa cavalerie légère, lui assureroient la victoire contre l'inégalité de nombre la plus effrayante. Cette dépendance ne seroit pas éternelle, peut-être ne dureroit-elle qu'autant

que la vie de ce soudan entreprenant; mais dans l'Orient les empires naissent comme des champignons. Supposons qu'il soit mort, et que nous soyons constamment fortifiés et recrutés par des aventuriers d'Europe, pleins d'ardeur et de courage, quels succès ne pouvons-nous pas espérer, quand nous ne serons plus gênés dans nos opérations par ces monarques, dont la dignité jette une ombre sur nous en ce moment, et qui, s'ils restent ici et qu'ils triomphent dans cette expédition, sont tous disposés à nous vouer à une dégradation et à une dépendance éternelle.

—Vous avez raison, sire marquis, et vos paroles trouvent un écho dans mon cœur. Cependant il faut que nous agissions avec circonspection; Philippe de France est aussi prudent que vaillant.

— C'est la vérité, et il n'en sera que plus facile de le faire renoncer à une expédition dans laquelle il s'est inconsidérément engagé dans un moment d'enthousiasme, ou à l'instigation de ses nobles; il est jaloux du roi Richard, son ennemi naturel, et il brûle de retourner chez lui pour suivre ses plans ambitieux, dont le but est plus voisin de Paris que de la Palestine. Il saisira le premier prétexte apparent qu'il pourra trouver, pour se retirer d'une scène sur laquelle il sait fort bien qu'il prodigue sans fruit les forces de son royaume.

— Et l'archiduc d'Autriche?

— Oh! quant à l'archiduc, son amour-propre et sa folie le conduisent aux mêmes conclusions que la politique et la prudence de Philippe. Il se croit (que Dieu le maintienne dans ces bons sentiments!) traité avec ingratitude, parce que toutes les bouches, même celles de ses propres *minne singers* [1], ne sont remplies que des louanges du roi Richard, qu'il craint et qu'il déteste, et dont la ruine le réjouiroit : semblable à ces chiens lâches et mal dressés qui, lorsque le plus brave de la meute est saisi par la gueule du loup, sont plus disposés à l'attaquer par-derrière qu'à lui porter du secours. Mais pourquoi vous dire tout cela, si ce n'est pour vous prouver que je désire sincèrement que cette ligue soit dissoute, et que le pays soit délivré de ces grands monarques et de leurs armées? Vous savez comme moi, et vous avez vu que tous les princes qui ont ici de l'influence et de l'autorité désirent vivement traiter avec Saladin.

— J'en conviens; il faudroit être aveugle pour ne pas l'avoir entrevu dans leurs dernières délibérations. Mais soulève encore ton masque de quelques lignes de plus, et dis-moi la véritable raison qui t'a fait insister dans le conseil pour charger de porter les propositions de traité cet

[1] Ménestrels.

Anglais du nord, cet Écossais, ce chevalier du Léopard, quelque nom que tu lui donnes.

— C'étoit un coup de politique, répondit l'Italien. Né dans la Grande-Bretagne, cette qualité suffisoit pour prévenir en sa faveur Saladin, qui savoit qu'il combattoit sous les bannières de Richard; tandis que son caractère, comme Écossais, et quelques autres sujets de mécontentement personnel que je connois, faisoient qu'il n'étoit pas vraisemblable que notre envoyé, à son retour, eût aucune communication avec Richard, à qui sa présence n'étoit pas agréable.

— C'étoit une politique dont le tissu étoit trop fin, dit le grand-maître; croyez-moi, cette toile d'araignée italienne ne retiendra jamais ce Samson insulaire, dont la tête conserve tous ses cheveux; garrottez-le de cordes neuves et des plus fortes, si vous le pouvez, et vous ferez bien. Ne voyez-vous pas que cet envoyé, que vous avez choisi avec tant de soin, nous a ramené ce médecin qui va remettre ce Cœur-de-Lion, cet Anglais à cou de taureau, en état de continuer son entreprise de croisade; et, dès qu'il sera en état de marcher en avant, lequel des princes osera rester en arrière? La honte les forcera à le suivre, quoiqu'ils aimassent autant marcher sous les bannières de Satan.

— Soyez tranquille, répondit Conrad de Mont-

serrat, avant que ce médecin, à moins qu'il n'emploie des moyens miraculeux, ait eu le temps de compléter la guérison de Richard, il sera possible d'exciter une rupture ouverte entre le Français, ou du moins l'Autrichien, et leur allié d'Angleterre, de manière à ce que la brèche devienne irréparable. Alors, si Richard quitte son lit, ce pourra être pour commander ses propres troupes, mais jamais pour diriger par sa seule volonté l'emploi de toutes les forces de la croisade.

— Tu es un archer bien disposé, Conrad de Monserrat, dit le Templier; mais ton arc n'est pas assez tendu pour lancer une flèche au but.

Il se tut tout à coup, jeta autour de lui un regard inquiet comme pour s'assurer que personne ne pouvoit l'entendre, et, saisissant la main de Conrad, il la serra fortement, le regarda en face, et répéta d'une voix lente :

— Richard quitter son lit, dis-tu? camarade, il faut qu'il ne le quitte jamais!

Le marquis de Montserrat tressaillit. Quoi! s'écria-t-il, parlez-vous de Richard Cœur-de-Lion, du champion de la chrétienté?

Ses joues pâlirent et ses genoux trembloient sous lui tandis qu'il prononçoit ces paroles. Le Templier fixa les yeux sur lui, et un sourire de mépris se dessina sur ses traits de fer.

— Sais-tu à quoi tu ressembles en ce moment,

sire Conrad? s'écria-t-il; ce n'est pas au politique et vaillant marquis de Montserrat, ce n'est pas à l'homme qui voudroit diriger le conseil des princes et décider du destin de l'empire, c'est à un novice, qui, étant tombé par hasard sur une formule de conjurations dans les livres de son maître, a évoqué le diable sans y penser, et s'épouvante en voyant l'esprit qui se présente devant lui.

— Je conviens, répondit le marquis revenant à lui, qu'à moins qu'on ne puisse découvrir quelque autre moyen bien sûr, tu viens de faire allusion à celui qui conduit directement au but. Mais, sainte Marie! nous deviendrons les objets de l'horreur de toute l'Europe, le but de toutes les malédictions, depuis le pape sur son trône jusqu'au mendiant debout à la porte de l'église, et qui, rongé de lèpre, couvert de haillons et dans le dernier degré de la misère humaine, bénira le ciel de ce qu'il n'est ni Gilles Amaury ni Conrad de Montserrat.

— Si tu prends les choses ainsi, dit le grand-maître avec le même sang-froid qui l'avoit caractérisé pendant cette conversation remarquable, supposons, toi et moi, qu'il ne s'est rien passé entre nous, que nous avons parlé en dormant, que nous nous sommes éveillés, et que la vision s'est évanouie.

— Elle sera toujours devant mes yeux, répliqua Conrad.

— Il est vrai que les visions de couronnes ducales et de diadèmes royaux ne quittent pas facilement la place qu'elles occupent dans l'imagination, dit le grand-maître.

— Fort bien, répondit le marquis; mais laissez-moi d'abord essayer de semer la zizanie entre l'Autriche et l'Angleterre.

Ils se séparèrent. Conrad s'arrêta à l'endroit où ils se trouvoient alors, regardant le manteau blanc du Templier, qui flottoit au gré du vent pendant qu'il s'éloignoit, et qui disparut peu à peu au milieu des ténèbres de la nuit, qui s'épaississent rapidement en Orient. Fier, ambitieux, politique et peu scrupuleux, le marquis de Montserrat n'étoit pourtant pas naturellement cruel. C'étoit un épicurien voluptueux; et, de même que beaucoup de gens du même caractère, il n'aimoit, en dépit de tout son égoïsme, ni à porter des blessures sérieuses, ni à voir des actes de cruauté. Il avoit d'ailleurs en général pour sa propre réputation ce sentiment de respect qui tient quelquefois la place de ces principes plus louables qui doivent être la base de la bonne renommée.

Les yeux encore fixés sur le point où il avoit cessé d'apercevoir le manteau flottant du Tem-

plier, il se dit à lui-même : — J'ai véritablement évoqué le diable, et il est effrayant. Qui auroit cru que ce sévère et ascétique grand-maître, dont la fortune bonne ou mauvaise est absorbée dans celle de son ordre, voudroit, pour en assurer l'avantage, aller plus loin que je ne suis disposé à le faire pour mon intérêt personnel? Mettre un terme à cette folle croisade étoit mon projet, j'en conviens; mais je n'osois pas songer au moyen expéditif que ce religieux guerrier n'a pas hésité à me proposer. Et cependant il n'en est pas de plus sûr : c'est peut-être celui qui nous expose à moins de dangers.

Telles étoient les réflexions que le marquis faisoit à voix basse quand il fut interrompu par une voix rauque qui crioit à peu de distance avec le ton emphatique d'un héraut : — Souvenez-vous du saint sépulcre!

Ce cri se répéta de poste en poste, car la consigne des sentinelles étoit de le faire entendre de temps en temps pendant leur faction, afin que l'armée des croisés n'oubliât jamais le motif qui avoit fait prendre les armes. Mais, quoique Conrad fût habitué à cette coutume et qu'il eût bien des fois entendu ce cri sans y attacher aucune importance, il contrastoit tellement en ce moment avec les pensées qui l'occupoient qu'il sembloit une voix descendant du ciel pour l'avertir de

l'iniquité du projet qu'il méditoit dans son cœur. Il regardoit de tous côtes avec inquiétude, comme si, de même que l'ancien patriarche, quoique dans des circonstances bien différentes, il s'étoit attendu à voir quelque belier arrêté dans un buisson, quelque victime qu'on pût substituer à celle que son compagnon lui proposoit de sacrifier, non à l'Être suprême, mais au Moloch de leur ambition.

En ce moment ses regards s'arrêtèrent sur la bannière royale d'Angleterre, agitée par le souffle de la brise et se montrant encore au milieu de l'obscurité qui augmentoit à chaque instant. Elle étoit arborée sur une hauteur qui étoit évidemment l'ouvrage de la main des hommes, située presque au milieu du camp, et que peut-être un chef ou un champion hébreu avoit élevée en commémoration du repos qu'il avoit trouvé en ce lieu. Quoi qu'il en soit, le nom en étoit tombé en oubli, et les croisés l'avoient appelée le mont Saint-George, parce que, de cette élévation qui commandoit tout le camp, l'étendard d'Angleterre, comme un emblème de souveraineté, dominoit toutes les bannières des chefs, des princes et même des rois, qu'on voyoit flotter dans des situations inférieures.

L'inspiration d'un instant suffit pour éveiller de nouvelles idées dans un esprit aussi prompt que l'étoit celui de Conrad. Un seul coup d'œil

jeté sur cet étendard sembla dissiper tout à coup l'incertitude qui régnoit dans ses résolutions. Il se remit en marche pour retourner à son pavillon avec le pas rapide et déterminé d'un homme qui vient d'adopter un plan et ne pense plus qu'à l'exécuter. En y arrivant il congédia tous les serviteurs qui l'attendoient et qui lui formoient une suite presque digne d'un roi; et, en se mettant au lit, il se dit à lui-même que sa résolution amendée étoit la meilleure : savoir, d'essayer des moyens plus doux avant de recourir à des voies désespérées.

— Demain, dit-il, je dînerai à la table de l'archiduc d'Autriche. Je verrai ce qu'il est possible de faire pour assurer l'exécution de nos projets avant de suivre les conseils du sombre Templier.

CHAPITRE II.

« Notre climat du nord a ce rare avantage
» Qu'il montre bien souvent dans un seul possesseur
» La fortune et l'esprit, le rang et la valeur.
» Mais l'Envie aux traits noirs, poursuivant le mérite
» Comme l'ardent limier suit le daim qui palpite,
» Jalouse du haut point auquel il est placé,
» Ne respirera pas sans l'avoir renversé. »

Sir David Lindsay.

Léopold, archiduc d'Autriche, fut le premier des chefs de ce beau pays qui ait joui du rang de prince. Il avoit été élevé à la dignité ducale dans l'empire germanique, parce qu'il étoit proche parent de l'empereur Henri-le-Cruel, et tenoit sous son gouvernement les plus belles provinces qu'arrose le Danube. L'histoire a flétri sa mémoire à cause d'un acte de violence et de perfidie qui prit sa source dans les événemens des croisades; et cependant la honte d'avoir fait Richard prisonnier tandis qu'il traversoit ses domaines sans suite et déguisé n'étoit pas un acte du caractère naturel de Léopold. C'étoit un prince vain et foible plutôt qu'un tyran ambitieux et cruel. On remarquoit une grande analogie entre son moral et ses formes extérieures : il étoit de grande taille, ro-

buste et bien fait. La blancheur de son teint faisoit contraste avec la rougeur de ses joues, et une longue chevelure blonde couvroit sa tête : mais il y avoit quelque chose de gauche dans sa démarche, et l'on auroit dit que son corps n'étoit pas animé d'une énergie proportionnée à sa dimension colossale. De même il portoit toujours le plus riche costume ; mais on auroit cru qu'il n'avoit pas été fait pour lui. Comme prince, il sembloit trop peu familier avec sa propre dignité ; et, embarrassé pour prendre un air d'autorité quand l'occasion l'exigeoit, il se croyoit fréquemment obligé d'avoir recours à des expressions et à des actes de violence pour regagner le terrain qu'il auroit maintenu avec plus de grâce en montrant d'abord un peu plus de présence d'esprit.

Non-seulement ces défauts étoient visibles pour les autres, mais l'archiduc lui-même ne pouvoit s'empêcher d'éprouver quelquefois la conviction pénible qu'il n'étoit pas tout-à-fait en état de soutenir et de faire respecter son rang, et soupçonnoit avec raison les autres d'avoir la même opinion de lui.

Lorsqu'il joignit les croisés à la tête d'une troupe digne d'un prince, il avoit beaucoup désiré gagner l'amitié de Richard, et il avoit fait de telles avances pour l'obtenir que le roi d'Angle-

terre, en bon politique, auroit dû y répondre. Mais l'archiduc, sans manquer de courage, étoit fort inférieur à Cœur-de-Lion en bravoure, et n'étoit pas enflammé comme lui de cette ardeur qui lui faisoit rechercher les dangers comme on courtise une maîtresse; aussi le roi le regarda-t-il bientôt avec une espèce de mépris. D'ailleurs Richard étoit un prince normand, peuple pour qui la tempérance étoit une habitude, et il méprisoit le penchant de l'Allemand pour les plaisirs de la table, et surtout son ivrognerie. Ces motifs, joints à quelques autres entièrement personnels, firent que le roi d'Angleterre cessa bientôt de se contraindre pour cacher son dedain pour le prince autrichien; et le soupçonneux Léopold, l'ayant bientôt remarqué, l'en paya par une haine profonde. La discorde fut fomentée entre eux par les artifices secrets du politique Philippe, roi de France, un des monarques de son siècle qui avoit le plus de sagacité. Philippe, craignant le caractère fier et impétueux de Richard comme son rival naturel, et se trouvant offensé de l'air dictatorial avec lequel un prince vassal de la couronne de France pour les domaines qu'il possédoit sur le continent se conduisoit envers son seigneur suzerain, cherchoit à fortifier son parti et à affoiblir celui de Richard en excitant les princes croisés d'un rang inférieur à se réunir pour ré-

sister à ce qu'il appeloit l'autorité usurpatrice du roi d'Angleterre.

Telles étoient les opinions de l'archiduc d'Autriche, lorsque Conrad de Montserrat résolut de se servir de la haine de ce prince contre Richard comme d'un instrument pour dissoudre la ligue des croisés, ou du moins pour relâcher les nœuds qui les unissoient.

Il choisit l'heure de midi pour lui rendre visite, et le prétexte fut de lui présenter du vin de Chypre de première qualité qui lui étoit récemment tombé entre les mains, afin de lui faire faire la comparaison avec ceux du Rhin et de Hongrie. Une pareille offre valoit bien une invitation à dîner; l'archiduc la lui fit de la manière la plus courtoise, et rien ne fut épargné pour que le repas fût digne de la splendeur d'un prince souverain. Cependant le goût délicat du marquis italien vit plus de profusion que d'élégance dans les mets substantiels sous lesquels la table gémissoit.

Les Allemands, quoique doués encore du caractère franc et martial de leurs ancêtres, qui subjuguèrent l'empire romain, avoient pourtant conservé une teinte assez prononcée de leur barbarie. Ils ne portoient pas les principes de chevalerie au même point de délicatesse que les chevaliers français et anglais, et ils n'observoient

pas les règles prescrites par la société que ces deux nations regardoient comme l'indice de la plus haute civilisation. Assis à la table de l'archiduc, Conrad fut étourdi et amusé en même temps par le bruit allemand dont les oreilles furent assaillies de toutes parts, malgré la solennité d'un banquet donné par un prince. Le costume lui parut également fantasque; les nobles autrichiens conservoient leurs longues barbes et de courts pourpoints de différentes couleurs, tailladés, brodés et garnis de plus de franges qu'on n'en portoit dans l'occident de l'Europe.

Beaucoup de serviteurs, jeunes et vieux, étoient debout dans le pavillon, prenoient part de temps en temps à la conversation, et recevoient de leurs maîtres les restes du banquet, qu'ils dévoroient derrière les convives. On voyoit des bouffons, des nains et des ménestrels en nombre plus qu'ordinaire, et ils faisoient plus de bruit et se permettoient plus de licence qu'on ne l'auroit souffert dans une société mieux réglée. Comme le vin ne leur manquoit pas, le tumulte, qui sembloit leur être permis, n'en étoit que plus expressif.

Au milieu de cette confusion et de ces clameurs, qui auroient mieux convenu à une taverne allemande qu'à la tente d'un prince souverain, l'archiduc étoit servi avec toutes les formalités d'un respect minutieux qui montroit combien il atta-

choit d'importance à maintenir son rang, et à exiger tout ce qui lui étoit dû. Des pages de sang noble le servoient à genoux; il mangeoit sur de la vaisselle d'argent, et buvoit ses vins du Rhin et de Tokai dans une coupe d'or. Son manteau ducal étoit orné d'hermine; sa couronne de duc pouvoit égaler par le prix celle d'un roi, et ses pieds, enfermés dans des souliers de velours dont la longueur, en y comprenant la pointe, pouvoit être de deux pieds, reposoient sur un tabouret d'argent massif. Mais ce qui servoit en partie à indiquer le caractère du prince, c'étoit que, tout en désirant de montrer des égards au marquis de Montserrat qu'il avoit poliment placé à sa droite, il accordoit beaucoup plus d'attention à son *spruch-sprecher*, ou diseur privilégié de bons mots, qui se tenoit derrière l'épaule droite de l'archiduc.

Ce personnage étoit richement costumé, portant un manteau et un pourpoint de velours noir décoré de diverses pièces d'or et d'argent, qu'il y avoit attachées en mémoire de la munificence des princes qui lui en avoient fait présent; il avoit un petit bâton auquel étoient aussi suspendues par des anneaux des pièces d'argent, qu'il faisoit sonner quand il alloit dire quelque chose digne d'attention. Son rang dans la maison de l'archiduc tenoit le milieu entre ceux de ménestrel et de

conseiller; il étoit tour à tour flatteur, poëte et orateur; tous ceux qui désiroient obtenir les bonnes grâces du prince cherchoient en général à gagner celles de son *spruch-sprecher.*

De peur qu'une trop forte dose de la sagesse de cet officier ne devînt fatigante, on voyoit, à gauche de l'archiduc, son *hoff-narr* ou bouffon de cour, nommé Jonas Schwanker, qui faisoit presque autant de bruit avec les clochettes attachées à son bonnet et à sa marotte que le *spruch-sprecher* avec son bâton garni de pièces d'argent.

Ces deux personnages alternoient pour faire entendre des balivernes graves ou comiques, tandis que leur maître, riant et applaudissant, examinoit pourtant avec soin la physionomie de son hôte, pour voir quelle impression faisoient sur un cavalier si accompli tous ces frais d'éloquence et d'esprit autrichien. Il seroit difficile de dire lequel du champion de la sagesse ou de celui de la folie contribuoit le plus à l'amusement de la compagnie, ou avoit la plus grande part dans la faveur du prince leur maître; l'un et de l'autre sembloient parfaitement accueillis. Quelquefois ils se disputoient la parole, et faisoient sonner à l'envi l'un de l'autre, celui-ci ses clochettes, celui-là ses pièces d'argent; mais en général ils paroissoient en bonne intelligence; et ils étoient si accoutumés à se faire valoir l'un l'autre que le

spruch-sprecher avoit quelquefois la condescendance d'ajouter une explication aux traits d'esprit du bouffon, pour les mettre plus à la portée des auditeurs, de sorte que la sagesse de l'un devenoit une sorte de commentaire sur la folie de l'autre. Pour s'acquitter envers son collègue, le *hoff-narr* faisoit souvent suivre d'une plaisanterie la conclusion d'une harangue ennuyeuse de l'orateur.

Quels que pussent être ses véritables sentiments, Conrad eut grand soin que sa physionomie n'exprimât qu'une satisfaction complète de tout ce qu'il entendoit. Il sourioit et applaudissoit avec autant d'enthousiasme en apparence que l'archiduc lui-même à la folie solennelle du *spruch-sprecher*, à l'esprit imperceptible du fou.

Le politique italien épioit l'instant où l'un ou l'autre introduiroit dans la conversation un sujet favorable à l'objet dont il étoit principalement occupé.

Il ne se passa pas long-temps sans que le roi d'Angleterre fût mis sur le tapis par le bouffon, qui étoit accoutumé à regarder Dick-au-Genêt [1] comme un sujet agréable et inépuisable de plaisanteries. L'orateur garda le silence, et ce ne fut que lorsque le marquis lui eut demandé l'explica-

[1] Abréviation familière de Richard Plantagenet.

tion de ces mots qu'il lui dit que le genêt étoit un emblème d'humilité, et qu'il seroit à propos que ceux qui s'en paroient se rappelassent cette espèce d'avis.

Ce peu de mots expliquèrent suffisamment l'allusion au symbole de l'illustre maison de Plantagenet, et Jonas Schwanker fit observer que ceux qui s'étoient humiliés n'en avoient été que plus élevés.

— Honorez ceux à qui l'honneur est dû, dit le marquis de Montserrat; nous avons tous eu quelque part à ces marches et à ces batailles, et il me semble que les autres princes pourroient réclamer une foible partie du renom que les ménestrels et les *minne-singers* attribuent exclusivement à Richard d'Angleterre. Aucun des maîtres de la gaie science n'a-t-il une chanson en l'honneur de notre hôte illustre, l'archiduc royal d'Autriche?

Trois *minne-singers* s'avancèrent, et commencèrent en même temps à chanter en s'accompagnant de leur harpe. Le silence fut imposé à deux d'entre eux, non sans difficulté, par le *spruch-sprecher*, qui sembloit remplir les fonctions d'intendant des menus plaisirs, et l'on écouta le poëte préféré, qui chanta en allemand des stances que l'on peut traduire ainsi qu'il suit :

« Quel brave chef nous conduira
» Au champ d'honneur où la croix nous appelle ?

» C'est celui qui rassemblera
» De cavaliers la troupe la plus belle,
» Qui montrera le plus de zèle,
» Et qui plus haut la tête portera. »

Ici l'orateur, remuant son bâton pour faire sonner ses pièces d'argent, expliqua à la compagnie ce qu'on n'auroit peut-être pas compris d'après cette description poétique, que le chef dont il étoit question dans cette strophe n'étoit autre que l'illustre prince leur hôte, et tous les convives, se versant rasade, burent en portant l'acclamation : *Hoc lebe der herzag Leopold* [1] !

Le poëte continua :

« Ne me demandez pas pourquoi
» La fière Autriche élève sa bannière
» Plus haut que le plus puissant roi :
» Ou demandez pourquoi, quittant la terre,
» L'aigle, d'une aile téméraire,
» Vers le soleil s'élève sans effroi. »

L'orateur chargé d'expliquer tout ce qui pouvoit paroître obscur dit alors : — L'aigle orne l'écu de notre noble seigneur l'archiduc, de sa grâce royale, devrois-je dire : et l'aigle est de tous les oiseaux celui qui vole le plus haut, et qui s'approche le plus du soleil.

[1] Longue vie à l'archiduc Léopold !

—Le lion ici a pourtant pris les devants sur l'aigle, dit Conrad négligemment.

L'archiduc rougit, et fixa les yeux sur le marquis de Montserrat, tandis que le *spruch-sprecher* lui répondoit, après un moment de silence : — Le noble marquis me pardonnera; un lion ne peut voler par-dessus un aigle, parce qu'il n'a pas d'ailes.

— Excepté le lion de Saint-Marc, dit le bouffon.

—C'est la bannière des Vénitiens, dit l'archiduc; mais bien certainement cette race amphibie, moitié nobles, moitié marchands, n'oseroit mettre son rang en comparaison avec le nôtre.

— Ce n'étoit pas du lion de Venise que je parlois, dit le marquis de Montserrat; c'étoit des trois lions d'Angleterre. Jadis ils n'étoient, dit-on, que léopards; mais ils sont devenus de vrais lions, et il faut qu'ils aient la préséance sur tous les quadrupèdes, tous les oiseaux et tous les poissons, ou malheur à qui leur résistera!

— Parlez-vous sérieusement, marquis? demanda l'Autrichien, dont la tête étoit échauffée par le vin. Croyez-vous que Richard d'Angleterre prétende avoir quelque supériorité sur les souverains libres qui ont été volontairement ses alliés dans cette croisade?

—Je n'en juge que sur les apparences, répondit Conrad. Voilà sa bannière déployée seule au milieu

de notre camp, comme s'il étoit roi et généralissime de toute l'armée chrétienne.

— Et vous endurez cela si patiemment! Et vous en parlez d'un ton si froid! dit l'archiduc.

— Il ne peut appartenir au pauvre marquis de Montserrat, répliqua Conrad, de réclamer contre une injure à laquelle se soumettent avec tant de patience des princes aussi puissants que Philippe de France et Léopold d'Autriche : l'ignominie qu'il vous plaît de supporter ne peut être un déshonneur pour moi.

Léopold serra le poing, et en donna un grand coup sur la table.

— J'ai dit cela à Philippe, s'écria-t-il; je l'ai souvent averti qu'il étoit de notre devoir de protéger les princes inférieurs contre l'esprit usurpateur de cet insulaire. Mais il me répond toujours en faisant valoir froidement les relations qui existent entre eux comme suzerain et vassal, et prétend qu'il seroit impolitique à lui d'en venir à une rupture ouverte dans un moment comme celui-ci.

— Le monde sait que Philippe est prudent, dit le marquis, et il attribuera sa soumission à la politique. Quant à celle de l'archiduc d'Autriche, lui seul peut en rendre compte; mais je ne doute pas qu'il n'ait d'excellentes raisons pour se soumettre à la domination anglaise.

— Moi me soumettre! s'écria Léopold avec in-

dignation. Moi, archiduc d'Autriche, membre si important du saint empire romain, me soumettre à ce roi de la moitié d'une île, à ce petit-fils d'un bâtard normand! Non, de par le ciel! Le camp et toute la chrétienté verront si je sais me rendre justice à moi-même, et si je cède un pouce de terrain à ce boule-dogue anglais. Levez-vous, Messieurs, levez-vous, et suivez-moi. Nous-mêmes, de notre propre main, et sans perdre un moment, nous planterons l'aigle d'Autriche dans une situation où cette bannière flottera aussi haut qu'on a jamais vu flotter l'étendard d'aucun roi ou d'aucun César.

A ces mots il se leva de table, et, au milieu des acclamations tumultueuses de ses convives et de toute sa suite, il sortit de son pavillon et saisit sa bannière arborée devant la porte.

—Ne craignez-vous pas, dit Conrad feignant d'intervenir, que ce ne soit une tache pour votre sagesse que de faire un semblable coup à une pareille heure? Peut-être vaudroit-il mieux vous soumettre un peu plus long-temps à la domination de l'Angleterre, que de....

— Pas une heure, pas un moment de plus! cria l'archiduc; et, portant lui-même sa bannière, il marcha à grands pas à la tête d'un nombreux cortége vers la hauteur formant le point central du

camp : dès qu'il y fut arrivé, il y porta la main pour l'arracher.

— Mon maître, mon cher maître! s'écria Jonas Shwanker en lui entourant le corps de ses bras, prenez bien garde; les lions ont des dents.

— Et les aigles ont des serres, répondit l'archiduc ayant toujours la main autour de la pique qui soutenoit la bannière d'Angleterre, mais paroissant hésiter à l'arracher.

L'orateur, qui, malgré son occupation ordinaire, avoit cependant quelques intervalles de bon sens, agita vivement son bâton sonore, et Léopold, comme par habitude, tourna la tête vers son conseiller.

— L'aigle est le roi des oiseaux de l'air, dit le *spruch-sprecher*, comme le lion est le monarque des animaux. Chacun d'eux a son domaine, aussi séparé de celui de l'autre que l'Angleterre l'est de l'Allemagne. Noble aigle, ne déshonorez pas le lion, et laissez les deux bannières flotter en paix l'une à côté de l'autre.

Léopold retira à lui la main qui avoit saisi la pique, et se retourna pour chercher Conrad de Montserrat; mais il ne l'aperçut pas, car dès que le marquis avoit vu qu'il avoit réussi dans ses projets il s'étoit retiré de la foule, après avoir eu soin d'exprimer, devant plusieurs spectateurs neutres, son regret que Léopold eût choisi l'in-

stant où il sortoit de table pour se venger d'une injure. Ne voyant pas celui auquel il auroit désiré particulièrement s'adresser, il dit tout haut que, ne voulant pas répandre la dissension dans l'armée de la croix, il se borneroit à faire valoir ses priviléges et le droit qu'il avoit d'être sur le pied de l'égalité avec le roi d'Angleterre, sans désirer, comme il auroit pu le faire, d'élever sa bannière, qu'il tenoit des empereurs ses ancêtres, au-dessus de celle d'un simple descendant des comtes d'Anjou; et il finit par ordonner qu'on apportât un tonneau de vin et qu'on le mît en perce pour régaler les spectateurs, qui, au bruit du tambour et au son de la musique, se mirent à faire une orgie autour de l'étendard d'Autriche.

Cette scène de désordre ne se passa pas sans tumulte, et l'alarme se répandit dans tout le camp.

Cependant le moment critique étoit arrivé où El Hakim avoit déclaré, d'après les règles de son art, que son malade royal pouvoit être éveillé sans danger. Le médecin n'eut pas besoin de réfléchir long-temps pour assurer le baron de Gilsland que la fièvre avoit entièrement quitté son souverain, et que telle étoit la force naturelle de sa constitution qu'il ne seroit pas nécessaire de lui donner une seconde dose de ce breuvage puissant, comme il falloit le faire dans certains cas.

Richard parut être du même avis; car, se mettant sur son séant, et se frottant les yeux, il demanda à de Vaux quelle somme d'argent se trouvoit alors dans la cassette royale.

Le baron répondit qu'il ne pouvoit le dire très-précisément.

— N'importe, dit le roi, qu'elle soit modique ou considérable, donnez-la tout entière à ce savant médecin, qui m'a rendu, je crois, au service de la croisade; et, s'il s'y trouve moins de mille besants, complétez cette somme en lui donnant des bijoux.

— Je ne vends pas la science qu'il a plu à Allah de m'accorder, répondit le médecin maure, et sachez, grand prince, que le breuvage divin que vous avez pris perdroit toute sa vertu dans mes mains indignes si je l'échangeois pour de l'or ou des diamants.

— Il refuse un salaire! pensa de Vaux. Cela est encore plus extraordinaire en lui que d'avoir cent ans.

— Thomas de Vaux, dit Richard, tu ne connois de courage que celui du glaive, de vertus que celles de la chevalerie. — Je te dis que ce Maure, dans son indépendance, pourroit servir d'exemple à ceux qui se regardent comme la fleur des chevaliers.

— C'est une récompense assez grande pour

moi, dit El Hakim en croisant les bras sur sa poitrine dans une attitude qui annonçoit autant de respect qu'elle étoit pleine de dignité, que d'entendre un aussi grand roi que Melec Ric parler ainsi de son serviteur. — Mais permettez-moi de vous prier de vous tranquilliser encore quelque temps; car, quoique je croie qu'il est inutile de vous administrer une seconde dose de cette divine potion, il pourroit être dangereux de vous exposer trop tôt à la fatigue avant que vous ayez entièrement recouvré vos forces.

Il faut que je t'obéisse, Hakim, répondit le roi. Cependant crois-moi, mon cœur se sent si complétement délivré de ce feu dévorant qui le consumoit depuis tant de jours que je me trouverois en état de résister à la lance du plus brave champion. Mais écoutez! Que signifient ces cris et cette musique qu'on entend de loin dans le camp? Thomas de Vaux, allez aux informations.

De Vaux obéit, et revint après une minute d'absence.

— C'est l'archiduc Léopold, dit-il, qui fait une promenade dans le camp avec ses compagnons de bouteille.

— Le fou! l'ivrogne! s'écria Richard, ne peut-il cacher son ivrognerie brutale dans l'intérieur de son pavillon, sans faire parade de sa honte en face de toute la chrétienté? Eh bien, qu'avez-vous

à nous dire, sire marquis? dit-il à Conrad de Montserrat qui entroit en ce moment dans sa tente.

—Que je me félicite, très-honoré prince, répondit le marquis, de voir Vôtre Majesté en convalescence et presque rendue à la santé; et c'est là un long discours pour quelqu'un qui vient de quitter la table de l'archiduc d'Autriche.

— Quoi! vous avez dîné avec le sac-à-vin allemand! s'écria le monarque anglais. Et quelle nouvelle folie le porte donc à faire tant de tapage? En vérité, sire Conrad, je vous avois regardé jusqu'ici comme un ami de la joie, et je suis surpris que vous ayez quitté une pareille fête.

De Vaux, qui étoit un peu derrière le roi, se mit à la torture pour faire entendre au marquis, en clignant les yeux et en lui faisant différents signes, qu'il ne falloit pas apprendre à Richard ce qui se passoit dans le camp; mais Conrad ne le comprit pas, ou ne voulut pas le comprendre.

— Ce que fait l'archiduc, répondit-il, n'a d'importance pour personne, et en a encore moins pour lui-même, car très-probablement il ne sait pas ce qu'il fait. Cependant, pour dire la vérité, il prend un amusement que je ne me soucierois pas de partager, car il abat la bannière d'Angleterre, qui est arborée sur le mont Saint-George,

au milieu du camp, pour y planter la sienne en place.

— Que dis-tu? s'écria le roi d'un ton qui auroit éveillé un mort.

— Sire, répondit le marquis, il ne faut pas que Votre Majesté se mette en courroux parce qu'il plaît à un fou de faire des folies.

— Qu'on ne me parle pas, s'écria Richard, sautant à bas de son lit et s'habillant avec une célérité qui sembloit merveilleuse. Ne parlez pas, marquis de Montserrat. Pas un seul mot, de Multon, je te le défends. Celui qui prononcera une syllabe n'est pas l'ami de Richard Plantagenet. Silence, Hakim, je te l'ordonne.

Pendant ce temps, le roi mettoit à la hâte ses vêtements, et, en prononçant le dernier mot, il saisit son épée suspendue à un des piliers de sa tente, et sans autres armes, sans ordonner à personne de le suivre, il se précipita hors du pavillon. Conrad, levant les bras comme dans le plus grand étonnement, paroissoit disposé à entrer en conversation avec de Vaux; mais sir Thomas, le repoussant rudement, sortit de la tente, et appelant un des écuyers du roi lui dit à la hâte: — Cours au quartier de lord Salisbury, dis-lui de faire prendre les armes à sa troupe et de me suivre sur-le-champ au mont Saint-George. Dis-lui

que la fièvre du roi a quitté son sang, et s'est fixée dans son cerveau.

Surpris de la précipitation avec laquelle lord de Vaux lui parloit, l'ayant à peine entendu, et le comprenant encore moins, l'écuyer exécuta les ordres qu'il venoit de recevoir; ses compagnons, quittant le pavillon du roi, coururent aux tentes des nobles qui en étoient voisines, et répandirent dans tout le quartier anglais une alarme aussi générale que la cause en paroissoit vague.

Les soldats, éveillés en sursaut du sommeil dont la chaleur du climat leur avoit appris à connoître le prix dans l'instant de la journée où les rayons du soleil ont le plus d'ardeur, se demandoient les uns aux autres quelle pouvoit être la cause de ce tumulte soudain; et, sans attendre de réponse, suppléoient par leur imagination aux informations qui leur manquoient. Les uns disoient que les Sarrasins étoient dans le camp; les autres, qu'on avoit voulu assassiner le roi; plusieurs, qu'il étoit mort de la fièvre la nuit précédente; un grand nombre, qu'il avoit été tué par l'archiduc d'Autriche. Les nobles et les officiers, aussi embarrassés que les soldats pour deviner la véritable cause de ce désordre, ne songeoient qu'à mettre leurs troupes sous les armes et en bon ordre, de crainte que leur témérité n'attirât quelque grand malheur sur l'armée croisée. Les

trompettes anglaises sonnoient le boute-selle. Les cris d'alarmes :—Archers et hommes d'armes! hommes d'armes et archers! étoient continuellement répétés autour de chaque tente, et les soldats en arrivant y répondoient par leur cri national :—Saint-George et l'Angleterre!

L'alarme se répandit de proche en proche, et les soldats de toutes les nations, réunis dans un camp où l'on pouvoit dire que tous les peuples de la chrétienté avoient leurs représentants, coururent aux armes au milieu d'une confusion générale dont ils ne connoissoient ni la cause ni l'objet. Néanmoins, pendant une scène dont l'aspect étoit si menaçant, le comte de Salisbury, avant de partir, à la tête d'un petit nombre d'hommes d'armes d'élite, pour le rendez-vous que lui avoit fait donner Thomas de Vaux, ordonna heureusement que le reste de l'armée anglaise restât dans ses quartiers, qu'on la fît mettre sous les armes, et qu'on la tînt prête à marcher au secours de Richard si la nécessité l'exigeoit, mais en bon ordre, avec discipline, et non avec cette précipitation tumultueuse que le zèle et les alarmes pour la sûreté du roi auroient pu inspirer.

Cependant, sans s'inquiéter un seul instant des cris, des exclamations et du tumulte, qui commençoient à redoubler autour de lui, Richard, avec des vêtements en désordre et son épée dans

son fourreau, se dirigeoit en courant vers le mont Saint-George, n'ayant à sa suite que Thomas de Vaux et deux officiers de sa maison.

Il devança même l'alarme que son impétuosité avoit excitée, et il traversa le quartier où étoient campées ses braves troupes d'Anjou, de Normandie, de Poitou et de Gascogne, avant qu'elle s'y fût répandue, quoiqu'un grand nombre de soldats eussent été éveillés par le bruit que faisoient les ivrognes allemands, et se fussent levés par curiosité. Mais le chevalier du Léopard, ayant reconnu la personne du roi, et remarqué la hâte avec laquelle il couroit, convaincu qu'on étoit menacé de quelque danger, saisit à la hâte son épée et son bouclier, afin de le partager, et se joignit à de Vaux, qui pouvoit à peine suivre les pas de son maître impatient. De Vaux ne put répondre à un regard de curiosité que lui jeta le chevalier écossais qu'en levant les épaules.

Le roi fut bientôt au pied du mont Saint-George dont la rampe et la plate-forme étoient couvertes par un rassemblement de soldats considérable : c'étoient les gens de la suite de l'archiduc d'Autriche qui célébroient, en poussant de grands cris de joie, ce qu'ils regardoient comme un acte de justice envers leur honneur national. Le reste de cette foule se composoit de spectateurs de différentes nations, que la haine de l'An-

gleterre ou la curiosité avoient attirés pour voir quelle seroit la fin de cette scène extraordinaire. Richard se fraya un chemin à travers cette multitude en désordre, comme un navire s'ouvre un passage au milieu des vagues écumantes, sans s'inquiéter si elles se joignent derrière lui en mugissant.

Sur la plate-forme supérieure du mont Saint-George on voyoit flotter les deux bannières rivales, autour desquelles étoient encore assemblés les amis et les partisans de l'archiduc. Au milieu de ce cercle, on voyoit Léopold lui-même contemplant avec satisfaction le résultat de l'exploit par lequel il venoit de s'illustrer, et écoutant les acclamations et les applaudissements. Tandis qu'il étoit dans cet état de contentement de lui-même, Richard se jeta au milieu de cette troupe, n'étant suivi que de deux hommes à la vérité, mais ayant une armée irrésistible dans son énergie impétueuse.

— Qui a osé, s'écria-t-il en portant la main sur l'étendard autrichien, et parlant d'une voix semblable au son qui précède un tremblement de terre, qui a osé placer ce misérable haillon à côté de la bannière d'Angleterre?

L'archiduc ne manquoit pas de courage personnel, et il étoit impossible qu'il entendît une semblable question sans y répondre. Cependant

il fut tellement surpris et troublé par l'arrivée inattendue de Richard, et frappé du respect involontaire qu'inspiroit le caractère ardent et indomptable de ce monarque, que la même question fut répétée une seconde fois, avant qu'il répondît avec une apparence de résolution.

— C'est moi, moi Léopold d'Autriche.

— Eh bien, répliqua Richard, Léopold d'Autriche verra donc le cas que fait Richard d'Angleterre de sa bannière et de ses prétentions.

A ces mots il arracha de terre la pique qui soutenoit l'étendard, la brisa en morceaux, et foula aux pieds la bannière.

— C'est ainsi que je traite la bannière d'Autriche, ajouta-t-il. Parmi vos chevaliers teutoniques, y en a-t-il un qui ose le trouver mauvais?

Il y eut un moment de silence, mais il n'y a pas d'hommes plus braves que les Allemands.

— Moi! moi! moi! s'écrièrent plusieurs chevaliers de la suite de l'archiduc, et lui-même ajouta sa voix à celles qui répondoient au défi du roi d'Angleterre.

— Pourquoi tant de délais? s'écria le comte de Wallenrode, guerrier d'une taille gigantesque, venu des frontières de la Hongrie. Frères, nobles compatriotes, cet homme foule aux pieds l'honneur de notre pays. Vengeons-nous de cette insulte, et à bas l'orgueil de l'Angleterre!

A ces mots il tira son épée, et en porta à Richard un coup qui auroit été fatal, si le chevalier écossais ne se fût précipité en avant, et ne l'eût reçu sur son bouclier.

— J'ai fait serment, dit Richard, dont la voix se fit entendre au-dessus du tumulte qui étoit alors au plus haut, de ne jamais frapper un homme dont l'épaule porte la croix. Vis donc, Wallenrode, mais vis pour te souvenir de Richard d'Angleterre.

En parlant ainsi, il entoura de ses bras la taille du géant hongrois, et, n'ayant son égal ni à la lutte ni dans aucun des autres exercices militaires, il le jeta en arrière avec une telle violence, que son corps, comme s'il eût été lancé par une des machines de guerre de ce temps-là, traversa le cercle de spectateurs jusqu'au bord de la plateforme, et roula le long de la rampe jusqu'au pied de la hauteur, où le comte resta comme mort, avec une épaule disloquée.

Cette preuve d'une force presque surnaturelle n'engagea ni l'archiduc, ni aucun de ceux qui étoient à sa suite à renouveler une lutte commencée sous de si fâcheux auspices. A la vérité, ceux qui étoient dans les rangs les plus éloignés agitoient leurs épées en l'air, et s'écrioient : — Taillez en pièces ce boule-dogue insulaire! Mais ceux qui en étoient plus près couvroient peut-

être leurs craintes personnelles d'un respect affecté pour le bon ordre, et s'écrioient pour la plupart : — Paix! paix! la paix de la croix; la paix de la sainte Église; la paix de notre saint père le pape!

Ces cris divers des assaillants montroient leur irrésolution, tandis que Richard tenoit le pied toujours appuyé sur la bannière archiducale; ses regards sembloient chercher un ennemi, et faisoient baisser les yeux aux nobles Autrichiens qui l'entouroient, mais à quelque distance, comme s'ils eussent redouté la griffe menaçante d'un lion. De Vaux et le chevalier du Léopard étoient à ses côtés; et, quoique leurs épées fussent encore dans le fourreau, il étoit aisé de voir qu'ils étoient prêts à défendre Richard jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et leur taille et leur force remarquables prouvoient que la défense seroit désespérée.

Salisbury approchoit aussi avec sa troupe, les lances et les pertuisanes en avant, et les arcs déjà bandés.

En ce moment, Philippe, roi de France, accompagné de deux de ses nobles, arriva sur la plate-forme pour s'informer de la cause de ce tumulte, et il fit un geste de surprise en voyant le roi d'Angleterre hors du lit où la maladie l'avoit retenu si long-temps, et faisant face à leur allié

commun, l'archiduc d'Autriche, avec un air de menace et d'outrage. Richard lui-même rougit d'être trouvé par Philippe, dont il respectoit la prudence autant qu'il aimoit peu sa personne, dans une attitude qui ne convenoit ni à sa dignité comme monarque, ni à son caractère comme croisé. On remarqua que son pied, se retirant en arrière comme par hasard, cessa d'appuyer sur la bannière déshonorée, et ses traits, qui annonçoient une violente émotion, prirent une expression affectée d'indifférence et de sang-froid. Léopold fit aussi des efforts pour montrer un certain calme, quelque mortifié qu'il fût d'avoir un nouveau témoin de sa soumission aux insultes de l'impétueux roi d'Angleterre.

Doué de ces grandes qualités qui lui firent donner par ses sujets le surnom d'Auguste, Philippe auroit pu être appelé l'Ulysse de la croisade, comme Richard en étoit l'Achille. Le roi de France étoit sage, prudent, réfléchi dans le conseil, ferme et calme lorsqu'il s'agissoit d'agir; il savoit trouver les mesures les plus convenables aux intérêts de son royaume, et il les suivoit avec constance; enfin il avoit un port plein de dignité et vraiment royal, et ne manquoit pas de bravoure. Plus politique que guerrier, il n'auroit pas pris part à la croisade par choix; mais l'esprit du siècle étoit contagieux, et il avoit été conduit à

cette expédition, tant par les instances de l'Église que par les désirs unanimes de toute sa noblesse. Dans toute autre situation, et dans un siècle plus éclairé, sa renommée se seroit élevée plus haut que celle du téméraire Cœur-de-Lion. Mais dans la croisade, entreprise tout-à-fait déraisonnable en elle-même, une raison saine étoit de toutes les qualités celle dont on faisoit le moins de cas, et l'on croyoit que la valeur chevaleresque, unie à la sagesse, étoit presque dégradée par cette alliance. Ainsi, le mérite de Philippe, comparé à celui de son hautain rival, étoit comme la lueur claire, mais foible, d'une lampe placée près du vif éclat d'une torche, qui, sans être à moitié aussi utile, agit de plus loin sur les yeux.

Philippe savoit que l'opinion publique le plaçoit à un rang inférieur, et il en éprouvoit le dépit naturel à un prince d'un esprit élevé. On ne peut donc être surpris qu'il saisît toutes les occasions qui se présentoient pour mettre son caractère en contraste avec celui de son rival, sous le jour le plus avantageux. Celle qui s'offroit en paroissoit une dans laquelle le calme et la prudence pourroient raisonnablement se promettre de triompher sur la violence et l'obstination.

— Que signifie cette querelle malséante, demanda-t-il, entre deux princes qui se sont juré fraternité en prenant la croix? Qu'est-il survenu

entre sa majesté le roi d'Angleterre et son altesse l'archiduc d'Autriche? Comment peut-il se faire que ceux qui sont les chefs et les piliers de cette sainte expédition......

— Trève de remontrances, Philippe! s'écria Richard, outré au fond du cœur, de se voir placé sur une espèce de niveau avec Léopold, et ne sachant trop comment en montrer son ressentiment. Cette altesse, cet archiduc, ce pilier, si vous le voulez, a fait l'insolent, et je l'en ai châtié : voilà toute l'affaire. Il ne faut pas tant de bruit parce qu'on corrige un chien hargneux.

— Roi de France, dit l'archiduc, j'en appelle à vous et à tous les princes souverains de l'indignité avec laquelle je viens d'être traité. Ce roi d'Angleterre a abattu ma bannière, il l'a déchirée, il l'a foulée aux pieds.

— Parce qu'il avoit eu l'audace de la planter à côté de la mienne, dit Richard.

— Mon rang, égal au tien, m'en donnoit le droit, répondit l'archiduc, enhardi par la présence de Philippe.

— Parle-moi d'égalité, s'écria Richard; et par saint George! je traiterai ta personne comme j'ai traité ton mouchoir brodé que voilà, et qui n'est bon qu'à être employé à l'usage le plus vil.

— Un peu de patience, mon frère d'Angleterre, dit le roi Philippe; et dans un instant je

ferai comprendre à l'archiduc qu'il est dans l'erreur sur ce point. Ne croyez pas, noble Léopold, continua-t-il, qu'en permettant que la bannière d'Angleterre occupe le point le plus élevé de notre camp nous ayons, nous souverains indépendants des croisés, reconnu aucune supériorité dans le roi Richard. Ce seroit une inconséquence de le croire, puisque l'oriflamme même, la grande bannière de France, dont le roi Richard, en ce qui concerne ses possessions françaises, n'est que le vassal, occupe en ce moment une situation inférieure aux Lions d'Angleterre. Mais nous étant juré fraternité sur la croix, étant des pèlerins militaires qui, laissant de côté la pompe, l'orgueil de ce monde, nous frayons un chemin, le glaive à la main, vers le saint sépulcre, moi et les autres princes, par respect pour le renom et les glorieux faits d'armes du roi Richard, nous lui avons cédé cette préséance, que partout ailleurs et sans ce motif nous ne lui aurions pas accordée. Je suis convaincu que, lorsque vous aurez réfléchi à ce que je viens de vous dire, vous exprimerez votre regret d'avoir élevé votre bannière en ce lieu, et qu'alors sa majesté le roi d'Angleterre vous fera satisfaction de l'insulte dont vous vous plaignez.

Le *spruch-sprecher* et le *hoff-närr* s'étoient retirés à une distance respectueuse, quand il paroissoit y avoir à craindre qu'on en vînt aux

coups; mais ils se rapprochèrent en voyant qu'on avoit recours aux paroles; ce qui remettoit en honneur leurs fonctions pacifiques.

L'homme à sentences fut si enchanté du discours politique de Philippe que, lorsque le roi eut cessé de parler, il secoua son bâton avec force; et, oubliant en présence de qui il se trouvoit, il s'écria avec emphase : — De toute ma vie je n'ai jamais rien dit de plus sage.

— Cela peut être, lui dit Jonas Schwanker à demi-voix; mais nous serons fustigés si vous parlez si haut.

L'archiduc répondit avec humeur qu'il référeroit de cette querelle au conseil général de la croisade. Philippe applaudit à cette résolution, qui sembloit devoir mettre fin à un scandale capable de devenir funeste à toute la chrétienté.

Richard, conservant toujours la même attitude d'insouciance, écouta Philippe jusqu'à ce que la source de son éloquence parût tarie, et dit ensuite à haute voix : — Je me sens assoupi; je crois que j'ai encore un reste de cette maudite fièvre. Mon frère de France, tu connois mon humeur; tu sais que, dans aucun cas, je n'ai beaucoup de mots à dire. Apprends donc, une fois pour toutes, que je ne soumettrai une affaire qui touche l'honneur de l'Angleterre, ni à aucun prince, ni à un conseil, ni au pape même. Voici ma bannière; si l'on

en arbore une autre à une distance de trois traits d'arbalète, fût-ce même l'oriflamme, dont je crois que vous parliez il n'y a qu'un instant, elle sera traitée aussi ignominieusement que vient de l'être cette guenille. Je n'accorderai d'autre satisfaction que celle que peuvent rendre ces membres malades dans la lice si on osoit m'y appeler; oui, s'y trouvât-il cinq champions contre moi.

— Maintenant, dit le bouffon à l'oreille de son compagnon, voilà des paroles aussi folles que si je les avois prononcées moi-même; et je crois pourtant qu'il pourroit se trouver dans cette affaire encore un plus grand fou que Richard.

—Et qui donc? demanda l'homme sentencieux.

— Philippe ou Léopold, répondit le *hoff-narr*, si l'un d'eux acceptoit le défi. Mais, sage *spruch-sprecher*, quels excellents rois toi et moi nous aurions été, puisque ceux sur la tête de qui il est tombé des couronnes jouent le rôle de fou et de diseur d'apophthegmes tout aussi bien que nous-mêmes!

Tandis que ces dignes collègues remplissoient entre eux et à part leurs fonctions ordinaires, Philippe répondit avec sang-froid au défi presque injurieux de Richard.

— Je ne suis pas venu ici, dit-il, pour éveiller de nouvelles querelles, aussi contraires à nos serments qu'à la sainte cause que nous avons em-

brassée. Je quitte mon frère d'Angleterre comme des frères doivent se quitter; et il n'y aura de querelle entre les lions d'Angleterre et les lis de France que pour savoir qui pénétrera le plus avant dans les rangs des infidèles.

— C'est un marché conclu, mon frère, s'écria Richard en lui tendant la main avec toute la franchise de son caractère généreux dans son impétuosité; puissions-nous trouver bientôt l'occasion de vider cette noble querelle!

— Que le noble archiduc partage aussi notre amitié en cet heureux moment! dit Philippe; et Léopold s'approcha d'un air sombre, comme pour entrer en conciliation, moitié de gré, moitié par contrainte.

— Je ne songe ni aux fous, ni à leur folie, dit Richard d'un ton insouciant; et l'archiduc, lui tournant le dos, se retira avec sa suite.

Richard le suivit des yeux quelques instants.

— Il y a une sorte de courage, dit-il ensuite, qui, comme le ver-luisant, ne se montre que la nuit. Pendant le jour l'œil du lion suffit pour protéger cette bannière; mais il ne faut pas que je la laisse sans défense pendant les ténèbres. Thomas de Gilsland, je te confie la garde de cet étendard, veille sur l'honneur de l'Angleterre.

— Le salut de l'Angleterre m'est encore plus cher, répondit Thomas de Vaux, et la vie de Ri-

chard est le salut de l'Angleterre. Il faut que je reconduise Votre Majesté à son pavillon, et cela sans plus de délai.

— Tu es un garde-malade opiniâtre, dit le roi à de Vaux en souriant; et, se tournant ensuite vers sir Kenneth, il ajouta : Brave Écossais, je te dois une récompense, et je te la paierai richement. Tu vois la bannière d'Angleterre, veille sur elle comme un novice veille sur ses armes la nuit qui précède le jour où il doit être armé chevalier; ne t'en éloigne pas de la longueur de trois lances, et défends-la contre toute insulte et toute injure. Si tu es attaqué par plus de trois personnes à la fois, sonne de ton cor. Te charges-tu de cette mission?

— Très-volontiers, Sire, répondit Kenneth, et je m'en acquitterai, à peine de perdre la tête. Je vais seulement chercher mes armes, et je reviens.

Les rois de France et d'Angleterre prirent alors cérémonieusement congé l'un de l'autre, cachant sous une apparence de courtoisie les sujets de plainte qu'ils avoient l'un contre l'autre : Richard contre Philippe à cause de ce qu'il regardoit comme une intervention trop officieuse entre l'Autrichien et lui, Philippe contre Cœur-de-Lion à cause de la manière peu respectueuse dont celui-ci avoit reçu sa médiation.

Les curieux que ce tumulte avoit attirés s'éloi-

gnèrent alors de côté et d'autre, laissant l'éminence de Saint-George dans la même solitude qui y avoit régné avant la bravade de l'archiduc. Chacun jugea les événements du jour d'après les sentiments qui l'animoient ; et, tandis que les Anglais accusoient l'Autrichien d'avoir lui seul occasioné la querelle, les autres nations s'accordoient à jeter le plus grand blâme sur l'orgueil insulaire et le caractère arrogant de Richard.

— Tu vois, dit le marquis de Montserrat au grand-maître des Templiers, que l'adresse est une voie plus sûre que la violence : j'ai relâché les nœuds qui unissoient ce faisceau de sceptres et de lances ; tu les verras bientôt se séparer en tombant.

— J'aurois regardé ton plan comme excellent, répondit le Templier, s'il se fût trouvé, parmi ces Autrichiens à sang glacé, un seul homme qui eût assez de courage pour couper d'un coup d'épée les nœuds dont tu parles. Le nœud qui n'est que relâché peut être resserré ; mais il n'en est pas de même quand la corde est coupée en morceaux.

CHAPITRE III.

« Mais où trouver citadelle assez forte,
» Cœur de mortel armé de telle sorte,
» Pour qu'on ne puisse enfin s'en emparer,
» Ou par la ruse un jour y pénétrer?
» Rien n'est certain ni stable sur la terre :
» Le bras qu'armoient les foudres de la guerre
» Cède à l'adresse et se voit désarmé;
» Et le cœur froid, qui n'a jamais aimé,
» A la beauté, dont il brave les charmes,
» Cède à son tour et rend aussi les armes. »

SPENCER.

Dans les siècles de la chevalerie, un poste dangereux ou une aventure périlleuse étoient souvent une récompense accordée à la bravoure militaire comme une compensation pour ses premières épreuves. Il étoit minuit, et la lune brilloit de tout son éclat quand le chevalier du Léopard étoit à son poste sur le mont Saint-George, près de la bannière d'Angleterre, sentinelle solitaire chargée de protéger l'emblème de cette nation contre les milliers d'ennemis que s'étoit faits l'orgueil de Richard.

De grandes pensées se succédoient l'une à l'autre dans l'esprit du guerrier écossais. Il lui sembloit qu'il avoit gagné quelque faveur aux yeux

de ce monarque chevaleresque qui jusqu'alors ne l'avoit pas distingué parmi la foule de braves que sa renommée avoit rangés sous sa bannière. Il s'inquiétoit peu que la preuve qu'il venoit de recevoir de l'estime du roi, consistât à lui assigner un poste si périlleux : le dévouement de son amour ambitieux enflammoit aussi son enthousiasme militaire. Quelque peu d'espoir que lui offrît cet attachement dans aucune circonstance, il lui sembloit que ce qui venoit de se passer diminuoit quelque chose de la distance qui le séparoit de celle qu'il aimoit. Celui à qui Richard venoit d'accorder une telle marque de confiance et de distinction n'étoit plus un aventurier de peu d'importance, mais un homme digne d'obtenir un regard d'une princesse, quoique encore bien loin de se trouver à son niveau. Son destin ne pouvoit plus être maintenant ni obscur ni inconnu. S'il étoit surpris au poste qui lui étoit assigné, s'il perdoit la vie en le défendant, son trépas, car il étoit déterminé à le rendre glorieux, mériteroit les éloges de Cœur-de-Lion, appelleroit la vengeance de ce prince, et seroit suivi des regrets et même des larmes des beautés du sang le plus illustre de la cour d'Angleterre. Il n'avoit plus lieu de craindre de mourir sans que sa mort excitât plus de sensation que celle d'un fou.

Sir Kenneth avoit tout le loisir de se livrer à

ces nobles idées et à d'autres du même genre que faisoit naître dans son imagination cet esprit romanesque de chevalerie qui, au milieu de ses écarts les plus extravagants, étoit du moins pur de tout alliage d'égoïsme, généreux, fidèle, et peut-être seulement blâmable de se proposer un but incompatible avec les imperfections de la fragilité de notre nature. Autour de lui tout sembloit livré au sommeil dans le calme du clair de lune ou dans la profondeur de l'ombre. Les rangs de tentes et de pavillons que faisoient briller les rayons de l'astre de la nuit ou que cachoient en partie les ténèbres étoient silencieux comme les rues d'une cité déserte.

Près de la pique au haut de laquelle flottoit la bannière royale étoit couché le grand lévrier dont nous avons déjà parlé, seul compagnon qu'eût Kenneth en montant sa garde, et sur la vigilance duquel il comptoit pour l'avertir de bonne heure de l'approche de tout ennemi. Le noble animal sembloit comprendre la faction de son maître, car il levoit la tête de temps en temps pour regarder la bannière dont les riches replis se déployoient au gré du vent. Quand la voix des sentinelles placées aux défenses extérieures du camp se faisoit entendre dans le lointain, il y répondoit par un seul aboiement, comme pour annoncer qu'il veilloit aussi à son poste; quelque-

fois il baissoit la tête et remuoit la queue quand le chevalier passoit et repassoit près de lui en se promenant près de la bannière; et quand sir Kenneth s'arrêtoit, distrait et silencieux, appuyé sur sa lance et les yeux levés vers le ciel, son fidèle compagnon se hasardoit quelquefois *à troubler ses pensées*, pour employer une phrase de roman, en poussant son museau sur sa main couverte d'un gantelet, pour en solliciter une caresse passagère : tout à coup cependant il se mit à aboyer avec fureur, et parut sur le point de s'élancer du côté où les ténèbres étoient le plus épaisses; mais il attendit le signal de son maître, comme s'il eût été en lesse.

— Qui va là? s'écria Kenneth, convaincu que quelqu'un s'avançoit dans l'obscurité.

— Au nom de Merlin et de Maugis, répondit une voix aigre et désagréable, retenez votre démon à quatre pates, ou je n'approcherai pas de vous.

— Et qui es-tu pour vouloir approcher de mon poste? demanda le chevalier en fixant les yeux avec attention sur un objet qu'il voyoit se mouvoir, mais dont il ne pouvoit encore distinguer la forme; prends-y bien garde; il y va de la vie et de la mort.

— Je vous dis de retenir ce Satan à longues dents, ou je le conjurerai avec un trait de mon arbalète.

Et en même temps sir Kenneth entendit le bruit que fait cette arme quand on la bande.

— Débande ton arbalète, et montre-toi au clair de lune, s'écria l'Écossais, ou, par saint André, je te clouerai contre la terre, qui que tu sois.

A ces mots il saisit sa longue pique, et, fixant les yeux sur l'objet qui paroissoit se mouvoir, il la brandit en l'air comme pour se préparer à l'usage qu'on faisoit quelquefois de cette arme, quoique rarement, quand on n'avoit pas d'autre trait à employer. Il fut pourtant presque honteux de sa précipitation lorsqu'il vit sortir de l'obscurité, comme un acteur qui arrive sur le théâtre, un être difforme qu'à sa taille et à son costume il reconnut, même à quelque distance, pour le nain de la chapelle d'Engaddi. Se rappelant en même temps les autres visions d'un genre bien différent qu'il avoit eues en cette nuit mémorable, il fit à son chien un signe aussitôt compris, et l'animal revint se coucher au pied de la bannière en grondant sourdement.

Ce diminutif difforme de l'humanité, ne redoutant plus un ennemi si formidable, commença à monter la rampe assez escarpée du mont Saint-George, tâche que le peu de longueur de ses jambes rendoit pénible, et arriva tout essoufflé sur la plate-forme du sommet. Alors faisant passer dans sa main gauche sa petite arbalète, qui n'é-

toit qu'un de ces jouets qu'on donnoit alors aux enfants pour tirer sur des moineaux, et prenant une attitude de grande dignité, il étendoit la main droite vers sir Kenneth, comme s'il se fût attendu à recevoir de lui un salut d'armes. Se trouvant trompé dans son attente, il s'écria d'une voix aigre et courroucée :

— Soldat, pourquoi ne rends-tu pas à Nebectamus les honneurs qui sont dus à sa dignité? Seroit-il possible que tu l'eusses oublié?

— Grand Nebectamus, répondit le chevalier, voulant flatter l'humeur du nain, un pareil oubli seroit difficile pour quiconque t'a vu une fois. Pardonne-moi cependant si, étant un soldat à son poste les armes à la main, je n'accorde pas à un être aussi formidable que toi l'avantage de pouvoir me prendre hors de garde et de s'emparer de mes armes. Qu'il te suffise que je respecte ta dignité avec toute la soumission et l'humilité que peut montrer un homme d'armes en faction.

— Cela suffit, dit Nebectamus, pourvu que vous me suiviez sur-le-champ pour vous rendre en présence de ceux qui m'ont envoyé ici pour vous en donner l'ordre.

— Sire Nebectamus, répliqua le chevalier, je ne puis te satisfaire sur ce point, car je dois rester près de cette bannière jusqu'au lever du soleil. Je te prie donc de m'excuser à cet égard.

A ces mots il se remit à se promener sur la plate-forme; mais le nain ne le laissa pas échapper si aisément à son importunité.

— Écoute-moi, sire chevalier, lui dit-il en se plaçant devant lui de manière à l'empêcher de marcher; il faut que tu m'obéisses, comme ton devoir l'exige, ou je te donnerai des ordres au nom de celle dont la beauté pourroit évoquer les génies de leur sphère et dont la grandeur pourroit commander à la race immortelle dont ils sont descendus.

Une conjecture étrange et invraisemblable se présentoit à l'esprit de sir Kenneth; mais il la repoussa sur-le-champ. Il est impossible, pensa-t-il, que la dame de mes pensées ait employé un tel messager pour porter un pareil ordre! Cependant le chevalier ne répondit que d'une voix tremblante en affectant de sourire avec dédain.

— Ne plaisante pas, Nébectamus, et dis-moi sur-le-champ avec sincérité si la dame illustre dont tu parles n'est pas la houri que j'ai vue t'aider à balayer la chapelle d'Engaddi.

— Présomptueux chevalier! s'écria le nain, penses-tu que la maîtresse de nos affections royales, celle qui partage notre grandeur et notre beauté, voudroit s'abaisser jusqu'à envoyer un message à un vassal tel que toi? Non; quelque insigne honneur qui te soit accordé, tu n'as pas encore mé-

rité l'attention de celle à qui, du haut de son élévation, les princes même ne semblent que des pygmées. Regarde ceci, et, suivant que tu reconnoîtras ou ne reconnoîtras pas ce bijou, obéis ou refuse d'obéir.

En parlant ainsi le nain remit au chevalier une bague ornée d'un superbe rubis, que, même au clair de lune, sir Kenneth reconnut sans peine pour celle que portoit ordinairement au doigt la noble dame au service de laquelle il s'étoit consacré. S'il avoit pu en conserver quelque doute, il auroit été convaincu par le petit nœud de ruban incarnat qui étoit attaché à la bague. C'étoit la couleur favorite de sa dame; il l'avoit lui-même portée bien des fois sur le champ de bataille et dans les tournois, et il avoit fait triompher l'incarnat sur toutes les autres couleurs.

L'étonnement le rendit muet et immobile en voyant dans de pareilles mains cette preuve incontestable d'une mission. Le nain, prenant alors un air de triomphe, poussa un grand éclat de rire, et s'écria en branlant sa grosse tête:

— Osez maintenant refuser de me suivre; osez désobéir à mes ordres; osez douter que je sois Arthur de Tintagel, ayant le droit de commander à toute la chevalerie anglaise.

— Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré,

s'écria le chevalier, dis-moi qui t'a donné cette bague ; tâche de fixer une minute ou deux ta raison errante, et apprends-moi qui t'a envoyé et quel est le véritable but de ton message ; prends bien garde à ce que tu diras, car c'est un sujet qui n'admet pas la bouffonnerie.

— Chevalier téméraire et insensé, que veux-tu savoir de plus, si ce n'est que tu es honoré des ordres d'une princesse qui a fait choix d'un roi pour te les apporter ? — Nous ne daignerons point parlementer plus long-temps avec toi. Nous t'ordonnons, au nom et par le pouvoir de cette bague, de nous suivre sur-le-champ, et de te rendre près de celle à qui elle appartient. Chaque minute de retard est un crime contre ton allégeance.

— Bon Nébectamus ; réfléchis-y bien. Cette dame sait-elle où je suis, et quel devoir j'ai à remplir cette nuit ? Sait-elle que ma vie.... mais à quoi bon parler de ma vie ? sait-elle que mon honneur dépend de mon exactitude à garder cette bannière jusqu'au point du jour ? Peut-elle désirer que je le perde, même pour la voir ? impossible ! La princesse a voulu s'amuser aux dépens de son serviteur en lui envoyant un tel message ; et le choix du messager qu'elle m'envoie doit me le faire croire encore davantage.

— Conservez votre croyance, dit Nébectamus en se détournant comme pour quitter la plate-

forme ; il m'importe peu que vous soyez rebelle ou fidèle à cette illustre dame. Adieu.

— Un instant ! s'écria le chevalier ; attends un instant ! Réponds seulement à une question : la dame qui t'a envoyé est-elle près d'ici ?

— Qu'importe ? répondit le nain, la fidélité doit-elle compter les quarts de mille, les milles et les lieues, comme le pauvre courrier qui est payé de ses travaux en raison de la distance qu'il parcourt ? Quoi qu'il en soit, esprit soupçonneux, je te dirai que la belle main qui porte ordinairement la bague envoyée à un si indigne vassal n'est qu'à la distance qu'un trait lancé de mon arbalète pourroit franchir.

Sir Kenneth jeta un nouveau regard sur la bague, comme pour bien s'assurer qu'il ne se trompoit pas.

— Dis-moi, demanda-t-il au nain, ma présence est-elle requise pour un long espace de temps ?

— Un long espace de temps ! répéta Nébectamus de ce ton qui annonçoit la légèreté de son cerveau ; qu'appelez-vous le temps ? Je ne le vois pas ; je ne le sens pas ; ce n'est que l'ombre d'un mot, une suite d'instants mesurés la nuit par le son d'une cloche, et le jour par l'ombre qui s'avance sur un cadran solaire. Apprends que le temps d'un vrai chevalier ne doit se compter que par ses prouesses en l'honneur de Dieu et de sa dame.

— Ce sont des paroles de vérité, dit le che-

valier, quoiqu'elles sortent de la bouche de la folie. Et cette dame me mande-t-elle réellement pour m'imposer quelque devoir à remplir pour elle et en son nom? L'obéissance à ses ordres ne pourroit-elle se différer jusqu'au lever du soleil?

— Elle requiert ta présence à l'instant même, répondit le nain sans perdre autant de temps qu'il en faudroit pour que dix grains de sable tombassent dans le sablier. Écoute, froid et méfiant chevalier, voici ses propres paroles : — Dites-lui que la main qui a laissé tomber des roses peut accorder des lauriers.

Cette allusion à ce qui s'étoit passé dans la chapelle d'Engaddi fit naître mille souvenirs dans l'esprit de sir Kenneth, et le convainquit que le nain avoit été véritablement chargé d'un message pour lui. Les boutons de roses, tout flétris qu'ils étoient, occupoient encore une place sous sa cuirasse, près de son cœur, comme son trésor le plus précieux. Il hésita, et ne put se résoudre à laisser échapper cette occasion, la seule qui s'offriroit peut-être jamais, d'obtenir un regard favorable de celle qu'il avoit reconnue comme souveraine de ses pensées. Cependant le nain augmentoit sa confusion en insistant pour qu'il lui remît la bague ou qu'il le suivît sur-le-champ.

— Un instant! encore un instant! dit le chevalier; et il ajouta en se parlant à lui-même : Suis-je

l'esclave ou le sujet du roi Richard? Ne suis-je pas un chevalier libre dévoué au service de la croisade? Qui suis-je venu servir ici de la lance et de l'épée? — Notre sainte cause et ma dame.

— La bague! la bague! s'écria le nain avec un ton d'impatience. Déloyal et nonchalant chevalier, rends-moi cette bague, que tu es indigne de toucher ou de regarder.

— Un moment, bon Nébectamus, un moment; ne me trouble pas dans mes réflexions. — Quoi! si les Sarrasins venoient en cet instant attaquer nos lignes, resterois-je ici, en vassal soumis à l'Angleterre, occupé à veiller à ce que son orgueil ne souffrît pas d'humiliation, ou courrois-je sur la brèche pour combattre pour la croix? Mais après la cause de Dieu viennent les ordres de ma dame. Et cependant ceux de Cœur-de-Lion, ma promesse... Nébectamus, je t'en conjure, dis-moi si tu dois me conduire bien loin d'ici.

— A ce pavillon que tu vas voir là-bas, répondit Nébectamus; et, puisque tu as besoin de le savoir, la lumière du matin frappe déjà la sphère d'or qui en couronne le faîte, et qui vaut la rançon d'un roi.

— Je puis être de retour dans un instant, dit le chevalier fermant les yeux avec une sorte de désespoir à toutes les conséquences que pouvoit avoir sa résolution. Si quelqu'un approche de la

bannière, je puis entendre de là les aboiements de mon chien. Je me jetterai aux pieds de ma dame, et je la supplierai de me permettre d'achever ma faction. Ici, Roswall, s'écria-t-il en appelant son chien et en jetant son manteau sous la bannière royale d'Angleterre : Veille bien à ceci, et ne laisse approcher personne.

Le chien majestueux regarda son maître comme pour l'assurer qu'il le comprenoit bien, et se coucha ensuite sur le manteau, la tête levée et les oreilles dressées, comme s'il eût parfaitement entendu pourquoi on le plaçoit dans cet endroit.

—Allons, Nébectamus, dit alors sir Kenneth, hâtons-nous d'obéir aux ordres que tu m'as apportés.

— Se hâtera qui voudra, dit le nain avec un ton d'humeur; tu ne t'es pas hâté d'obéir à mes ordres, et je ne puis suivre tes pas. Tu ne marches pas comme un homme; tu cours comme une autruche du désert.

Il n'y avoit que deux moyens de vaincre l'obstination de Nébectamus, qui, tout en parlant ainsi, avoit pris un pas de limaçon : les présents, Kenneth n'avoit pas le moyen de lui en faire; la flatterie, il n'en avoit pas le temps. Dans son impatience, il enleva le nain de terre, le porta dans ses bras, et arriva bientôt au pavillon qui lui

avoit été indiqué. Cependant en approchant, il remarqua un petit détachement de soldats qui étoient assis par terre, et que des tentes placées en avant l'avoient empêché d'apercevoir plus tôt. Surpris que le bruit de son armure n'eût pas excité leur attention, et supposant qu'il étoit possible que, dans une circonstance semblable, le secret devoit protéger ses moindres mouvements, il remit par terre son petit guide tout essoufflé, pour qu'il reprît haleine, et qu'il lui indiquât ce qu'il avoit à faire. Nébectamus étoit effrayé et courroucé; mais il s'étoit senti dans les bras nerveux du chevalier aussi complétement en son pouvoir qu'un hibou dans les serres d'un aigle, et il ne se soucioit pas de l'exciter à lui donner de nouvelles preuves de sa vigueur.

Il ne se plaignit donc pas de la manière dont il avoit été traité; mais, faisant un détour dans ce labyrinthe de tentes, il conduisit en silence le chevalier de l'autre côté du pavillon, pour le dérober aux regards des gardes, qui sembloient ou trop négligents ou trop accablés par le sommeil pour s'acquitter de leur devoir avec beaucoup d'exactitude. En y arrivant, le nain souleva de terre le bout de la toile de la tente, et fit signe à sir Kenneth de se baisser pour y entrer. Le chevalier hésita; il lui paroissoit peu convenable de s'introduire furtivement dans un pavillon qui ser-

voit sans doute d'habitation à de nobles dames; mais il se rappela le gage indubitable de sa mission, que le nain lui avoit remis, et il finit par conclure qu'il ne lui appartenoit pas de discuter le bon plaisir de sa dame.

Il se baissa donc pour entrer dans la tente, et dès qu'il fut dans l'intérieur le nain lui dit : — Restez là jusqu'à ce que je vous appelle.

CHAPITRE IV.

« Quoi vous nommez ensemble Innocence et Gaîté !
» A peine au fruit fatal Adam avoit goûté,
» On vit naître soudain leur mésintelligence,
» Et les deux sœurs se dire un éternel adieu !
» De l'Innocence donc la Malice tient lieu,
» Depuis les jeux cruels de la première enfance,
» Qui tue, en folâtrant, un pauvre papillon,
» Jusqu'au dernier plaisir que goûte un moribond,
» Qui sur son lit de mort trouve un dernier sourire
» S'il apprend qu'un voisin dans la misère expire.

Ancienne comédie.

Sir Kenneth resta quelques instants seul et dans une obscurité complète. La nécessité d'attendre ainsi prolongeoit son absence de son poste, et il commença presque à se repentir de la facilité avec laquelle il s'étoit laissé déterminer à le quitter. Mais y retourner sans avoir vu lady Edith, c'étoit à quoi il ne pouvoit plus songer. Il avoit manqué à la discipline militaire, et il étoit résolu à voir se réaliser l'attente qui l'avoit séduit. Cependant sa situation n'étoit nullement agréable; il n'y avoit pas de clarté pour lui montrer dans quel appartement il s'étoit introduit, lady Edith formoit partie de la suite de la reine, et la découverte de son entrée furtive dans le pa-

villon royal pouvoit occasioner de très-dangereux soupçons.

Tandis qu'il s'occupoit de ces réflexions peu satisfaisantes, et qu'il désiroit presque de pouvoir faire sa retraite sans être aperçu, il entendit des voix de femmes rire et causer dans un appartement voisin dont il n'étoit séparé que par une toile, autant qu'il en pouvoit juger. On y alluma des lampes, comme il put s'en apercevoir par la lumière qui frappa sur la toile servant de cloison, et il vit, comme autant d'ombres, différentes personnes assises ou marchant dans ce second appartement. Dans la situation où étoit sir Kenneth, il seroit dur de le blâmer d'avoir écouté une conversation dans laquelle il se trouvoit profondément intéressé.

— Appelez-la! appelez-la, pour l'amour de Notre-Dame! dit une de ces invisibles en riant. Nébectamus, tu seras envoyé en ambassade à la cour du Prêtre-Jean, pour lui montrer comme tu sais t'acquitter d'une mission.

Le son aigre de la voix du nain se fit entendre; mais il parloit si bas que sir Kenneth ne put comprendre ce qu'il disoit.

— Mais comment nous débarrasser de l'esprit que Nébectamus vient d'évoquer? dit une autre voix.

— Daignez m'écouter, Madame, dit une troi-

sième : Si le sage roi Nébectamus n'est pas trop jaloux de sa royale et attrayante épouse, chargeons-la d'aller congédier cet insolent chevalier, qui se laisse si aisément persuader que de hautes dames peuvent avoir besoin de son arrogante valeur.

— Il me semble, reprit la voix qui venoit de parler, qu'il seroit juste que la courtoisie de la reine Genièvre renvoyât celui que la sagesse de son digne époux a réussi à amener ici.

Saisi de honte et de ressentiment de ce qu'il entendoit, sir Kenneth alloit chercher à s'évader de la tente à tout hasard quand ce qui suivit l'arrêta.

— En vérité, dit cette seconde voix, il faut que notre cousine Édith apprenne de quelle manière s'est conduit ce chevalier si vanté. Il faut nous réserver les moyens de prouver à ses propres yeux qu'il a manqué à son devoir. Ce sera une leçon qui pourra lui être utile; car, croyez-moi, Caliste, j'ai quelquefois pensé qu'elle portoit le souvenir de cet aventurier écossais trop avant dans son cœur.

Caliste murmura quelques mots pour faire l'éloge de la sagesse et de la prudence de lady Édith.

— Prudence! reprit une autre, ce n'est que de l'orgueil et le désir de passer pour plus scrupuleuse

qu'aucune de nous. Non, je ne renoncerai pas à mon petit avantage. Vous savez fort bien que, quand elle vous prend en défaut, personne ne peut vous mettre votre erreur sous les yeux mieux que lady Édith, quoique ce soit d'une manière civile. Mais la voici elle-même.

L'entrée d'une autre personne dans l'appartement fut annoncée par une ombre qui se peignit sur la toile, et qui y glissa jusqu'à ce qu'elle se fût confondue avec les autres. En dépit du désappointement amer qu'il éprouvoit, et de l'insulte qu'il avoit reçue par suite, à ce qu'il paroissoit, de la malice ou d'une folle fantaisie de la reine Bérengère, car il avoit déjà conclu que celle qui avoit parlé le plus haut et avec un ton d'autorité étoit l'épouse de Richard, le chevalier trouvoit quelque chose de si consolant à penser qu'Édith n'avoit pas été complice du tour indigne qu'on venoit de lui jouer, et la scène qui alloit se passer étoit si intéressante pour sa curiosité qu'au lieu de suivre le projet plus prudent de faire retraite à l'instant même il chercha au contraire quelque fente par où ses yeux pussent, comme son oreille, prendre part à ce qui alloit arriver.

Sûrement, se dit-il à lui-même, la reine, à qui il a plu de s'amuser de mettre en danger ma réputation et peut-être ma vie, n'a pas droit de se plaindre si je profite de l'occasion que me fournit

le hasard pour connoître ses intentions ultérieures.

Cependant il sembloit qu'Édith attendoit les ordres de la reine, et que sa majesté n'osoit parler, de crainte de ne pouvoir ni s'empêcher de rire ni contenir la gaieté des dames de sa suite; car sir Kenneth entendoit qu'on ne parloit qu'à voix basse, et avec un rire étouffé.

— Votre Majesté, dit enfin Édith, paroît dans une humeur joyeuse, quoiqu'à une pareille heure elle dût plutôt avoir des dispositions à dormir. Je dormois moi-même quand j'ai appris que Votre Majesté me demandoit.

— Je ne retarderai pas long-temps votre repos, cousine, répondit la reine. Je crains pourtant que vous ne dormiez moins paisiblement quand je vous aurai dit que vous avez perdu votre gageure.

— C'est trop appuyer sur une plaisanterie qui doit être usée, Madame. Je n'ai point fait de gageure, quoiqu'il ait plu à Votre Majesté de supposer et de prétendre que j'en avois fait une.

— En dépit de notre pèlerinage, belle cousine, Satan a de l'empire sur vous, et il vous inspire un mensonge. Pouvez-vous nier que vous n'ayez gagé votre bague de rubis contre mon bracelet d'or que ce chevalier du *Libbart* [1], ou n'importe

[1] Léopard.

quel est son nom, ne se laisseroit pas déterminer à quitter son poste?

— J'ai trop de respect pour Votre Majesté pour la contredire; mais ces dames peuvent, si elles le veulent, me rendre témoignage que c'est Votre Majesté elle-même qui a proposé une telle gageure, et qui a retiré ma bague de mon doigt, tandis que je persistois à déclarer que je ne croyois convenable ni à mon âge ni à mon sexe de rien parier sur un tel sujet.

— Mais vous ne pouvez disconvenir, lady Édith, dit une des femmes de la reine, que vous n'ayez montré beaucoup de confiance en la valeur de ce chevalier du Léopard.

— Et quand cela seroit, répondit Édith avec vivacité, est-ce une raison pour que vous placiez ici votre mot, afin de flatter le caprice de Sa Majesté? J'ai parlé de lui comme en parlent tous les hommes qui l'ont vu combattre, et je n'avois pas plus d'intérêt à le défendre que vous n'en avez à l'attaquer. De quoi peuvent parler les femmes dans un camp, si ce n'est de guerriers et de faits d'armes?

— La noble lady Édith, dit une autre, ne nous a jamais pardonné à Caliste et à moi depuis que nous avons dit à Votre Majesté qu'elle avoit laissé tomber deux boutons de rose dans la chapelle d'Engaddi.

— Si Votre Majesté, dit Édith d'un ton qui

parut à sir Kenneth celui d'une respectueuse remontrance, n'a pas d'autres ordres à me donner, je lui demanderai la permission de me retirer.

— Silence, Florise, dit la reine, et que notre indulgence ne vous fasse pas oublier la distance qui existe entre vous et la parente du roi d'Angleterre. Mais vous, belle cousine, ajouta-t-elle en reprenant le ton de la plaisanterie, comment pouvez-vous, bonne comme vous êtes, reprocher quelques instants de gaieté à de pauvres dames qui ont passé tant de jours dans les pleurs et les grincements de dents ?

— Puisse la gaieté de Votre Majesté être de longue durée ! répondit Édith; quant à moi, je consentirois à ne plus sourire pendant tout le reste de ma vie plutôt que de.....

—Elle n'en dit pas davantage probablement par respect; mais le son de sa voix fit connoître à Kenneth qu'elle étoit fort agitée.

— Pardonnez à une princesse inconsidérée, mais enjouée, de la maison impériale, dit Bérengère. Mais où est le grand mal après tout ? Un jeune chevalier a été attiré ici par la ruse; il s'est dérobé, ou l'on l'a dérobé à son poste, que personne n'attaquera en son absence, pour l'amour d'une belle dame, car, pour rendre justice à votre champion, Édith, il n'a fallu à Nébectamus rien

de moins que votre nom pour le conjurer efficacement.

— Justice du ciel! s'écria Édith d'une voix qui annonçoit plus d'alarme qu'elle n'en avoit encore montré; Votre Majesté ne parle pas sérieusement; vous ne pouvez parler ainsi, par égard pour votre propre honneur et pour celui de la parente de votre époux. Dites que vous plaisantiez, Madame, et pardonnez-moi d'avoir pu en douter un instant.

— Lady Édith, dit la reine d'un ton de mécontentement, est fâchée d'avoir perdu la bague que nous lui avons gagnée. Nous vous rendrons votre gage, belle cousine; mais ne nous reprochez pas un petit triomphe que nous avons remporté sur une prudence qui nous a protégée souvent comme la bannière qui couvre une armée de son ombre.

— Un triomphe! Madame, s'écria Édith avec indignation; un triomphe! le triomphe sera pour les infidèles, quand ils sauront que la reine d'Angleterre peut faire de la réputation de la parente de son époux le sujet d'une plaisanterie.

— Vous regrettez la perte de votre bague favorite, belle cousine, dit la reine; mais allons, puisqu'il vous en coûte tant de payer votre gageure, nous renoncerons à notre droit. C'est votre nom, c'est votre bague, qui ont amené ici ce chevalier, et nous nous inquiétons peu de l'appât une fois que le poisson est pris.

— Madame, répliqua Édith avec impatience, vous savez fort bien que tout ce qui m'appartient est à Votre Majesté dès qu'elle en montre le moindre désir; mais je donnerois un boisseau de rubis pour qu'on ne se fût servi ni de ma bague ni de mon nom pour faire commettre à un brave chevalier une faute qui peut attirer sur lui la honte et le châtiment.

— Oh! c'est pour la sûreté de notre féal chevalier que nous craignons, dit la reine. Vous estimez trop peu notre pouvoir, belle cousine, si vous vous imaginez qu'une fantaisie que nous nous sommes permise puisse coûter la vie à quelqu'un. D'autres que lady Édith peuvent avoir de l'influence sur des guerriers revêtus de fer. Le cœur même d'un lion est de chair et non de marbre; et, croyez-moi, j'ai assez de crédit auprès de Richard pour éviter au chevalier auquel lady Édith prend un tel intérêt le châtiment auquel pourroit l'exposer sa désobéissance aux ordres du roi.

— Au nom de la sainte croix, Madame, s'écria Édith; et sir Kenneth, avec une émotion qu'il seroit impossible de décrire, l'entendit se prosterner aux pieds de la reine, — pour l'amour de la bienheureuse Vierge et de tous les saints du calendrier, prenez bien garde à ce que vous allez faire! vous ne connoissez pas encore le roi Ri-

chard; il n'y a que peu de temps que vous êtes son épouse : votre souffle pourroit aussi facilement combattre toute la fureur du vent d'ouest que vos paroles persuader à votre époux de pardonner une faute contre la discipline militaire. Pour l'amour du ciel, renvoyez ce chevalier si vous l'avez réellement attiré ici. Je consentirois presque à rester chargée de la honte de l'avoir invité à y venir si je savois qu'il est de retour où son devoir exige sa présence.

— Relevez-vous, cousine, relevez-vous, dit la reine; et soyez assurée que tout se terminera mieux que vous ne le pensez. Relevez-vous, vous dis-je, ma chère Édith : je suis fâchée d'avoir fait la folie de jouer un pareil tour à un chevalier auquel vous vous intéressez si vivement. Ne vous tordez pas ainsi les mains; je veux bien croire que vous n'y prenez aucun intérêt. Je croirai tout ce que vous voudrez plutôt que de vous voir un air si désolé. — Je vous dis que je prendrai tout le blâme sur moi; que je justifierai près de Richard votre bel ami du Nord, — ou votre connoissance, puisque vous ne voulez pas l'avouer pour votre ami. — Ne me regardez pas avec cet air de reproche, nous allons charger Nébectamus de renvoyer à son poste ce chevalier de la bannière. Il est sans doute caché dans quelque tente voisine.

— Par ma couronne de lis et mon sceptre de

belle eau, dit Nébectamus, Votre Majesté se trompe. Il est plus près que vous ne le pensez; il est caché là derrière cette toile.

— Et à portée d'avoir entendu tout ce que nous venons de dire! s'écria la reine, surprise à son tour. Sors d'ici, monstre de sottise et de malignité!

A peine avoit-elle prononcé ces mots que Nébectamus s'enfuit en poussant un cri si perçant qu'il est permis de douter que la reine se fût bornée à des reproches et n'y eût pas joint quelque marque plus sensible de son courroux.

— Et que faire maintenant? demanda la reine à Édith à demi-voix et avec une inquiétude marquée.

— Ce que la circonstance exige, répondit Édith avec fermeté; il faut voir ce chevalier, et nous mettre à sa merci.

Et sans tarder un instant elle s'avança pour tirer un rideau qui couvroit une entrée servant de communication d'une pièce à l'autre.

— Pour l'amour du ciel, n'en faites rien, s'écria la reine. Songez donc..... Mon appartement..... L'heure, notre costume..... Mon honneur.....

Mais avant qu'elle eût achevé sa remontrance le rideau étoit tiré, et rien ne séparoit plus les dames du chevalier. La chaleur d'une nuit d'Orient avoit engagé la reine et ses dames à se

vêtir plus à la légère et plus simplement que leur rang, et surtout la présence d'un chevalier, ne l'exigeoient. La reine se le rappela, et, poussant un grand cri, sortit de l'appartement dans lequel sir Kenneth se trouvoit alors; et passa dans une autre division du pavillon, où ses femmes la suivirent, à l'exception d'Édith; car l'amertume de sa douleur, son extrême agitation, son violent désir d'avoir une prompte explication avec le chevalier écossais, lui firent peut-être oublier que ses cheveux étoient plus en désordre et que sa personne étoit moins couverte qu'il ne convenoit à des demoiselles de haute naissance dans un siècle qui, après tout, n'étoit pas l'époque de l'ancien temps où les dames avoient le plus de pruderie. Une robe lâche et légère de soie couleur d'incarnat étoit presque son seul vêtement; elle avoit placé à la hâte ses pieds nus dans des babouches orientales, et une riche écharpe étoit jetée négligemment sur ses épaules. Sa tête n'étoit couverte que du voile de ses beaux cheveux, qui, tombant en désordre de tous côtés, cachoient en partie des traits qu'un mélange de confusion, de ressentiment et d'émotions plus douces couvroit d'une vive rougeur.

Mais quoiqu'elle sentît sa situation avec cette délicatesse qui est le plus grand charme de son sexe, elle ne parut pas mettre un instant sa timi-

dité en balance avec ce qu'elle devoit à celui qui avoit été induit en erreur et mis en danger à cause d'elle. Elle se borna à poser sur une table une lampe qu'elle tenoit à la main, et qui jetoit sur elle trop de clarté; elle serra davantage son écharpe sur son cou et sur son sein; puis, tandis que sir Kenneth restoit immobile à l'endroit même où il se trouvoit quand le rideau avoit été ouvert, bien loin de se retirer, elle fit un pas vers lui et s'écria :

— Hâtez-vous de retourner à votre poste, vaillant chevalier. On vous a trompé pour vous attirer ici. Ne faites aucune question.

— Je n'ai besoin d'en faire aucune, répondit Kenneth en fléchissant le genou devant elle avec la dévotion respectueuse d'un saint au pied d'un autel, et les yeux fixés sur la terre, de peur que ses regards n'ajoutassent à l'embarras d'Édith.

— Avez-vous tout entendu? s'écria Édith avec impatience. Pourquoi donc rester ici quand chaque minute qui se passe vous menace du déshonneur?

— Je sais que je suis déshonoré, dit le chevalier, et c'est de votre voix que je l'ai entendu. Que m'importe le châtiment? Je n'ai qu'une demande à vous faire; je vais me jeter au milieu des cimeterres infidèles, et voir si le déshonneur peut se laver dans le sang.

— N'en faites rien ; ne restez pas ici plus longtemps, soyez prudent; tout ira bien si vous retournez promptement à votre poste.

— Je n'attends que votre pardon pour la présomption dont je me suis rendu coupable en croyant que mes humbles services pourroient vous être utiles et mériter quelque estime.

— Je vous pardonne, mais non, je n'ai rien à vous pardonner; c'est moi qui suis cause de votre malheur. Partez, partez; oui, je vous pardonnerai, je vous estimerai comme j'estime tout brave croisé, si vous partez à l'instant.

— Recevez d'abord ce gage précieux et fatal, dit le chevalier, toujours à genoux, en présentant à Édith, qui fit de nouveaux gestes d'impatience, la bague qu'il avoit reçue de Nébectamus.

— Non, non! s'écria-t-elle en refusant de la prendre; conservez-la, conservez-la comme une marque de mon estime, de mes regrets je voulois dire; mais partez; si ce n'est pas pour vous que ce soit pour moi.

L'intérêt que sa dame sembloit prendre à sa sûreté dédommageoit presque sir Kenneth de la perte de son honneur, que sa voix lui avoit annoncée; il se releva, et, fixant un instant les yeux sur Edith, la salua profondément et se retira. Au même instant cette réserve timide dont une émotion violente avoit triomphé jusqu'alors triompha

à son tour, et la belle Édith sortit de l'appartement en éteignant la lampe, laissant l'esprit et le corps du chevalier dans des ténèbres également profondes. . . . .

La première pensée qui le tira de sa rêverie fut qu'il falloit lui obéir, et il se hâta de regagner l'endroit par où il étoit entré dans le pavillon. Chercher le lieu où il étoit possible de soulever la toile pour passer par-dessous étoit une opération qui exigeoit du temps et de l'attention : il l'abrégea en se faisant une ouverture avec son poignard. En se retrouvant en plein air, il se sentit accablé par un tel conflit de sentiments opposés qu'il lui auroit été impossible de les analyser, et qu'il étoit comme frappé de stupeur : il eut besoin de se rappeler que lady Édith lui avoit ordonné de se hâter; mais, engagé au milieu des cordes et des pieux qui servoient à attacher les tentes, et la crainte d'éveiller les sentinelles placées devant le pavillon de la reine l'obligeant à marcher avec précaution jusqu'à ce qu'il eût regagné l'avenue par laquelle le nain l'avoit conduit, il falloit qu'il avançât à pas lents, de peur de donner l'alarme soit en tombant soit par le bruit de ses armes. . . . .

Un léger nuage avoit couvert la lune au moment où il sortoit du pavillon, et ce fut un nouvel obstacle qu'il eut à combattre dans un instant où

sa tête éprouvoit des vertiges et où son cœur étoit si ému qu'il ne lui restoit guère de présence d'esprit. Mais enfin il arriva à ses oreilles des sons qui lui rendirent tout à coup l'usage de toutes ses facultés. Ils partoient du mont Saint-George. D'abord ce fut un seul aboiement, fier, exprimant la menace et le courroux; mais il fut suivi presque au même instant d'un hurlement d'agonie.

Jamais daim ne partit d'une course plus rapide en entendant la voix de Roswall que ne le fit sir Kenneth lorsqu'il reconnut ce qu'il regarda comme le cri de mort de ce noble animal, trop fier pour qu'une blessure ordinaire lui eût arraché la moindre plainte; il franchit en un instant l'espace qui le séparoit encore de l'avenue, courut vers la hauteur, quoique armé de toutes pièces, plus vite que n'auroit pu le faire maint chevalier qui n'eût pas été comme lui chargé de ses armes; il gravit la montée sans ralentir le pas, et en quelques minutes arriva sur la plate-forme.

La lune entr'ouvroit alors le nuage qui l'avoit couverte, et elle lui fit voir que la bannière d'Angleterre avoit disparu : la lance qui la soutenoit étoit par terre, brisée en morceaux; et son chien fidèle, étendu à côté, sembloit dans l'agonie de la mort.

CHAPITRE V.

« J'ai donc perdu l'honneur, trésor que ma jeunesse
» Avec un si grand soin gardoit pour ma vieillesse !
» Ce n'est plus qu'un ruisseau dont le cours desséché
» Laisse voir les cailloux dont son lit est jonché,
» Et qu'à pied sec sans peine un jeune enfant traverse. »

DRYDEN. *Don Sébastien.*

D'ABORD presque étourdi et confondu, la première pensée de sir Kenneth fut de chercher les auteurs de l'insulte faite à la bannière d'Angleterre; mais, de quelque côté qu'il tournât ses regards, il ne put en apercevoir la moindre trace. La seconde, qui pourra paroître étrange à quelques personnes, mais non à celles qui ont réellement aimé la race canine, fut de chercher à s'assurer de l'état dans lequel se trouvoit son fidèle Roswall, mortellement blessé, à ce qu'il paroissoit, en s'acquittant du devoir que la séduction avoit fait abandonner à son maître; il caressa l'animal mourant, qui, fidèle jusqu'à la fin, sembloit oublier ses propres douleurs pour témoigner la satisfaction que lui causoit la présence de sir Kenneth; il continuoit à remuer la queue et à lui lécher la main, même en annonçant, par ses

gémissements, que le chevalier irritoit sa blessure en essayant de retirer un fragment de lance ou de javeline qui y étoit resté enfoncé; il renouveloit alors ses foibles caresses, comme s'il eût craint d'avoir offensé son maître en lui laissant voir que ses soins ne faisoient qu'aggraver sa souffrance. Les preuves d'attachement que lui prodiguoit ce noble animal répandoient une nouvelle amertume sur le sentiment de honte et de désespoir qui anéantissoit toutes les facultés de sir Kenneth. Son unique ami sembloit lui être enlevé à l'instant même où il avoit encouru le mépris et l'indignation de tout ce qui l'entouroit. La force d'âme du chevalier céda à cette angoisse; il poussa de profonds gémissements, et ne put même retenir ses larmes.

Tandis qu'il se livroit ainsi à son chagrin, les mots suivants furent prononcés en langue franque près de lui par une voix sonore et solennelle comme celle d'un iman faisant une lecture dans une mosquée :

— L'adversité est comme l'époque des premières et des dernières pluies : froide, pénible, désagréable pour l'homme et les animaux, et cependant ce sont elles qui produisent les fleurs et les fruits, qui font naître la rose, la datte et la grenade.

Le chevalier du Léopard se tourna vers celui

qui lui parloit ainsi, dans une langue également comprise des chrétiens et des Sarrasins, et vit le médecin maure qui, s'étant approché de lui sans avoir été entendu, s'étoit assis un peu derrière lui, les jambes croisées, et débitoit avec gravité, mais d'un accent plein d'intérêt, les sentences morales de consolation que lui fournissoient le Coran et ses commentateurs; car, dans l'Orient, on trouve que la sagesse consiste, non à déployer ses propres inventions, mais à montrer une mémoire fertile, et à faire à propos l'application heureuse de ce qui est écrit.

Honteux d'avoir été surpris tandis qu'il exprimoit son chagrin comme l'auroit fait une femme, sir Kenneth essuya ses larmes avec indignation, et s'occupa de nouveau de son favori mourant.

— Le poëte a dit, continua El Hakim, sans paroître faire attention à l'air désespéré et aux regards baissés du chevalier : — Le bœuf pour la plaine, et le chameau pour le désert. La main du médecin ne seroit-elle pas plus convenable que celle du soldat pour guérir les blessures, quoiqu'elle soit moins capable d'en faire?

— Ce malade, Hakim, n'est plus en état de profiter de tes secours, répondit sir Kenneth. D'ailleurs, d'après ta loi, c'est un animal immonde.

— Quand Allah a daigné accorder à des créa-

tures la vie et le sentiment de la peine et du plaisir, dit le médecin, ce seroit un orgueil coupable pour le sage qu'il a éclairé de se refuser à prolonger leur existence ou d'adoucir leurs souffrances. La guérison d'un écuyer obscur, d'un pauvre chien ou d'un monarque conquérant, sont des événements entre lesquels le sage ne fait guère de distinction. Laisse-moi examiner la blessure de cet animal.

Sir Kenneth y consentit en silence, et le médecin examina l'épaule blessée de Roswall avec le même soin et la même attention que s'il eût appartenu à la race humaine. Il prit alors une boîte d'instruments de chirurgie, et, s'en servant avec adresse, il fit l'extraction du fragment de l'arme, et arrêta, par une lotion styptique et par des bandages, l'effusion du sang qui s'ensuivit. Le pauvre animal se soumit à cette opération avec la même patience que s'il eût connu les intentions bienfaisantes de celui qui la lui faisoit souffrir.

— Cet animal peut guérir, dit El Hakim en s'adressant à sir Kenneth, si vous trouvez bon que je le fasse porter sous ma tente, et que je le traite avec le soin que mérite la noblesse de sa nature; car il est bon que vous sachiez que votre serviteur Adonebec n'est pas moins instruit dans la distinction des races et des qualités des bons chiens et des nobles coursiers que dans l'art de

guérir les maladies auxquelles la race humaine est exposée.

— Emportez-le, répondit le chevalier; je vous le donne de bon cœur, si vous lui rendez la vie. D'ailleurs, je vous dois une récompense pour les soins que vous avez pris de mon écuyer, et je n'ai pas autre chose pour m'acquitter. Quant à moi, je ne sonnerai plus du cor pour exciter un chien à la chasse.

Le Maure ne répondit rien, mais il fit un signal en frappant des mains, et deux esclaves noirs parurent à l'instant. Il leur donna ses ordres en arabe, et en reçut pour réponse : — Entendre, c'est obéir. — Ils prirent aussitôt l'animal entre leurs bras, et l'emportèrent sans qu'il fit beaucoup de résistance; car, quoique ses yeux se tournassent vers son maître, il étoit trop foible pour se défendre.

— Adieu donc, Roswall, dit sir Kenneth; adieu, mon dernier et mon unique ami; tu es un bien trop noble pour appartenir à un être aussi dégradé que je vais le devenir. Je voudrois, ajouta-t-il pendant que les esclaves s'éloignoient, pouvoir changer de situation avec ce noble animal, tout mourant qu'il est.

— Il est écrit, dit le médecin, quoique cette exclamation ne lui eût pas été adressée, que toutes les créatures sont faites pour le service de

l'homme, et le maître de la terre parle follement lorsque, dans son impatience, il voudroit changer ses espérances présentes et futures pour la condition servile d'un être inférieur.

— Un chien qui meurt en s'acquittant de ses devoirs, répondit le chevalier avec force, vaut mieux que l'homme qui les oublie. Laisse-moi, Hakim; tu possèdes, presque jusqu'au miracle, la science la plus merveilleuse dont l'homme ait jamais été doué; mais les blessures de l'esprit sont au-dessus de ton pouvoir.

— Non, répondit Adonebec, pourvu que le malade veuille faire connoître ses souffrances, et se laisser guider par les avis du médecin.

— Sache donc, puisque tu es si importun, dit sir Kenneth, que cette nuit la bannière d'Angleterre étoit déployée sur cette hauteur, j'étois chargé de la garder; la lumière du matin commence à paroître; tu vois cette pique brisée, la bannière a disparu, et me voici, me voici vivant encore!

— Comment! dit El Hakim en l'examinant, ton armure est entière; tes armes ne sont pas teintes de sang, et la renommée assure que tu n'es pas homme à revenir ainsi du combat. Tu t'es laissé entraîner loin de ton poste, entraîner par les joues de rose et les yeux noirs d'une de ces houris à qui, vous autres Nazaréens, vous

faites vœu d'une obéissance telle qu'on n'en doit qu'à Allah, d'un amour tel qu'il est à peine permis d'en accorder à une argile semblable à la nôtre; je ne me trompe pas, car c'est ainsi que l'homme a toujours succombé depuis le temps du sultan Adam.

— Et quand cela seroit, médecin, dit le chevalier d'un air sombre, où est le remède?

— La science est la mère du pouvoir, répondit El Hakim, comme la valeur supplée à la force. Écoute-moi : l'homme n'est pas un arbre enchaîné par la racine; il n'a pas été formé pour s'attacher à un rocher comme le coquillage, qui mérite à peine un rang parmi les créatures animées. Tes propres écritures chrétiennes ordonnent à celui qui est persécuté dans une ville de fuir dans une autre; et nous autres musulmans, nous savons aussi que Mahomet, le prophète d'Allah, chassé de la sainte cité de la Mecque, trouva dans celle de Médine un refuge pour lui et pour ses compagnons.

— Et en quoi tout cela me concerne-t-il? demanda l'Écossais.

— Vous allez le savoir, répondit le médecin. Le sage même fuit la tempête qu'il ne peut maîtriser. Faites donc diligence; fuyez la vengeance de Richard, et mettez-vous à l'ombre sous la bannière victorieuse de Saladin. . . . .

— Il est vrai, dit Kenneth avec ironie, que je pourrois cacher mon déshonneur dans un camp de païens infidèles, où ce mot est inconnu. Mais ne ferois-je pas mieux de m'assimiler à eux plus complétement? Ton avis n'iroit-il pas jusqu'à me recommander de prendre le turban? Il me semble qu'il ne manque que l'apostasie pour consommer mon infamie.

— Ne blasphème pas, Nazaréen! s'écria El Hakim avec force. Saladin ne cherche à convertir à la loi du prophète que ceux qui ont été convaincus par ses préceptes. Ouvre les yeux à lumière, et le grand soudan, dont la libéralité est sans bornes, comme son pouvoir, peut te donner un royaume; reste dans ton aveuglement, si tu le veux, et étant du nombre de ceux dont la seconde vie est vouée à la misère, tu n'en seras pas moins rendu riche et heureux pendant celle-ci par Saladin. Mais ne crains pas que ton front soit jamais entouré du turban, si ce n'est volontairement et de ton propre choix.

— Mon choix seroit plutôt, dit le chevalier, le supplice qui m'attend avant le coucher du soleil.

— Tu n'es pas sage de refuser cette belle offre, Nazaréen, dit El Hakim; car j'ai du crédit près de Saladin, et je pourrois t'élever bien haut dans ses bonnes grâces. Fais-y bien attention, mon fils. Cette croisade, comme vous nommez votre

folle entreprise, est comme un grand dromond [1] qui vient à se briser au milieu des vagues. Tu as toi-même été porteur de propositions de paix au puissant Saladin de la part des rois et des princes dont les forces sont réunies ici; mais tu ne sais peut-être pas exactement en quoi elles consistent.

— Je ne le sais pas, et je m'en inquiète peu, répondit Kenneth avec impatience. Que m'importe d'avoir été l'envoyé de princes, quand avant la nuit je serai un cadavre déshonoré et suspendu à un gibet ?

Ce que je te dis tend à prévenir ce malheur, répliqua Adonebec. Saladin est courtisé de tous côtés; les princes qui composent cette ligue formée contre lui lui ont fait des propositions d'arrangement et de paix, qu'en toute autre circonstance son honneur lui auroit peut-être permis d'accorder. Quelques-uns lui ont même fait séparément des offres particulières, et lui ont proposé de retirer leurs forces du camp des rois de Frangistan, et même de les joindre aux siennes pour défendre l'étendard du prophète. Mais Saladin ne veut pas profiter d'une telle trahison, d'une défection si intéressée. Le roi des rois ne traitera qu'avec le roi Lion. Saladin ne conclura d'arrangement définitif qu'avec Melec Ric; et il traitera

[1] C'étoit le nom qu'on donnoit alors aux plus grands vaisseaux. (*Note de l'Auteur anglais.*)

avec lui en prince, ou le combattra en valeureux champion. Il accordera la liberté du pèlerinage à Jérusalem et à tous les lieux que les Nazaréens ont en vénération. Il ira même jusqu'à partager son empire avec son frère Richard, au point de lui permettre de placer une garnison chrétienne dans les six plus fortes places de la Palestine ainsi que dans Jérusalem, et elles seront sous le commandement immédiat des officiers du roi Richard, à qui Saladin consent d'accorder le titre de roi gardien de Jérusalem. Quelque étrange et quelque incroyable que tout cela puisse vous paroître, sire chevalier, je vous dirai une chose qui vous le paroîtra encore davantage, car je sais qu'on peut confier à votre honneur le secret le plus important. Sachez que Saladin, pour mettre un sceau sacré à cette heureuse union des deux princes les plus nobles et les plus braves du Frangistan et de l'Asie, élèvera au rang de son épouse une demoiselle chrétienne, du sang du roi Richard, connue sous le nom de lady Édith Plantagenet [1].

— Ah! que dis-tu? s'écria sir Kenneth, qui avoit écouté avec indifférence tout ce qu'El Hakim lui avoit dit jusque là, mais que cette dernière

[1] Cette proposition peut paroître si extraordinaire et si invraisemblable qu'il est à propos de dire qu'elle eut véritablement lieu. Cependant, au lieu d'Edith, les historiens parlent de la reine douairière de

phrase avoit touché au vif, comme un nerf blessé excite une sensation de douleur même au milieu de la torpeur qui glaçoit un paralytique. Cependant, par un grand effort sur lui-même, il parvint à se modérer, réprima son indignation, et la voilant sous l'apparence d'un doute méprisant, il continua l'entretien, afin d'obtenir autant de détails qu'il pourroit sur un complot, car tel lui paroissoit ce projet, contre l'honneur et le bonheur de celle qu'il n'en aimoit pas moins, depuis que cette passion sembloit avoir été l'écueil de sa fortune et de son honneur.

— Quel chrétien, dit-il, voudroit sanctionner une union contre nature, telle que celle d'une fille chrétienne avec un mécréant sarrasin?

— Tu n'es qu'un Nazaréen ignorant et superstitieux, répondit Adonebec. Ne vois-tu pas tous les jours des princes musulmans épouser en Espagne de nobles filles chrétiennes, sans que les maures ni les chrétiens en soient scandalisés? D'ailleurs, plein de confiance dans le sang de Richard, Saladin accordera à la jeune fille anglaise

Navarre, sœur de Saladin, et substituent à ce prince un de ses frères. Ils paroissent avoir ignoré l'existence d'Edith Plantagenet. Voir l'*Histoire des Croisades*, par Mill, tom. II, pag. 61.

(*Note de l'Auteur anglais.*)

L'ouvrage de M. Mill étant encore peu connu en France, l'Éditeur croit devoir renvoyer les lecteurs français à l'excellent ouvrage de M. Michaud sur le même sujet.

la même liberté que les usages du Frangistan accordent aux femmes. Il lui permettra le libre exercice de sa religion, attendu qu'au fond il n'importe guère quelle foi professent les femmes. Il l'élèvera en rang et en autorité au-dessus de toutes les femmes de son zénana. En un mot elle sera, sous tous les rapports, reine absolue et sa seule épouse.

Quoi! s'écria sir Kenneth, oses-tu croire, Musulman, que Richard consente que sa parente, une princesse vertueuse et de haut rang, devienne tout au plus la première concubine du harem d'un infidèle? Apprends, Hakim, que le dernier des nobles libres de la chrétienté se révolteroit à la seule idée d'assurer à sa fille cette splendeur ignominieuse.

— Tu te trompes, répondit le médecin. Philippe de France, et Henry de Champagne, et d'autres alliés de Richard, ont entendu cette proposition sans en frémir, et ont promis, autant qu'ils le pourroient, de favoriser une alliance qui mettroit fin à ces guerres désastreuses. Le sage archiprêtre de Tyr s'est chargé d'en faire l'ouverture au roi d'Angleterre, et il ne doute pas qu'il ne parvienne à lui faire goûter ce plan. La sagesse du soudan fait encore mystère de ce projet à d'autres princes; tels que le marquis de Montserrat et le grand-maître des Templiers, parce qu'il sait que

leurs plans ambitieux n'ont pour but que la mort et l'ignominie de Richard. Levez-vous donc, sire chevalier, et montez à cheval. Je vous remettrai une lettre qui vous rendra le soudan favorable. Et ne croyez pas que vous trahissiez votre pays, sa cause ou sa religion, puisque l'intérêt des deux monarques sera bientôt le même. Saladin sera charmé d'entendre vos conseils, parce que vous pouvez l'informer de bien des choses concernant les mariages des chrétiens, la manière dont ils traitent leurs femmes, et d'autres points de leurs lois et de leurs usages qu'il est important qu'il connoisse à l'instant de conclure un pareil traité. La main droite du soudan qui tient tous les trésors de l'Orient est une source vive de générosité; ou, si tu le désires, Saladin, une fois allié avec l'Angleterre, n'aura guère de difficulté à obtenir de Richard non-seulement qu'il te pardonne et qu'il te rende ses bonnes grâces, mais qu'il te confie un commandement honorable parmi les troupes qu'il pourra laisser ici pour le maintien de son gouvernement et de celui de Saladin en Palestine. Lève-toi donc, et à cheval, le chemin est uni devant toi.

— Hakim, répondit le chevalier écossais, tu es un homme de paix, tu as sauvé la vie de Richard d'Angleterre et celle de mon pauvre écuyer, Stranchan. J'ai donc entendu jusqu'à la fin un

récit que, s'il m'eût été fait par tout autre musulman que toi, j'aurois terminé par un coup de poignard. Hakim, en retour de ta bienveillance, je te conseille d'avoir soin que le Sarrasin qui viendra proposer à Richard une alliance entre le sang des Plantagenet et celui de sa race maudite ait la tête couverte d'un casque en état de supporter un coup de hache d'armes semblable à celui qui fit tomber la porte d'Acre. Sans cette précaution, certes, il seroit hors d'état d'avoir recours à ton art.

— Tu es donc opiniâtrément décidé à ne pas chercher un asile au milieu de l'armée des Sarrasins? demanda Adonebec. Souviens-toi pourtant que rester ici c'est courir à ta perte; et ta loi comme la nôtre défend à l'homme de détruire le tabernacle de sa vie.

— A Dieu ne plaise que je l'oublie! dit l'Écossais en faisant un signe de croix; mais il nous est aussi défendu de fuir le châtiment que nos crimes ont mérité; et, puisque tu n'as que des idées si erronées de la fidélité, Hakim, je regrette de t'avoir donné mon bon chien, car, s'il vient à guérir, il aura un maître qui ne connoîtra pas toute sa valeur.

— Un présent qu'on se repent d'avoir fait est déjà révoqué, dit El Hakim. Nous autres médecins, nous nous faisons une loi de ne pas renvoyer un

malade avant de l'avoir guéri; mais si votre chien ne meurt pas, il est encore à vous.

— Il suffit, il suffit, Hakim, répondit sir Kenneth; on ne doit parler ni de chiens ni de faucons lorsqu'on n'a peut-être qu'une heure de jour entre soi et la mort. Laisse-moi me rappeler mes péchés et me réconcilier avec le ciel.

— Je te laisse dans ton obstination, dit le médecin; un brouillard cache le précipice aux yeux de ceux qui sont prédestinés à y tomber.

Il se retira à pas lents, tournant la tête de temps en temps, comme pour voir si un mot ou un signe ne pourroit ébranler la résolution du chevalier qui s'abandonnoit à son sort. Enfin son turban disparut au milieu du labyrinthe de tentes qui s'étendoient bien au-delà du mont Saint-George, et que blanchissoit la pâle lueur du matin, confondue encore avec celle des rayons de la lune.

Quoique les conseils d'Adonebec n'eussent pas fait sur Kenneth l'impression que ce sage auroit désirée, ses paroles lui avoient suggéré un motif pour désirer de vivre, et, quelque déshonoré qu'il fût à ses propres yeux, il n'avoit plus envie de quitter la vie, comme on quitte un vêtement souillé. Ce souvenir de tout ce qui s'étoit passé entre l'ermite et lui à Engaddi, ou entre l'anachorète et Ilderim, lui confirma ce que le méde-

cin maure venoit de lui dire de l'article secret du traité proposé.

— Le révérend imposteur! s'écria-t-il; l'hypocrite à cheveux blancs! il parloit du mari infidèle converti par la femme chrétienne. Et que sais-je si le traître n'a pas exposé aux yeux du Sarrasin maudit de Dieu les attraits d'Édith Plantagenet, afin que le chien pût juger si elle étoit digne d'entrer dans le sérail d'un mécréant? Si je tenois une seconde fois ce païen, comme je l'ai tenu il y a quelques jours, ce ne seroit pas lui du moins qui viendroit chargé d'une mission si honteuse pour l'honneur d'un roi chrétien, et d'une fille noble et vertueuse. Mais que peut faire celui dont les heures ne sont plus que des minutes! N'importe, tant que je vis, tant que je respire, il est possible de faire quelque chose, et il faut le faire sans délai.

Il réfléchit quelques instants, et, jetant son casque loin de lui, il prit le chemin du pavillon du roi Richard.

CHAPITRE VI.

« Le chantre du matin annonçoit au village
» De la lumière le retour ;
» Édouard vit la nuit s'enfuir sur son nuage
» Pour faire place au nouveau jour ;
» Du corbeau croassant la voix épouvantable
» Sembloit un présage fatal.
» — Je t'entends, dit le prince, et ton cri lamentable
» A mon courroux donne un signal.
» J'en jure par le trône éclatant de lumière
» Du Dieu de force et de vertu :
» Avant que le soleil ait fini sa carrière
» Charles Baudouin aura vécu. »

CHATTERTON.

Richard, ayant laissé sir Kenneth auprès de sa bannière royale, étoit rentré sous son pavillon avec cette propre confiance que lui inspiroient son courage et la supériorité dont il avoit fait preuve en présence de toute l'armée chrétienne et d'un grand nombre de ses chefs, parmi lesquels il savoit qu'il s'en trouvoit beaucoup qui regardoient en secret la défaite de l'archiduc d'Autriche comme un triomphe remporté sur eux-mêmes. Son orgueil jouissoit donc de la satisfaction d'avoir mortifié cent ennemis dans l'humiliation d'un seul.

Un autre monarque auroit doublé ses gardes

pendant la nuit qui suivit une pareille scène, et auroit du moins fait rester une partie de ses troupes sous les armes. Cœur-de-Lion au contraire congédia même sa garde ordinaire, et fit faire une distribution de vin à ses soldats pour qu'ils célébrassent sa guérison et qu'ils bussent en l'honneur de la bannière de Saint-George. Il en seroit résulté qu'il n'auroit plus régné dans le quartier que ses troupes occupoient dans le camp, ni vigilance ni précautions militaires, si le comte de Salisbury, sir Thomas de Vaux et d'autres nobles n'avoient pris les mesures nécessaires pour y maintenir l'ordre et la discipline au milieu de la joie générale.

Le médecin maure resta près du roi depuis l'instant où il se mit au lit jusqu'après minuit; et, pendant cet intervalle, il lui fit prendre deux fois une potion qu'il prépara, ayant toujours soin préalablement d'observer dans quel quartier du ciel se trouvoit la pleine lune, dont il disoit que les influences pouvoient aider ou contrarier l'effet de ses remèdes. Il étoit près de trois heures du matin quand il sortit de la tente de Richard pour se retirer dans celle qui avoit été dressée pour lui et pour sa suite. En s'y rendant, il entra sous la tente du chevalier du Léopard, afin de voir comment se trouvoit son premier malade dans le camp chrétien, Stranchan, nom de l'écuyer de sir

Kenneth. Ayant demandé où étoit le chevalier, il apprit le devoir dont il avoit été chargé, et cette information le conduisit probablement au mont Saint-George, où il trouva celui qu'il cherchoit dans la situation désastreuse dont nous avons rendu compte dans le chapitre précédent.

Le soleil se levoit quand on entendit un homme armé s'approcher à pas lents du pavillon du roi; et de Vaux, qui dormoit, assis près du lit de son maître, d'un sommeil aussi léger que celui qui ferme les yeux d'un chien aux aguets, n'avoit eu que le temps de se lever et de s'écrier : — Qui va là, quand le chevalier du Léopard entra dans la tente : ses traits mâles étoient couverts d'un sombre nuage.

— Comment êtes-vous assez hardi pour entrer ainsi dans l'appartement du roi, sire chevalier? s'écria de Vaux d'un ton sévère, mais de manière à respecter le repos de son maître.

— Paix, de Vaux, dit Richard, qui s'éveilla en ce moment; sir Kenneth vient en bon soldat nous rendre compte de sa garde, et la tente du général est toujours ouverte à des hommes comme lui. Se soulevant alors et s'appuyant sur le coude, il fixa sur le chevalier ses grands yeux brillants. Parlez, sire Écossais, dit-il, vous venez me dire que vous vous êtes acquitté de votre devoir avec vigilance, honorablement, que tout va bien, n'est-

ce pas ? Le bruit des plis de la bannière royale d'Angleterre, agitée par le vent, auroit suffi pour la garder sans qu'elle fût protégée par un chevalier tel qu'on te répute.

— Tel qu'on ne me réputera plus, Sire, répondit Kenneth. Je ne me suis conduit ni honorablement ni avec vigilance, et il s'en faut de beaucoup que tout aille bien. La bannière d'Angleterre a été enlevée.

— Et tu vis pour me l'apprendre! s'écria Richard d'un ton moqueur d'incrédulité. Impossible! Je n'en crois rien. Tu n'as pas même une égratignure sur le visage. Pourquoi restes-tu muet? Dis la vérité : on ne doit pas se permettre de plaisanter avec un roi. Parle, je te pardonne, si tu as menti.

— Menti, Sire, répliqua l'infortuné chevalier avec un retour passager de fierté et un regard de feu semblable à l'étincelle qui jaillit d'un froid caillou; mais il n'est rien que je ne doive endurer. Je vous ai dit la vérité.

— De par Dieu et de par saint George! s'écria le roi avec fureur, mais il réprima ce mouvement de colère; de Vaux, dit-il, va vérifier le fait. La fièvre lui a troublé l'esprit. La chose est impossible. Cet homme a fait ses preuves de courage. Impossible! dis-je; allons, pars donc ou envoie quelqu'un en ta place si tu ne veux pas y aller.

Le roi fut interrompu par l'arrivée de sir Henry Néville, qui accouroit, hors d'haleine, pour lui apprendre que la bannière avoit disparu, et que le chevalier chargé de la garder avoit été probablement attaqué par une force supérieure, attendu qu'il y avoit des taches de sang à l'endroit où la bannière étoit arborée.

Mais que vois-je ici? ajouta Néville, ses yeux s'arrêtant tout à coup sur sir Kenneth.

— Un traître, s'écria le roi sautant à bas de son lit, et que tu vas voir mourir de la mort d'un traître. Et, saisissant la masse d'armes qui étoit toujours à sa portée, il la leva comme pour l'en frapper.

Pâle, mais immobile comme un statue de marbre, l'Écossais resta debout devant le roi, la tête nue et sans protection, les yeux baissés vers la terre, et les lèvres un peu agitées, probablement parce qu'il murmuroit une prière. En face de lui, et à la distance nécessaire pour frapper, étoit Richard, le corps enveloppé de sa *camescia*, espèce de grande robe de toile qui le couvroit tout entier, si ce n'est que l'attitude qu'il avoit prise laissoit à nu son bras droit, son épaule et une partie de sa poitrine. Il déployoit des signes d'une vigueur qui auroit pu lui valoir le surnom de bras de fer, qu'avoit porté un de ses prédécesseurs saxons; mais après être resté un instant comme

sur le point de frapper, tout à coup il baissa son arme vers la terre, et s'écria :

— Mais il y avoit du sang, Néville; tu as vu du sang sur le monticule. Écoute-moi, sire Écossais, tu as été brave autrefois, car je t'ai vu combattre. Dis-moi que tu as tué deux des chiens qui ont attaqué ma bannière..... ou, seulement un. Dis que tu as porté un bon coup pour la défendre, et va traîner hors de mon camp ta vie et ton ignominie.

— Vous m'avez appelé menteur, Sire, répondit Kenneth avec fermeté, et en cela du moins vous m'avez fait une injure. Apprenez que le sang répandu pour la défense de l'étendard d'Angleterre est celui d'un chien qui, plus fidèle que son maître, a combattu au poste que celui-ci avoit abandonné.

— De par saint George! s'écria Richard en levant le bras une seconde fois, c'est à présent que tu vas.....

Mais de Vaux, se jetant entre le roi et l'objet de son courroux, lui dit avec la franchise brusque qui lui étoit habituelle :

— Sire, ce ne doit pas être ici, ce ne doit pas être de votre main. C'est assez de folies pour vingt-quatre heures que d'avoir confié la garde de votre bannière à un Écossais. Ne vous avois-je pas dit qu'ils faisoient toujours bonne mine à mauvais jeu?

— Tu me l'avois dit, de Vaux, répondit le roi, et tu avois raison, j'en conviens. J'aurois dû le mieux connoître; j'aurois dû me souvenir comment ce renard de William m'a trompé dans notre présente croisade.

— Sire, dit Kenneth, William d'Écosse n'a jamais trompé personne; ce sont les circonstances qui l'ont empêché de réunir ses forces.

— Paix, effronté! s'écria le roi; tu souilles le nom d'un prince seulement en le prononçant. — Eh bien! de Vaux, il est étrange de voir comme cet homme fait bonne contenance. Il faut que ce soit un lâche ou un traître, et cependant il a attendu le coup de Richard Plantagenet quand notre bras étoit levé pour lui donner sur le crâne l'ordre de la chevalerie. S'il avoit montré le moindre signe de crainte, si un de ses membres avoit tremblé, si sa paupière avoit seulement remué, je lui aurois brisé la tête comme un gobelet de cristal. Mais je ne puis frapper quand je ne trouve ni crainte ni résistance.

Il y eut un instant de silence.

— Sire, dit Kenneth.....

— Ah! s'écria Richard en l'interrompant, astu retrouvé la parole? Demande grâce au ciel, mais n'en attends pas de moi, car l'Angleterre est déshonorée par ta faute; et, quand tu serois mon

frère, mon frère unique, il n'y auroit pas de pardon pour un tel crime.

— Je ne parle pas pour demander grâce à un homme, répondit l'Écossais. Il dépend du bon plaisir de Votre Majesté de m'accorder ou de me refuser le temps nécessaire pour obtenir les secours de la religion. Si l'homme me les refuse, puisse Dieu m'accorder l'absolution que je voudrois demander à son Église ! Mais que je meure à l'instant ou dans une demi-heure, je n'en supplie pas moins Votre Majesté de m'accorder un instant d'audience pour lui apprendre une chose qui touche de très-près à sa renommée comme monarque chrétien.

— Parle, dit le roi, ne doutant pas qu'il n'allât entendre quelque aveu relatif à l'enlèvement de la bannière.

— Ce que j'ai à vous dire, répliqua sir Kenneth, concerne personnellement le roi d'Angleterre, et ne doit être entendu que par l'oreille de Votre Majesté.

— Retirez-vous, Messieurs, dit le roi à Néville et à de Vaux.

Le premier obéit sur-le-champ; le second refusa de s'éloigner de la présence du roi.

— Puisque vous avez reconnu que j'avois raison, dit de Vaux à son souverain, je veux être traité en homme qui a eu raison. Je ferai ma

volonté en ceci; je ne vous laisserai pas seul avec ce traître écossais.

— Comment, de Vaux, s'écria Richard en frappant du pied avec un léger mouvement de colère, oses-tu craindre pour notre personne en face d'un traître?

— Vous avez beau froncer le sourcil et frapper du pied, Sire, répondit de Vaux, je ne laisserai pas un malade avec un homme qui se porte bien; un homme nu avec un soldat armé de toutes pièces.

— Peu importe, dit le chevalier écossais, je ne cherche pas à gagner du temps, je parlerai en présence du lord de Gilsland. Il est aussi fidèle que brave.

— J'en aurois dit autant de toi il n'y a qu'une demi-heure, dit de Vaux en soupirant d'un ton qui annonçoit un mélange de chagrin et de dépit.

— Vous êtes environné de trahison, roi d'Angleterre, continua Kenneth.

— Cela peut être comme tu le dis, répliqua Richard; je viens d'en avoir une bonne preuve.

— Je parle d'une trahison, ajouta Kenneth, qui vous seroit plus funeste que la perte de cent bannières sur le champ de bataille. Il hésita un instant, et continua en baissant la voix : — Lady, lady Édith.....

— Ah! s'écria le roi en prenant tout à coup

une attitude de hauteur et d'attention, et fixant les yeux avec fermeté sur le criminel supposé, qu'as-tu à me dire d'elle, qu'as-tu à m'en dire? qu'a-t-elle de commun avec cette affaire?

— Sire, reprit l'Écossais, on a tramé un complot pour déshonorer votre race royale, en vous déterminant à accorder la main de lady Édith au soudan sarrasin, afin d'acheter ainsi une paix ignominieuse pour toute la chrétienté et honteuse pour l'Angleterre.

Cette annonce produisit un effet diamétralement contraire à celui que sir Kenneth en attendoit. Richard Plantagenet étoit un de ces hommes qui, pour emprunter les termes d'Iago[1], ne veulent pas servir Dieu quand c'est le diable qui l'ordonne : les avis et les renseignements qu'il recevoit l'affectoient moins en proportion de leur véritable importance que d'après la teinte que leur donnoit, dans son esprit, le caractère de ceux qui les lui communiquoient et les vues qu'il leur supposoit. Le nom de sa parente rappela à son souvenir ce qu'il avoit regardé comme le comble de la présomption dans le chevalier du Léopard, même quand il jouissoit d'une haute renommée parmi ses égaux, et ce qui paroissoit au monarque impétueux, dans l'état de dégrada-

[1] *Othello*, acte 1er.

tion où étoit alors sir Kenneth, une insulte suffisante pour l'enflammer d'un nouveau courroux.

— Silence! s'écria-t-il, homme infâme et audacieux! De par le ciel, je te ferai arracher la langue avec des tenailles rouges si tu oses prononcer le nom d'une noble damoiselle chrétienne! Apprends, traître dégénéré, que je savois déjà jusqu'à quelle hauteur tu avois osé lever les yeux, et que je l'avois enduré, quoique ce fût une insolence, même quand tu nous trompois, car tu es tout cousu de fourberie, en nous faisant croire que tu méritois quelque renom. Mais, à présent qu'avec des lèvres flétries par l'aveu de ton déshonneur tu oses nommer notre noble parente comme prenant part et intérêt à son destin, que t'importe qu'elle épouse un Sarrasin ou un chétien? que t'importe si, dans un camp où des princes sont des lâches le jour et des brigands la nuit, dans un camp où de braves chevaliers deviennent des déserteurs et des traîtres; que t'importe, à toi ou à qui que ce soit, s'il me plaît de faire alliance avec la franchise et la valeur réunies en la personne de Saladin?

— Il est vrai, répondit sir Kenneth, que cela n'importe guère à un homme devant lequel le monde entier va bientôt disparoître; mais, quand vous me feriez mettre à la torture, je vous répéterois que ce que je viens de vous dire est im-

portant pour votre conscience et votre renommée. Je vous dis, Sire, que si vous avez seulement la pensée de donner pour épouse votre parente lady Edith.....

— Ne prononce pas son nom! ne pense pas à elle un instant! s'écria Richard en saisissant de nouveau sa masse d'armes, et en la serrant avec tant de force que ses muscles se dessinoient sur son bras, comme les cordes dont le lierre entoure le tronc du chêne.

— Ne pas la nommer! ne pas penser à elle! répondit sir Kenneth, qui, naguère étourdi et accablé, commençoit à recouvrer son énergie dans cette espèce de controverse; de par la croix, sur laquelle je fonde mes espérances, son nom sera le dernier mot qui sortira de ma bouche, son image la dernière pensée qui occupera mon esprit. Essayez votre force si vantée sur ce front découvert, et voyez si vous pouvez ébranler ma détermination.

— Il me rendra fou, dit Richard à Thomas de Vaux avec dépit; mais en voyant l'air de résolution du criminel, son arme lui tomba des mains.

Avant que le lord de Gilsland eût pu lui répondre, on entendit quelque bruit hors de la tente, et l'on vint annoncer que la reine arrivoit.

— Retiens-la, retiens-la, Néville! s'écria le roi; ce spectacle n'est pas fait pour les yeux d'une

femme. Faut-il que je me sois laissé enflammer la bile à ce point par un misérable traître! De Vaux, dit-il à voix basse au lord Gilsland, emmène-le par la sortie de derrière. Enferme-le bien; tu me réponds de lui, corps pour corps. Et écoute-moi, il va mourir; qu'il ait un père spirituel, nous ne voulons pas tuer l'âme et le corps. — Attends, nous ne voulons pas qu'il soit déshonoré. Qu'il meure en chevalier, avec son baudrier et ses éperons; car si sa trahison est aussi noire que l'enfer, son intrépidité égale celle du diable.

De Vaux fut charmé, si on peut conjecturer la vérité, que Richard terminât cette scène sans se dégrader en donnant de sa propre main la mort à un prisonnier qui ne faisoit aucune résistance; il se hâta de faire sortir Kenneth, et l'emmena dans une autre tente où on le désarma, pour lui mettre les fers aux pieds et aux mains, par mesure de sûreté. De Vaux regarda avec un air d'attention mélancolique les officiers du grand prevôt, à la garde duquel le prisonnier étoit alors confié, prendre ces précautions sévères.

Lorsqu'ils eurent fini, il dit au malheureux criminel avec une voix solennelle : — La volonté du roi Richard est que vous mouriez sans être dégradé, sans mutilation de votre corps, sans honte pour vos armes; votre tête sera séparée de votre corps par le glaive.

— C'est une preuve de bonté, dit le chevalier d'un ton bas et soumis, comme un homme qui reçoit une faveur inattendue; le coup le plus cruel sera épargné à ma famille. O mon père! mon père!

Cette invocation, quoique faite à voix basse, n'échappa pas à l'oreille de l'Anglais, dont le caractère étoit bon, quoique brusque, et il eut besoin de passer sa large main sur ses yeux avant de pouvoir reprendre la parole.

— Le bon plaisir de Richard d'Angleterre, dit-il enfin, est aussi que vous puissiez converser avec un saint homme. J'ai rencontré en entrant ici un frère carme qui peut vous préparer à votre long voyage. Il attend en dehors que vous soyez dans une disposition propre à le recevoir.

— Que ce soit sur-le-champ, répondit le chevalier. C'est une nouvelle bonté de Richard. Je ne puis être en aucun temps mieux disposé à voir le bon père que je ne le suis en ce moment, car la vie et moi nous nous sommes fait nos adieux, comme des voyageurs arrivant à un carrefour où leurs routes tournent de différents côtés.

— C'est bien, dit de Vaux avec une lenteur solennelle. J'éprouve quelque peine à vous faire part du reste de ma mission. La volonté du roi Richard est que vous vous prépariez à recevoir la mort sur-le-champ.

— Que la volonté de Dieu et du roi s'accom-

plisse! dit sir Kenneth avec patience; je ne conteste pas la justice de sa sentence, et je ne demande pas que l'exécution en soit retardée.

De Vaux fit quelques pas pour sortir de la tente, mais très-lentement. Il s'arrêta à la porte, et se retourna pour regarder l'Écossais, dont la physionomie annonçoit qu'il avoit banni toutes pensées mondaines, et qu'il se recueilloit dans une profonde dévotion. Le vaillant baron anglais n'étoit pas doué d'une sensibilité très-vive; mais en ce moment il se sentit ému d'une compassion plus qu'ordinaire. Il se rapprocha de la botte de roseaux sur laquelle le prisonnier étoit assis, prit une de ses mains chargées de fers, et lui dit avec autant de douceur que sa voix brusque pouvoit en exprimer :

— Sir Kenneth, tu es encore jeune, tu as un père. Mon Ralph, que j'ai laissé exerçant son petit cheval de Galloway sur les bords de l'Irthing, arrivera peut-être un jour à ton âge, et fasse le ciel que je voie sa jeunesse promettre tout ce que promettoit la tienne avant cette malheureuse nuit! Ne puis-je rien dire ou faire en ta faveur?

— Rien, répondit l'Écossais d'un ton mélancolique. J'ai abandonné mon poste. La bannière confiée à ma garde a été enlevée. Quand le bloc et le glaive seront prêts, la tête et le tronc le seront aussi.

— Que Dieu ait donc pitié de toi! dit de Vaux. Et cependant je voudrois qu'il m'en eût coûté mon meilleur coursier, et que je me fusse chargé moi-même de garder ce poste. Il y a du mystère dans cette histoire, jeune homme; il ne faut pas être bien clairvoyant pour s'en apercevoir, quoique je ne puisse l'expliquer. De la lâcheté? Allons donc, jamais lâche n'a combattu comme je t'ai vu combattre. De la trahison? Je ne crois pas que les traîtres meurent avec tant de calme. Tu as été détourné de ton poste par quelque ruse, par quelque stratagème bien ourdi; les cris de quelque fille en détresse ont frappé ton oreille, ou le sourire de quelque joyeuse créature t'a séduit les yeux. N'en rougis pas, nous cédons tous à de pareilles tentations. Allons, je t'en prie, allége le poids de ta conscience en t'adressant à moi. Que je te serve de prêtre. Richard est indulgent quand sa colère est passée. Eh bien, n'as-tu rien à me confier?

— Rien, répondit l'infortuné chevalier en se détournant du guerrier compatissant qui l'interrogeoit ainsi.

De Vaux, qui avoit épuisé ses moyens de persuasion, se leva et sortit de la tente les bras croisés, et avec plus de mélancolie qu'il ne lui sembloit que l'occasion ne l'exigeoit. Il se reprochoit même qu'un événement aussi simple que la mort d'un Écossais pût l'affecter si profondément.

— Cependant, se dit-il à lui-même, quoique ces drôles soient nos ennemis dans le Cumberland, on les regarde presque comme des frères en Palestine.

CHAPITRE VII.

« Quelque bon sens, à ce qu'on dit,
» Sens commun, distinguoit la dame :
» Elle avoit, comme une autre femme,
» Du babillage au lieu d'esprit. »
Chanson.

La reine Bérengère, fille de Don Sanche, roi de Navarre, et épouse du valeureux Richard, passoit pour une des plus belles femmes de son siècle. Sa taille étoit légère et de proportions admirables. Elle avoit une beauté de teint peu commune dans son pays, une abondance de cheveux blonds, un si grand air de jeunesse, qu'on lui auroit donné quelques années de moins qu'elle n'en avoit, quoiqu'elle ne comptât encore que vingt-un ans. Peut-être étoit-ce pour cela qu'elle prenoit ou du moins qu'elle affectoit des manières un peu enfantines, et une humeur volontaire, qu'elle pouvoit supposer n'être pas messéante à une jeune épouse à qui son âge et son rang donnoient le droit d'avoir des fantaisies auxquelles c'étoit un devoir pour chacun de se prêter; du reste d'une humeur facile et gaie, si on lui accordoit la part d'hommages et d'admiration qu'elle se

croyoit due; personne n'avoit une bonté plus aimable. Mais, de même que tous les despotes, plus on lui accordoit volontairement de pouvoir, plus elle désiroit étendre son autorité.

Quelquefois, quand tous les désirs de son ambition étoient satisfaits, il lui plaisoit d'avoir une petite indisposition et ce qu'on a depuis appelé des vapeurs. Les médecins ne cessoient d'inventer des noms pour ses maladies imaginaires, tandis que ses dames mettoient leur imagination à la torture pour lui trouver de nouveaux divertissements, de nouvelles parures et de nouvelles médisances de cour, afin de passer ces heures désagréables pendant lesquelles leur situation n'étoit pas très-digne d'envie. Leur ressource la plus ordinaire étoit quelque espiéglerie, quelque tour qu'elles se jouoient les unes aux autres; et la bonne reine, dans la vivacité de sa gaieté renaissante, n'examinoit pas trop, pour dire la vérité, si de semblables passe-temps convenoient parfaitement à sa dignité, et si la peine qu'ils faisoient souffrir à celles qui servoient de jouet aux autres n'étoit pas hors de proportion avec le plaisir qu'elle en tiroit elle-même. Elle avoit la plus grande confiance dans son crédit sur son époux, et dans le pouvoir qu'elle se supposoit d'indemniser grandement les autres de tout ce que ses plaisanteries pouvoient leur coûter. On auroit pu la comparer

à une jeune lionne jouant en toute liberté sans savoir combien ses griffes sont perçantes pour ceux sur qui elle les appuie.

La reine Bérengère aimoit passionnément son époux, mais elle craignoit son caractère brusque et hautain; et, comme elle sentoit qu'elle n'étoit pas douée d'une intelligence égale à la sienne, elle n'étoit pas très-charmée de voir qu'il préféroit souvent causer avec Édith Plantagenet, uniquement parce qu'il trouvoit en elle une conversation plus agréable, un jugement plus solide, des idées et des sentiments plus nobles que dans sa belle moitié. Cette sorte de préférence n'avoit pas inspiré de haine à Bérengère contre Édith; il s'en falloit même de beaucoup qu'elle désirât lui nuire; car, en lui passant un peu d'égoïsme, elle étoit après tout, avons-nous dit, bonne et généreuse; mais les dames de la cour, dont les yeux sont toujours clairvoyants en pareil cas, découvrirent bientôt qu'une raillerie piquante dirigée contre lady Édith étoit un spécifique assuré contre les vapeurs de la reine d'Angleterre, et cette découverte épargna beaucoup de travail à leur imagination.

Cette conduite n'étoit pourtant pas très-généreuse, car lady Édith passoit pour orpheline, et, quoiqu'on l'appelât Plantagenet et la belle Angevine, et que Richard lui eût accordé certains priviléges dont les membres de la famille royale

jouissoient seuls, et qui faisoient qu'elle tenoit sa place en conséquence dans le cercle de la cour, cependant peu de personnes savoient, et personne de la cour d'Angleterre n'avoit osé demander quel étoit exactement le degré de sa parenté avec Cœur-de-Lion. Elle étoit venue avec Éléonore, la célèbre reine-mère d'Angleterre, et avoit joint Richard à Messine, comme une des dames destinées à être attachées à Bérengère, qu'il étoit alors sur le point d'épouser. Richard traitoit toujours sa parente avec beaucoup de respect; la reine en avoit fait sa compagne la plus assidue; et, en dépit de la petite jalousie dont nous venons de parler, elle lui témoignoit en général les égards convenables.

Pendant assez long-temps, les dames de la maison de la reine n'avoient obtenu d'autre avantage sur Édith que de trouver quelquefois l'occasion de critiquer une parure de tête arrangée avec trop peu d'art, ou une robe qui ne lui alloit pas, mystères dans la connoissance desquels il étoit reconnu qu'elle leur étoit inférieure. Le dévouement silencieux du chevalier écossais n'avoit point passé sans être remarqué, et ses couleurs, sa devise, ses faits d'armes avoient excité l'attention et fourni matière à plus d'une plaisanterie. Vint ensuite le pèlerinage à Engaddi, pèlerinage que la reine avoit entrepris avec quelques dames de sa maison par suite d'un vœu qu'elle avoit fait

pour obtenir la guérison de son époux, et que l'archevêque de Tyr l'avoit excitée à faire par des motifs politiques. Ce fut alors, et dans la chapelle de ce saint lieu, communiquant par un étage supérieur à un couvent de carmélite, et par un souterain à la cellule de l'anachorète, qu'une des dames de la suite de la reine remarqua la preuve secrète d'intelligence qu'Édith avoit donnée à son amant, et elle ne manqua pas d'en faire part sur-le-champ à sa majesté. La reine revint de son pèlerinage enrichie de cette admirable recette contre l'ennui et les vapeurs, et son cortége fut augmenté en même temps de deux misérables nains dont lui fit présent la reine détrônée de Jérusalem, et qui étoient aussi difformes et aussi fous qu'aucune reine auroit pu le désirer, puisque c'étoit là le mérite de cette race dégradée. Bérengère avoit voulu se procurer un amusement en voyant quel effet produiroit sur le chevalier l'apparition subite de ces deux êtres peu ordinaires et presque effrayants, tandis qu'il étoit resté seul dans la chapelle; mais le sang-froid de l'Écossais et l'intervention de l'ermite l'avoient privée du plaisir qu'elle s'étoit promis. La seconde plaisanterie qu'elle s'étoit permise à son retour dans le camp menaçoit d'avoir des suites plus sérieuses.

Lorsque sir Kenneth se fut retiré de la tente,

les dames se réunirent encore, et la reine, d'abord peu émue par les reproches que lui fit Édith avec assez de vivacité, ne lui répondit qu'en la plaisantant sur sa pruderie, et en lançant des sarcasmes sur le costume, la nation, et surtout la pauvreté du chevalier du Léopard; elle déployoit une malice enjouée, quoique toujours avec bonne humeur; et enfin Édith fut obligée de se retirer avec son inquiétude dans son appartement.

Mais, lorsque dans la matinée une femme qu'Édith avoit chargée de prendre des renseignements sur ce qui s'étoit passé pendant la nuit, vint lui annoncer que la bannière avoit disparu, ainsi que le champion chargé de la garder, elle courut dans l'appartement de la reine, et la supplia de se lever, de se rendre sur-le-champ dans la tente du roi, et d'employer sa médiation puissante pour prévenir les suites funestes de sa plaisanterie.

La reine, effrayée à son tour, rejeta suivant l'usage la faute de sa folie sur celles qui l'entouroient, et s'efforça d'adoucir le chagrin d'Édith et d'apaiser son mécontentement par mille raisonnements contradictoires. Elle étoit sûre qu'il n'avoit pu arriver aucun accident, le chevalier dormoit sans doute après sa faction nocturne; quand même il se seroit enfui avec la bannière,

de crainte du déplaisir du roi, la bannière n'étoit qu'un morceau de soie, et il n'étoit lui-même qu'un pauvre aventurier; s'il étoit mis en prison, ce ne seroit qu'une punition momentanée; elle obtiendroit bientôt sa grâce; il ne falloit que donner à la colère de Richard le temps de se calmer.

Elle continua ainsi à parler à tort et à travers, et à entasser inconséquences sur inconséquences, dans le vain projet de convaincre Édith, et de se persuader à elle-même qu'il ne pouvoit résulter aucun malheur d'une plaisanterie dont, au fond du cœur, elle se repentoit amèrement. Mais, tandis qu'Édith cherchoit à arrêter ce torrent de vaines paroles, ses yeux rencontrèrent ceux d'une dame de la reine qui entroit en ce moment dans l'appartement : la mort étoit dans ses regards glacés d'horreur et d'effroi, et Édith au premier coup d'œil qu'elle jeta sur elle seroit tombée évanouie si le soin de sa dignité et l'élévation naturelle de son caractère ne l'eussent mise en état de conserver du moins une sorte de calme extérieur.

— Madame, dit-elle à la reine, ne perdez pas un instant de plus en paroles; mais sauvez-lui la vie, si toutefois, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée d'émotion, il est encore temps de la lui sauver.

— Oui, oui, il en est encore temps, s'écria lady Caliste. Je viens d'apprendre qu'il a été conduit devant le roi. Non, il n'est pas encore trop tard; mais, ajouta-t-elle en versant un torrent de larmes, arrachées en partie par quelques appréhensions personnelles, tout est perdu si l'on ne prend promptement un parti.

— Je fais un vœu, dit la reine, poussée à l'extrémité, de donner un chandelier d'or au saint sépulcre, une châsse d'argent à Notre-Dame d'Engaddi, une pièce de brocart de cent besants à saint Thomas d'Orthez.

— Levez-vous, Madame, levez-vous, dit Édith; appelez tous les saints à votre aide, si bon vous semble, mais soyez vous-même votre première sainte.

— En vérité, Madame, dit Caliste effrayée, lady Édith a raison. Levez-vous, allons à la tente du roi Richard, et demandons-lui la vie de ce pauvre chevalier.

— J'irai, je vais y aller, dit la reine en se levant toute tremblante, tandis que ses femmes, en proie à une confusion égale à la sienne, étoient hors d'état de lui rendre les services qui lui étoient indispensables à son lever. Calme et tranquille en apparence, mais pâle comme la mort, Édith servit elle-même la reine, et suppléa elle seule à l'inaction de toutes les autres.

— Vous remplissez bien votre service! Mesdames, dit la reine, incapable même en ce moment de perdre de vue des distinctions frivoles. Est-ce ainsi que vous souffrez que lady Édith s'acquitte de vos devoirs? Vous le voyez, Édith, elles ne sont bonnes à rien. Je ne serai jamais prête à temps; je vais envoyer chercher l'archevêque de Tyr, et le charger de remplir les fonctions de médiateur.

— Oh, non, non! s'écria Édith; allez-y vous-même, Madame; vous avez fait le mal, c'est à vous à le réparer.

— Eh bien, j'irai, j'irai, dit la reine; mais si Richard est en colère, je n'oserai lui parler, il me tueroit.

— Allez-y, et ne craignez rien, Madame, dit lady Caliste, qui connoissoit mieux l'humeur de sa maîtresse; un lion courroucé qui jetteroit un seul regard sur une taille et des traits semblables perdroit à l'instant toute idée de colère, à plus forte raison un vrai chevalier, un roi qui vous aime, Richard, pour qui votre moindre désir seroit un ordre.

— Le crois-tu, Caliste? répondit la reine. Ah! tu ne sais guère... J'irai cependant. Mais voyez donc! que veut dire ceci? Vous m'avez mis une robe verte, et c'est une couleur qu'il déteste; donnez-m'en une bleue, et cherchez le collier de

rubis qui faisoit partie de la rançon du roi de Chypre; il doit être dans le coffret d'acier, ou quelque part ailleurs.

— Et tout cela, quand il y va de la vie d'un homme! s'écria Édith avec indignation; c'est mettre à bout la patience humaine! Ne vous dérangez pas, Madame, j'irai moi-même trouver le roi Richard. Je suis partie intéressée dans cette affaire; je saurai si l'on doit se faire un jeu de l'honneur d'une pauvre fille de son sang, s'il est permis d'abuser de son nom pour détourner un brave guerrier de son devoir, le conduire à la mort et à l'ignominie, et faire en même temps de l'honneur de l'Angleterre la risée de toute l'armée chrétienne.

A cet élan d'un emportement inattendu, Bérengère parut comme stupéfaite par la crainte et l'étonnement. Mais, voyant qu'Édith alloit sortir de la tente, elle s'écria d'une voix foible: — Retenez-la! retenez-la!

— Arrêtez, noble lady Édith, dit Caliste en la retenant doucement par le bras; et vous, Madame, je suis sûre que vous allez partir sans tarder davantage. Si lady Édith va seule trouver le roi, il sera plus courroucé que jamais, et une mort ne suffira pas à sa colère.

— Je vais partir, je pars, dit la reine, cédant

à la nécessité. Et Édith s'arrêta, quoiqu'à contre-cœur, pour attendre son départ.

On fit alors autant de diligence qu'elle auroit pu le désirer. La reine s'enveloppa à la hâte d'une grande mante qui cachoit toutes les irrégularités de sa toilette, et, accompagnée d'Édith et de ses dames, précédée et suivie de quelques hommes d'armes et de leurs officiers, elle se rendit à la tente de Cœur-de-Lion, son époux.

CHAPITRE VIII.

« Chacun de ses cheveux contiendroit une vie.
» Autant de fois dix fois qu'il compte de cheveux
» On me conjureroit d'épargner l'un d'entre eux
» Qu'avant la fin du jour il perdroit la dernière.
» Chaque vie immolée à ma juste colère
» S'éteindroit tour à tour, comme, quand le jour luit,
» On éteint les flambeaux allumés pour la nuit. »

Ancienne comédie.

Lorsque la reine Bérengère arriva devant la tente de Richard, les officiers du roi qui étoient dans l'appartement d'entrée du pavillon s'opposèrent à ce qu'elle y entrât, à la vérité avec tout le respect et tous les égards qui lui étoient dus, mais enfin ils s'y opposèrent; elle put entendre elle-même la voix sévère du roi leur en donner l'ordre.

— Vous le voyez, dit-elle à Édith, comme si elle eût épuisé tous les moyens d'intercession qui étoient en son pouvoir; je le savois, le roi ne veut pas nous recevoir.

En même temps elles entendirent Richard parler à quelqu'un dans son appartement.

— Va-t'en, drôle, disoit-il, et remplis tes fonctions avec célérité, car c'est en cela que consiste ta merci. Dix besants pour toi, si tu l'expédies

d'un seul coup. Et écoute-moi, drôle; remarque bien si ses joues perdent leurs couleurs, si ses paupières sont agitées, si son œil se ternit; fais attention au moindre tressaillement de ses traits. J'aime à savoir comment le brave fait face à la mort.

— S'il voit mon glaive levé sans tressaillir, il sera le premier, répondit une voix dure, qu'un sentiment de respect extraordinaire sembloit abaisser au-dessous du ton grossier qui lui étoit habituel.

Édith ne put garder plus long-temps le silence.

— Si Votre Majesté ne veut pas se faire faire place, dit-elle à la reine, je lui ouvrirai moi-même le chemin, ou, si ce n'est pas pour Votre Majesté, ce sera du moins pour moi. Officiers, la reine veut parler au roi Richard; l'épouse demande à voir son mari.

— Noble dame, répondit le chef des officiers en baissant la baguette, signe officiel de sa dignité, je suis fâché de vous refuser; mais sa majesté est occupée d'affaires de vie et de mort.

— Et nous voulons aussi lui parler d'affaires où il y va de la vie et de la mort, répliqua Édith. Suivez-moi, Madame; j'ouvrirai passage à Votre Majesté.

Et repoussant d'une main l'officier, elle ouvrit de l'autre le rideau qui fermoit la porte.

— Je n'ose m'opposer aux désirs de Votre Majesté, dit l'officier en cédant à la violence d'Édith; et, s'étant écarté, la reine se trouva obligée d'entrer dans l'appartement du roi.

Le monarque étoit étendu sur son lit; et à quelque distance, comme attendant ses derniers ordres, étoit debout un homme dont il n'étoit pas difficile de deviner la profession. Il portoit un justaucorps de drap rouge, dont les manches ne descendoient qu'à deux pouces des épaules, laissant nu le reste du bras. Pour vêtement de dessus, il avoit, lorsqu'il étoit sur le point, comme en ce moment, de remplir ses horribles fonctions, une espèce d'habit sans manches, ou de tabard, à peu près semblable à celui d'un héraut, en cuir de bœuf tanné, et teint par-devant de plusieurs larges taches d'un cramoisi foncé. Ce justaucorps et ce tabard descendoient jusqu'aux genoux, et ses vêtements inférieurs étoient du même cuir que le tabard. Un grossier bonnet de poil couvroit la partie supérieure d'un visage que, comme le hibou, il sembloit désirer dérober à la lumière, et sur son menton croissoit une barbe rousse épaisse, qui alloit rejoindre des cheveux de même couleur. Tout ce qu'on voyoit de ses traits avoit un air dur et sauvage. Il étoit de petite taille, mais fortement constitué, ayant un cou comme un taureau, de larges épaules, des bras d'une

longueur disproportionnée, et de grosses jambes tortues. Ce personnage officiel, à mine farouche, étoit appuyé sur un glaive dont la lame avoit près de quatre pieds et demi de longueur, et dont la poignée, d'environ vingt pouces, entourée d'un cercle de plomb, qu'on nommoit alors un *plomet,* pour former un contrepoids à la lourdeur d'une telle lame, s'élevoit au-dessus de sa tête; il avoit un bras appuyé sur la poignée, et attendoit les dernières paroles du roi Richard.

En voyant entrer tout à coup la reine et ses dames, Richard, étendu sur son lit, le visage tourné vers la porte, et appuyé sur le coude en parlant à l'horrible ministre de ses volontés, parut surpris et mécontent, et fit un mouvement subit de l'autre côté pour leur tourner le dos, en tirant sur lui sa couverture, qui, soit par son propre choix, soit plus probablement par la flatterie des officiers de sa chambre, consistoit en deux grandes peaux de lion, tannées à Venise avec tant de perfection qu'elles sembloient plus douces que la peau du daim.

Bérengère, telle que nous l'avons décrite, savoit fort bien (et quelle femme l'ignore?) ce qu'elle avoit à faire pour s'assurer la victoire. Après avoir jeté un regard de terreur sans affectation sur l'effrayant compagnon des conseils secrets de son époux, elle se précipita vers la couche de Richard,

se jeta à genoux; sa mante, qui abandonna ses épaules, y laissa flotter les belles tresses de ses cheveux dorés. Un poëte auroit pu comparer son visage à un soleil qui perce un nuage, mais dont la pâleur porte encore des marques qui prouvent que sa splendeur a été naguère obscurcie. Elle saisit la main droite du roi, qui venoit de s'en servir pour remonter sa couverture, et la tirant à elle peu à peu avec une force à laquelle Richard ne résistoit que foiblement, elle s'empara de ce bras, l'appui de la chrétienté et l'effroi du paganisme, et, l'emprisonnant dans ses charmantes petites mains, elle le plia sur son front, et l'approchoit de ses lèvres.

— Que signifie cela, Bérengère? demanda Richard sans tourner la tête vers elle, mais sans chercher à retirer sa main.

— Renvoyez cet homme! son regard me tue, murmura la reine.

— Va-t'en drôle; dit Richard sans encore changer de posture. Es-tu fait pour te montrer devant ces dames? Qu'attends-tu?

— Le bon plaisir de Votre Majesté touchant la tête.

— Retire-toi, chien. La sépulture chrétienne.

Le sauvage disparut, après avoir jeté un regard sur la belle reine, que sa parure en désordre sembloit rendre encore plus belle, et avec un

sourire d'admiration dont l'expression étoit encore plus hideuse, s'il est possible, que l'air féroce de son espèce de misanthropie cynique.

— Et maintenant, jeune folle, que me veux-tu? dit Richard en se tournant lentement et comme à regret vers son épouse suppliante.

Mais il n'étoit pas dans la nature qu'aucun homme, que Richard surtout, qui n'admiroit que la gloire seule plus que la beauté, pût voir sans émotion la frayeur d'une femme aussi charmante que Bérengère, et sentir, sans un mouvement de sympathie, des lèvres si douces s'appuyer sur sa main, et des yeux si brillants la mouiller de larmes. Peu à peu, il tourna vers elle ses traits mâles, adoucissant autant que possible l'expression de ses grands yeux bleus, dont il étoit quelquefois difficile de soutenir l'éclat. Caressant la jolie tête de son épouse, et entrelaçant ses longs doigts dans les tresses de ses beaux cheveux, il la releva, et embrassa tendrement le visage céleste qui sembloit vouloir se cacher dans sa main. La forme robuste du roi, son front noble et élevé, son air majestueux, les peaux de lion qui le couvroient, et la charmante et foible créature agenouillée à son côté, auroient pu servir de modèle pour représenter une réconciliation d'Hercule avec son épouse Déjanire.

— Et encore une fois, demanda Richard, que

vient chercher la souveraine de mon cœur dans le pavillon de son chevalier, à une heure si matinale et si peu ordinaire?

— Pardon, mon gracieux souverain, pardon, dit la reine, que ses craintes commençoient de nouveau à rendre peu capable de remplir les fonctions de médiatrice.

— Pardon! et de quoi? demanda le roi.

— D'abord, dit la reine, d'avoir été trop hardie et trop malavisée en me présentant en votre présence royale, et.....

Elle se tut.

— Toi, trop hardie! dit le roi. Autant vaudroit que le soleil cherchât à s'excuser de ce que ses rayons entrent par la fenêtre du donjon qu'habite un pauvre misérable. Mais j'étois occupé d'une affaire à laquelle ta présence n'étoit pas convenable, ma bonne Bérengère. D'ailleurs je ne voulois pas que tu risquasses une santé qui m'est si précieuse en entrant dans un lieu naguère habité par la maladie.

— Mais vous vous portez bien maintenant? dit la reine, cherchant à éloigner l'instant où il faudroit qu'elle expliquât le motif de sa visite.

— Assez bien, répondit Richard, pour rompre une lance contre le champion audacieux qui refuseroit de te reconnoître pour la plus belle de toute la chrétienté.

— Vous ne me refuserez donc pas, ajouta la reine, de m'octroyer un don, rien qu'un seul, rien qu'une pauvre vie?

— Ah! s'écria Richard en fronçant les sourcils; continue.

— Ce malheureux chevalier écossais, dit Bérengère.....

— Ne me parlez pas de lui, Madame, dit le roi en l'interrompant. Il mourra! son destin est immuable.

— Sire, mon cher époux, continua la reine, après tout, ce n'est qu'une bannière de soie qui a été négligée. Bérengère vous en brodera une autre de sa propre main, aussi riche qu'aucune de celles que le vent ait jamais agitées; je l'ornerai de toutes les perles que je possède, et chaque perle sera accompagnée d'une larme de reconnoissance pour mon généreux époux.

— Tu ne sais ce que tu dis, s'écria le roi d'un ton courroucé. Des perles! crois-tu que toutes les perles de l'Orient puissent réparer l'offense faite à l'honneur de l'Angleterre? que toutes les larmes que l'œil d'une femme puisse verser soient capables d'effacer une tache faite à la renommée de Richard? Retirez-vous, Madame; apprenez à mieux connoître les temps et les lieux, et à vous renfermer dans votre sphère. Je ne suis occupé en

ce moment d'aucun soin que je puisse partager avec vous.

— Vous voyez, dit la reine à Édith à demi-voix, que nous ne faisons que l'irriter encore davantage.

— Eh bien! dit Édith en s'avançant, Sire, c'est moi, votre parente qui implore votre justice plutôt que votre merci; et dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances, l'oreille d'un souverain doit être ouverte au cri qui demande justice.

—Ah! notre cousine Édith! dit Richard en se mettant sur son séant, couvert de sa longue *camescia;* elle parle toujours en roi, et c'est en roi que je lui répondrai, pourvu qu'elle ne me fasse pas de requête indigne d'elle ou de moi.

La beauté d'Édith avoit un air plus noble, quoique moins voluptueux que celle de la reine; mais l'impatience et l'inquiétude avoient donné à ses joues un coloris qui leur manquoit quelquefois, et il y avoit dans sa physionomie un caractère d'énergie et de dignité qui imposa silence quelques instants à Richard même, qu'on voyoit contenir difficilement son impétuosité naturelle.

— Sire, dit-elle, le brave chevalier dont vous allez répandre le sang a rendu plus d'un service à la chrétienté. Il a manqué à son devoir par suite d'un piége qui lui a été tendu par la folie et l'in-

conséquence. Un message lui a été envoyé au nom d'une personne qui..., et pourquoi ne le dirai-je pas? un message envoyé en mon nom, Sire, l'a engagé à quitter un instant son poste. Et quel chevalier, dans tout le camp chrétien, n'auroit pas commis la même faute d'après l'ordre d'une damoiselle qui, quelque pauvre qu'elle soit à tous autres égards, a pourtant dans ses veines le sang des Plantagenet?

— Et vous l'avez donc vu? demanda le roi en se mordant les lèvres pour maîtriser sa colère.

— Je l'ai vu, Sire. Il est inutile d'expliquer pourquoi : je ne suis ici ni pour me disculper ni pour accuser personne.

— Et où lui avez-vous fait un tel honneur?

— Sous le pavillon de sa majesté la reine.

— De notre royale épouse! s'écria Richard. Par le ciel, par saint George d'Angleterre, par tous les saints qui marchent sur le cristal du firmament, cela est trop audacieux! J'avois remarqué et j'ai négligé de punir l'insolente admiration de ce guerrier pour une femme d'un rang si supérieur au sien; je n'ai pas trouvé mauvais qu'une personne issue de mon sang répandît sur lui, du haut de sa sphère, la même influence qu'exerce le soleil sur la terre placée si au-dessous de lui; mais, ciel et terre! que vous lui ayez accordé une entrevue pendant la nuit, et dans la tente de notre

royale épouse, et que vous osiez faire valoir cette circonstance comme une excuse de sa désobéissance et de sa désertion ! Par l'âme de mon père, Édith, tu expieras cette faute toute ta vie dans un monastère !

— Sire, répondit Édith, votre rang vous donne le privilége de la tyrannie. Mon honneur est aussi intact que le vôtre, et sa majesté la reine peut le prouver si elle le juge convenable. Mais j'ai déjà dit que je n'étois ici pour m'excuser ni pour accuser personne ; je ne vous demande que d'accorder à un homme qui n'a commis une faute que par suite d'une forte tentation cette merci que vous-même, Sire, vous aurez à implorez un jour devant un tribunal plus élevé, et peut-être pour des fautes moins vénielles.

— Est-ce bien là Édith Plantagenet ? dit le roi avec amertume ; est-ce la sage et noble Édith Plantagenet, ou n'est-ce pas plutôt une femme à qui l'amour a fait perdre la raison, et qui préfère à sa réputation la vie de son indigne amant ? Par l'âme du roi Henry ! je ne sais à quoi il tient que je n'ordonne qu'on n'apporte de l'échafaud le crâne de ton galant, et qu'on n'en fasse un ornement pour le crucifix que tu auras dans ta cellule.

— Et si vous le retirez de l'échafaud pour le placer à jamais sous mes yeux, dit Édith, je dirai que c'est une relique d'un brave chevalier cruel-

lement et indignement mis à mort par ordre d'un... Par ordre d'un prince dont je dirai seulement qu'il auroit dû mieux savoir récompenser la vertu chevaleresque. —Vous l'appelez mon amant, continua-t-elle avec une véhémence toujours croissante; oui sans doute, il étoit mon amant, et mon amant fidèle; mais jamais il ne rechercha mes bonnes grâces par une seule parole, ou par un seul regard, se contentant de me rendre l'hommage respectueux qu'on accorde aux saints. Et voilà pourquoi il faut que périsse un chevalier vertueux, vaillant, fidèle.

— Silence! silence! par compassion! lui dit la reine à voix basse; vous ajoutez encore à sa colère.

— Peu m'importe, répliqua Édith; la vierge sans tache ne craint pas le lion rugissant. Qu'il fasse ce qu'il voudra de ce digne chevalier: Édith, pour qui il meurt, saura comment pleurer sa mémoire. Qu'on ne me parle plus d'alliances politiques à sanctionner par le don de cette pauvre main; je n'aurois pas pu, je n'aurois pas voulu être son épouse pendant sa vie; la différence de nos rangs étoit trop grande; mais la mort nivelle tous les rangs: dorénavant je suis l'épouse d'un mort.

Le roi alloit se livrer à son emportement quand un carme entra précipitamment dans son appartement. Sa tête et toute sa personne étoient ca-

chées sous le froc et le capuchon du tissu de laine le plus grossier, qui distinguoit son ordre. Se jetant à genoux devant Richard, il le conjura au nom de tout ce qu'il y avoit de plus saint, tant de vive voix que par ses gestes expressifs, d'accorder un sursis à l'exécution.

— Par le glaive et le sceptre! s'écria le roi, tout le monde est ligué pour me faire perdre l'esprit. Les fous, les femmes, les moines me contrecarrent à chaque pas. Comment se fait-il qu'il vive encore?

— Sire, j'ai supplié le lord de Gilsland de surseoir à l'exécution jusqu'à ce que je me fusse jeté à vos pieds.

— Et il a pris sur lui de t'accorder ta requête! mais c'est un trait de son obstination ordinaire. Et qu'as-tu à me dire? parle au nom du diable!

— Sire, il y a un secret important, mais il m'a été confié sous le sceau de la confession; je n'oserois le révéler, mais je vous jure par mon saint ordre, par l'habit que je porte, par le bienheureux Élie, notre fondateur, qui fut transféré de cette vie à l'autre sans souffrir les dernières douleurs auxquelles l'humanité est condamnée! que ce jeune homme m'a confié un secret qui, si je pouvois le divulguer, vous feroit révoquer la sentence sanguinaire que vous avez portée contre lui.

— Bon père, les armes que je porte pour

l'Église sont une preuve du respect que j'ai pour elle. Faites-moi connoître ce secret, et je ferai ensuite ce que je jugerai convenable; mais je ne suis pas l'aveugle coursier Bayard, pour sauter dans les ténèbres sous le coup d'éperon d'un prêtre.

— Sire, répondit le saint homme, relevant son capuchon, entr'ouvrant son froc, et laissant voir un corps couvert de peaux de chèvres, et un visage tellement maigri par le climat, le jeûne et les austérités, qu'il ressembloit à un squelette plutôt qu'à un être animé, il y a vingt ans que je châtie ce misérable corps dans les cavernes d'Engaddi, faisant pénitence d'un grand crime. Pensez-vous que moi, qui suis mort au monde, je voulusse inventer un mensonge pour mettre mon âme en danger; ou qu'un homme lié par les vœux les plus solennels, qui n'a qu'un désir sur la terre, celui d'être témoin de la reconstruction de notre Sion chrétienne, voulût trahir les secrets du confessionnal? Cette double bassesse me feroit également horreur.

— Ainsi donc tu es cet ermite dont on parle tant. J'avoue que tu ressembles assez à ces esprits qui hantent les lieux arides; mais Richard ne craint pas les esprits. Tu es aussi, à ce que je crois, celui à qui les princes chrétiens ont envoyé ce chevalier criminel pour entamer une négociation avec le soudan, tandis que moi, qui aurois dû

être consulté le premier, j'étois malade, étendu sur cette couche. Sois en paix, et qu'ils y soient aussi; je ne mettrai point mon cou dans le nœud coulant formé par le cordon d'un carme. Quant à votre envoyé, il mourra, et d'autant plus tôt et d'autant plus sûrement que tu interviens en sa faveur.

— Que la grâce du ciel vous éclaire, Sire, dit l'ermite avec la plus vive émotion ; vous allez ordonner un crime, que vous regretterez ensuite de n'avoir pas empêché, eût-il dû vous en coûter un membre. Homme aveugle et téméraire! arrête pendant qu'il est encore temps.

— Retire-toi! s'écria Richard en frappant du pied; le soleil a éclairé le déshonneur de l'Angleterre, et la vengeance n'a pas encore éclaté. Femmes et prêtre, retirez-vous si vous ne voulez pas entendre des ordres qui ne sont pas faits pour votre oreille, car, par saint George, je jure...

— Ne jurez pas, s'écria la voix de quelqu'un qui entroit dans ce moment dans le pavillon.

— Ah! c'est le savant Hakim, dit le roi. Vous venez, j'espère, pour mettre à l'épreuve notre générosité.

— Je viens vous demander une audience sur-le-champ, et pour une affaire du plus grand intérêt.

— Regardez d'abord ma femme, Hakim, et qu'elle connoisse en vous le sauveur de son mari.

— Il ne m'appartient pas, répondit le médecin en croisant les bras avec un air de modestie et de respect oriental, et en baissant les yeux vers la terre, il ne m'appartient pas de regarder la beauté sans voile, et armée de toute sa splendeur.

— Retirez-vous donc, Bérengère, dit le monarque, et vous aussi, Édith. Ne renouvelez pas vos importunités; tout ce que je puis vous accorder, c'est que l'exécution n'aura lieu qu'à midi. Que cela vous satisfasse. Allez, ma chère Bérengère. — Édith, ajouta-t-il avec un regard qui porta la terreur même dans l'âme courageuse de sa parente, retirez-vous aussi, si vous êtes sage.

Les dames sortirent de la tente en confusion, oubliant totalement le rang et le cérémonial, à peu près comme une troupe d'oiseaux sauvages au milieu de laquelle le faucon vient de fondre.

Elles retournèrent dans le pavillon de la reine, où elles se livrèrent à des regrets et à des récriminations inutiles. Édith fut la seule qui parût dédaigner ces moyens vulgaires d'exhaler son chagrin. Sans pousser un soupir, sans verser une larme, sans un seul mot de reproche, elle prodigua ses soins à la reine, dont le caractère foible montra son affliction par des pleurs, des lamentations, et des attaques de nerfs, crise qu'Édith chercha à adoucir avec bienveillance et même avec affection.

— Il est impossible qu'elle ait aimé ce chevalier, dit Florise à Caliste, qui avoit un grade au-dessus du sien dans la maison de la reine; nous nous sommes trompées; elle ne s'intéresse à lui que comme à un étranger, et uniquement parce qu'elle a été la cause involontaire du malheur qui lui arrive.

— Chut! chut! répondit sa compagne qui avoit de meilleurs yeux, et plus d'expérience; elle est de la fière maison des Plantagenet, qui ne conviennent jamais qu'une blessure leur fait mal. On en a vu qui, baignés dans leur sang après avoir reçu un coup mortel, bandoient les égratignures de leurs camarades doués d'une âme moins forte. Florise, nous avons eu bien grand tort; et quant à moi, je donnerois jusqu'au dernier de mes joyaux pour n'avoir jamais songé à cette fatale plaisanterie.

CHAPITRE IX.

« Pour opérer cette œuvre il nous faut le concours
» Des astres gouvernant nos destins dans leur cours;
» Il faut que le soleil, d'accord avec Mercure,
» Soit en conjonction puissante autant que sûre.
» Ce sont de grands esprits, fantasques, orgueilleux.
» Pour qu'ils daignent parfois veiller du haut des cieux
» Sur le sort des mortels qui rampent sur la terre,
» Il faut de grands motifs. »

Albumazar.

L'ermite suivit les dames qui sortoient du pavillon de Richard, comme l'ombre suit un rayon lumineux lorsque le vent pousse un nuage devant le disque du soleil. Mais il s'arrêta sur le seuil de la porte, et, se retournant vers le roi, il lui dit, le bras étendu, d'un ton prophétique, et dans une attitude presque menaçante :

— Malheur à celui qui rejette les conseils de l'Église, et qui a recours au divan immonde des infidèles! Roi Richard, je ne secoue pas encore la poussière de mes pieds pour sortir de ton camp. L'épée ne tombe pas encore; mais elle n'est suspendue qu'à un cheveu. — Monarque hautain, nous nous reverrons. Richard lui répondit en le voyant sortir :

— Eh bien soit, orgueilleux prêtre, plus or-

gueilleux sous tes peaux de chèvre que les princes sous la pourpre et le tissu de lin.

Quand l'ermite fut hors de la tente, le roi continua en s'adressant au médecin.

— Sage Hakim, lui dit-il, les derviches de l'Orient parlent-ils aussi familièrement à leurs princes?

— Un derviche, répondit Adonebec, doit être un sage ou un fou; il n'y a pas de milieu pour celui qui porte le kirkhah [1], qui veille la nuit, et qui jeûne le jour. Il en résulte donc qu'il a assez de prudence pour se comporter avec discrétion en présence des princes, ou que, n'ayant pas reçu le don de la raison, il n'est pas responsable de ses actions.

— Il me semble que nos moines ont principalement adopté ce dernier caractère, dit Richard. Mais venons-en au fait. Que puis-je faire pour vous, mon digne médecin?

— Grand roi, dit El Hakim en le saluant à la manière orientale, permettez que votre serviteur vous adresse la parole avec sécurité. Je voudrois vous rappeler que vous devez, non à moi, qui ne suis que leur humble instrument, mais aux intelligences qui se servent de moi pour répandre leurs bienfaits sur les mortels, une vie.....

[1] Littéralement *la robe déchirée*, nom qu'on donne à la robe que portent les derviches.

— Que tu voudrois que je te payasse en t'en accordant une autre, n'est-ce pas?

— Telle est l'humble prière que j'adresse au grand Melec Ric; je lui demande la vie du bon chevalier qui est condamné à mort pour une faute semblable à celle que commit le sultan Adam, surnommé Aboul Beschar, c'est-à-dire le père de tous les hommes.

— Et ta sagesse, Hakim, auroit pu te rappeler que ce fut pour cette faute qu'Adam fut condamné à la mort, dit Richard d'un ton grave, mais avec quelque émotion; et il se mit à parcourir l'espace étroit contenu dans son appartement, en se parlant à lui-même. Merci de Dieu! j'ai deviné ce qu'il venoit faire ici, dès qu'il est entré dans mon pavillon. Voici une pauvre vie que j'ai justement condamnée, et moi roi, moi soldat, par l'ordre de qui la mort a été donnée à des milliers d'hommes, moi dont la main en a immolé par vingtaines, je ne pourrai pas en être le maître, quoique l'honneur de mes armes, de ma maison, et même de mon épouse, ait été entaché par le coupable! Par saint George, cette idée me feroit rire! Par saint Louis! cette aventure me rappelle le fabliau de Blondel, qui parle d'un château enchanté où un chevalier vouloit entrer, et au projet duquel des êtres revêtus de différentes formes s'opposoient successivement;

dès que l'un s'évanouissoit, un autre prenoit sa place. Femme, parente, ermite, médecin, à peine ai-je triomphé de l'un qu'un autre paroît dans la lice; c'est un chevalier seul forcé à combattre contre toute la mêlée dans un tournoi! ha! ha! ha!

Et Richard se mit à rire de tout son cœur, car il commençoit à s'apaiser, son courroux étant ordinairement trop violent pour pouvoir être de longue durée.

Pendant ce temps, El Hakim le regardoit avec un air de surprise qui n'étoit pas sans quelque mélange de mépris, car les Orientaux ne pardonnent pas ces changements subits qui surviennent dans le caractère, et regardent le rire presque en toute occasion comme dérogatoire à la dignité de l'homme, et ne convenant qu'aux femmes et aux enfants. Enfin le sage adressa de nouveau la parole au roi quand il le vit un peu plus calme.

— Une sentence de mort ne peut sortir de lèvres qui sourient, dit-il; permets à ton serviteur d'espérer que tu lui as accordé la vie de cet homme.

— Reçois la liberté de mille captifs, répondit Richard; rends un millier de tes concitoyens à leurs tentes et à leurs familles; je vais t'en signer l'ordre à l'instant. La vie de cet homme ne peut te servir à rien, et il est condamné à mort.

— Nous sommes tous condamnés à mourir, dit Hakim en portant la main à son turban; mais notre grand créancier est miséricordieux, et il n'exige le paiement de la dette ni avec un excès de rigueur ni avant le temps.

— Tu ne peux me prouver que tu aies un intérêt spécial à intercéder auprès de moi pour empêcher un acte de justice, justice que je suis tenu de faire exécuter comme roi couronné.

— Vous êtes tenu de pratiquer des actes de merci comme de justice, grand roi; mais c'est votre volonté que vous voulez faire exécuter. Quant à l'intérêt spécial que j'ai à vous faire cette demande, sachez que la vie de bien des hommes dépend du succès qu'elle obtiendra.

— Explique tes paroles, et ne crois pas m'en imposer par de faux prétextes.

— Votre serviteur est bien loin d'avoir un tel projet, Sire. Sachez donc que le breuvage auquel vous devez votre guérison, ainsi que beaucoup d'autres, est un talisman composé sous certains aspects du firmament dans les instants où les divines intelligences sont le plus propices. Je ne suis que le pauvre administrateur de ses vertus. Je le trempe dans une coupe d'eau; j'observe l'heure convenable pour l'administrer au malade, et l'efficacité de la potion opère la guérison.

— C'est un remède aussi précieux qu'il est

commode, dit Richard; et, comme le médecin peut le porter dans sa bourse, il épargneroit la caravane des chameaux qu'on est obligé d'entretenir pour le transport des drogues. Je suis surpris que l'art de la médecine emploie d'autres moyens.

— Il est écrit, répondit El Hakim avec une gravité imperturbable : — N'insulte pas le coursier qui t'a ramené de la bataille! Sachez donc qu'il est possible à la vérité de faire de pareils talismans; mais bien foible est le nombre des adeptes qui ont osé entreprendre d'en appliquer les vertus. De sévères restrictions, des pratiques pénibles, des jeûnes et des pénitences, sont indispensables au sage qui emploie ce moyen de guérir; et si, en négligeant ces préparations solennelles, en se livrant à l'amour du repos ou en s'abandonnant aux plaisirs sensuels, il omet de guérir au moins douze malades par lune, toutes les vertus du don divin abandonnent l'amulette; il est exposé aux plus grands malheurs ainsi que son dernier malade, et tous descendent dans la tombe avant la fin de la révolution de l'année. Il faut que je sauve encore une vie pour compléter le nombre exigé.

— Va faire un tour dans le camp, bon Hakim, et tu n'y manqueras pas de malades à guérir. Cependant ne dérobe pas ceux de nos médecins, car il ne convient pas à un savant comme toi

d'aller sur les brisées des autres. D'ailleurs je ne vois pas comment, en arrachant un criminel à la mort qu'il a méritée, tu pourrois compléter le compte de tes cures miraculeuses.

— Quand vous pourrez expliquer pourquoi un verre d'eau froide vous a guéri, tandis que les drogues les plus précieuses n'avoient pu y réussir, vous pourrez raisonner sur de semblables mystères. Quant à moi, je suis incapable d'opérer aujourd'hui cette grande œuvre, ayant touché ce matin un animal immonde. Ne me faites donc plus de questions à ce sujet, grand roi, et qu'il vous suffise de savoir qu'en épargnant à ma requête la vie de cet homme vous délivrerez d'un grand danger votre serviteur et votre propre personne.

— Écoute, Adonebec, je n'ai pas d'objection à ce que les médecins enveloppent leurs paroles d'obscurité, et prétendent tirer des astres leurs connoissances; mais quand tu dis à Richard Plantagenet de craindre un danger pour lui-même à cause de l'omission de quelque cérémonie ou par suite de quelque vain présage, apprends que tu ne parles pas à un Saxon ignorant ou à une vieille radoteuse qui renonce à ce qu'elle vouloit faire parce qu'un lièvre traverse son chemin, qu'un corbeau croasse ou qu'un chat éternue.

— Je ne puis faire que vous ne doutiez pas de

mes paroles, Sire; mais pourtant que Votre Majesté accorde un instant que la vérité est sur les lèvres de son serviteur; croirez-vous juste de priver des vertus de ce précieux talisman le monde entier et tous les infortunés gisant sur le lit de douleur sur lequel vous étiez étendu vous-même il y a si peu de temps plutôt que d'accorder le pardon d'un pauvre criminel? Songez, grand roi, que, quoique vous puissiez donner la mort à des milliers d'hommes, vous ne pouvez rendre la santé à un seul. Les rois ont le pouvoir de Satan pour détruire; — et les sages celui d'Allah pour guérir; songez donc que vous allez ravir à l'humanité un bienfait que vous ne pouvez lui accorder; vous pouvez faire tomber une tête, mais vous ne pouvez guérir un mal de dent.

— C'est être trop insolent, dit le roi commençant à retrouver sa colère à mesure qu'El Hakim prenoit un ton plus élevé et presque impérieux; nous t'avons pris pour médecin, mais non pour conseiller ni pour directeur de notre conscience.

— Et est-ce ainsi que le prince le plus renommé du Frangistan paie un service rendu à sa personne royale? dit Adonebec quittant son attitude jusqu'alors humble et respectueuse pour prendre un air imposant et presque menaçant. Sache donc que dans toutes les cours de l'Europe et de l'Asie, aux musulmans et aux nazaréens, aux chevaliers

et aux dames, partout où l'on entend une harpe et où l'on ceint un glaive, partout où l'on respecte l'honneur et où l'on déteste l'infamie, dans toutes les parties du monde je te dénoncerai, Melec Ric, comme n'ayant ni reconnoissance ni générosité. Même les pays, s'il en existe, qui n'ont jamais entendu parler de ta gloire retentiront du bruit de ta honte.

— Est-ce ainsi que tu oses me parler, vil infidèle! s'écria Richard en s'avançant vers lui avec fureur; es-tu las de la vie?

— Frappe! répondit El Hakim; tes propres œuvres alors te peindront encore mieux que ne pourroient le faire mes paroles, quand chacune d'elles seroit armée de l'aiguillon d'une guêpe.

Richard se détourna de lui brusquement, se remit à marcher dans sa tente les bras croisés, et s'écria ensuite : — Ni reconnoissance ni générosité! autant vaudroit être appelé lâche et infidèle! — Hakim, tu as choisi ta récompense, et quoique j'aimasse mieux que tu m'eusses demandé ma couronne de joyaux, je n'agirois pas en roi si je te refusois. Prends donc cet Écossais sous ta garde; je vais te donner un ordre pour que le grand prevôt te le remette.

Il traça à la hâte deux ou trois lignes, et les remit au médecin.

— Fais-en ton esclave; dispose de lui comme

bon te semblera. Seulement qu'il prenne garde de se présenter jamais devant les yeux de Richard. Écoute-moi, tu es sage; il a été trop audacieux parmi celles aux doux regards et au foible jugement de qui nous confions notre honneur dans l'occident, comme vous autres Orientaux vous placez vos trésors dans des coffrets de fils d'argent aussi déliés et aussi fragiles que ceux que file le ver à soie.

— Votre serviteur comprend les paroles du grand roi, répondit le sage en reprenant l'air et le ton respectueux qu'il avoit au commencement de cet entretien; quand le riche tapis est souillé, le fou montre la tache : le sage la couvre de son manteau. J'ai entendu le bon plaisir de Votre Majesté, et *entendre c'est obéir*.

— Il suffit; qu'il veille à sa sûreté en ne se présentant jamais devant moi. Y a-t-il quelque autre chose que je puisse faire pour toi?

— La bonté du roi a rempli ma coupe jusqu'au bord; oui, avec la même libéralité que la source qui jaillit au milieu du camp des descendants d'Israël quand le rocher fut frappé par la verge de Moussa ben Amran [1].

— Oui, dit le roi en souriant, mais il falloit ici, comme dans le désert, un terrible coup sur le

[1] Moïse, fils d'Amran.

rocher pour qu'il prodiguât ses trésors. Je voudrois pouvoir faire pour toi quelque chose qui coulât aussi librement que la fontaine qui accorde naturellement ses eaux.

— Permettez-moi de toucher cette main victorieuse, répondit le sage, en signe que si Adonebec El Hakim a par la suite une faveur à demander à Richard d'Angleterre il puisse le faire et s'y dire autorisé.

— Tu as pour cela ma main et mon gant, dit Richard ; seulement, si tu pouvois compléter à l'avenir ton compte de malades guéris, sans venir me demander d'exempter de châtiment ceux que j'ai si justement condamnés, je m'acquitterois plus volontiers de ma dette de toute autre manière.

— Puissent vos jours se multiplier ! répondit El Hakim ; et il se retira en lui faisant le salut usité dans l'Orient.

Pendant qu'il sortoit, Richard le suivit des yeux en homme qui n'étoit qu'à demi content de ce qui venoit de se passer.

— Étrange obstination de cet El Hakim ! se dit-il à lui-même ; singulier hasard qui arrache cet audacieux Écossais au châtiment qu'il a si justement mérité. Qu'il vive, au surplus, il y aura un brave de plus dans le monde. Maintenant songeons à l'Autrichien. Holà ! le baron de Gilsland est-il là ?

Sir Thomas de Vaux appelé ainsi montra bientôt sa taille épaisse à l'entrée de l'appartement du roi. Derrière lui se glissa comme un spectre sans être annoncé, sans que personne s'opposât à son passage, le maigre ermite d'Engaddi, couvert d'un manteau de peau de chèvre.

Richard, sans faire aucune attention à la présence de ce dernier, dit à haute voix au baron :

— Sir Thomas Multon de Vaux, baron de Lanercott et de Gilsland, prenez un trompette et un héraut, et rendez-vous à l'instant à la tente de celui qu'on nomme archiduc d'Autriche, et que ce soit au moment où il aura autour de lui le plus grand nombre de ses chevaliers et de ses vassaux, ce qui arrivera probablement à cette heure du jour, car le sanglier allemand déjeune avant d'entendre la messe. Présentez-vous devant lui avec aussi peu de respect que vous le pourrez, et accusez-le de la part de Richard d'Angleterre d'avoir cette nuit, de sa propre main, ou en employant celle des autres, arraché de sa pique notre bannière royale. Pour ce vous lui direz que notre bon plaisir est que dans l'espace d'une heure, à compter de l'instant où je vous parle, il fasse replacer ladite bannière avec tout honneur, lui et ses principaux barons y assistant la tête découverte, et sans porter les marques de leurs dignités. Qu'en outre il arbore à côté, d'une part, la bannière

d'Autriche renversée comme ayant été déshonorée par le vol et la félonie; et de l'autre, une lance portant la tête de celui qui a été son principal conseiller ou son aide pour cette trahison. Vous ajouterez que, ces ordres que nous lui donnons étant ponctuellement exécutés, nous consentons, à cause de notre vœu, et pour le bien de la Terre-Sainte, à lui pardonner ses autres méfaits.

— Et si l'archiduc d'Autriche nie qu'il ait eu aucune part à cet acte d'injustice et de félonie? demanda Thomas de Vaux.

— Dites-lui que nous prouverons cette accusation contre lui les armes à la main, répliqua Richard; oui, quand même il seroit soutenu de ses deux plus braves champions. Nous la prouverons en chevaliers, à pied ou à cheval, dans le désert ou dans le camp; nous lui laissons le choix du lieu, du temps et des armes.

— Songez-vous, Sire, dit le baron de Gilsland, à la paix de Dieu et de l'Église, qui doit être maintenue parmi les princes engagés dans cette sainte croisade?

— Songez-vous que vous devez exécuter mes ordres, vassal? s'écria Richard avec impatience. Il semble qu'on s'imagine qu'il ne faut qu'un souffle pour changer nos projets, comme les enfants font voltiger une plume en l'air à droite et à gauche! la paix de l'Église! dis-moi qui y songe

à présent? La paix de l'Église parmi les croisés comprend la guerre aux Sarrasins, avec lesquels les princes ont conclu une trève; le commencement de l'une est la fin de l'autre. D'ailleurs ne vois-tu pas que chacun de ces princes ne cherche que son intérêt particulier? Je veux songer au mien aussi, et mon intérêt c'est mon honneur; c'est pour l'honneur que je suis venu ici, et si je puis en acquérir en combattant contre les Sarrasins, du moins je ne veux en rien perdre vis-à-vis de ce misérable archiduc, quand même tous les princes de la croisade lui serviroient de rempart.

De Vaux se disposoit à obéir aux ordres du roi en faisant un léger mouvement d'épaule, sa brusque franchise ne pouvant cacher que ces ordres n'étoient pas d'accord avec son jugement. Mais l'ermite d'Engaddi s'avança en prenant l'air inspiré d'un homme chargé d'ordres plus élevés que ceux que peut donner aucun potentat de la terre. Dans le fait, ses vêtements de peau de chèvre, sa barbe et ses cheveux en désordre, ses rides, sa maigreur, ses traits défigurés, ses épais sourcils, le feu extraordinaire de ses regards, tout offroit en lui le portrait que nous pouvons nous figurer de ces prophètes des Écritures qui, chargés d'une mission céleste pour les rois pécheurs d'Israël ou de Juda, descendoient des rochers, et sortoient des cavernes où ils demeuroient dans une solitude

profonde pour confondre les tyrans de la terre au milieu de leur orgueil, en fulminant contre eux les menaces terribles de la majesté divine, semblables au nuage qui lance les éclairs qu'il porte dans son sein sur les pinacles et les tours des châteaux et des palais.

Au milieu de ses plus grands accès de colère, Richard respectoit l'Église et ses ministres, et, quoique mécontent de voir l'ermite entrer dans sa tente avec si peu de cérémonie, il le salua avec un air de bonté, et fit signe en même temps à sir Thomas de Vaux de se hâter de remplir sa mission.

Mais l'ermite, par ses gestes, par ses regards et par ses paroles, défendit au baron de faire un seul pas pour s'acquitter d'un tel message, et, levant son bras nu avec une véhémence qui rejeta son manteau en arrière et montra une épaule maigrie par l'abstinence et couverte des marques des coups de discipline qu'il s'infligeoit, il se tourna vers le roi.

— Au nom de Dieu et du très-saint père, vice-roi sur la terre de l'Église chrétienne, dit-il, je défends ce cartel profane, brutal et sanguinaire, entre deux princes chrétiens dont l'épaule porte la bienheureuse marque par laquelle ils se sont juré fraternité. Malheur à celui qui brisera ce lien! Richard d'Angleterre, révoque les ordres impies que tu viens de donner à ce baron. Le

danger et la mort sont près de toi. Le poignard brille près de ta gorge, et.....

— Le danger et la mort sont les compagnons de Richard, répondit le monarque; et il a trop souvent bravé le glaive pour redouter le poignard.

— Le danger et la mort sont près de toi! répéta l'anachorète d'une voix creuse dont le son ne paroissoit pas appartenir à la terre, et après la mort le jugement!

— Bon père, je respecte votre personne et votre sainteté; mais.....

— Ne me respecte pas! respecte plutôt le plus vil insecte qui rampe sur les rives de la mer Morte, et qui se nourrit de son maudit limon; mais respecte celui au nom de qui je te parle; respecte celui dont tu as fait vœu de reconquérir le sépulcre; respecte le serment de concorde que vous avez tous prêté, et ne romps pas le lien argenté d'union et de fidélité qui réunit tous les princes confédérés.

— Bon père, vous autres gens d'église, vous me paroissez avoir un peu de présomption, s'il est permis à un laïque de parler ainsi, et vous comptez trop sur la dignité de votre saint caractère. Sans révoquer en doute le droit que vous avez de prendre soin de notre conscience, je crois

que vous pourriez nous laisser celui de veiller à notre honneur.

— De la présomption, roi Richard! Est-ce à moi à avoir de la présomption, quand je ne suis que l'humble sonnette qui obéit à la main du sacristain, le vil et insensible clairon qui transmet les ordres de celui qui en sonne? Vois, je me prosterne à tes pieds pour te conjurer d'avoir pitié de la chrétienté, de l'Angleterre et de toi-même.

— Levez-vous, levez-vous, dit Richard en le relevant lui-même; il ne convient pas que le genou qui fléchit si souvent devant la divinité presse la terre en l'honneur d'un homme. Quel danger nous menace, révérend père? Depuis quand le pouvoir de l'Angleterre est-il assez déchu pour que l'insolence bruyante de cet archiduc de nouvelle fabrique doive l'alarmer, elle et son monarque?

— J'ai levé les yeux du haut de ma montagne sur l'armée des cieux, tandis que les astres, dans leur course nocturne, se communiquoient leur sagesse les uns aux autres, et répandoient des connoissances sur le petit nombre de ceux qui savent entendre leur langage. Un ennemi siége dans ta Maison-de-Vie, fier monarque; un ennemi dangereux pour ta renommée et pour ta prospérité; une émanation de Saturne, te menaçant d'un péril prochain et sanglant, et qui, à moins que tu ne courbes ta volonté hautaine sous

le joug de ton devoir, t'écrasera tout à l'heure au milieu même de ton orgueil.

— Tais-toi! tais-toi! C'est une science païenne; les chrétiens ne la pratiquent pas; les hommes sages n'y croient point; tu es fou, vieillard.

— Je ne suis pas fou, Richard; je ne suis pas assez heureux pour l'être. Je connois ma situation et je sais qu'une portion de raison m'est encore accordée, non pour moi, mais pour l'avantage de l'Église et les intérêts de la croix; je suis l'aveugle qui tient une torche pour les autres, quoiqu'il n'en voie pas la lumière. Questionne-moi sur ce qui concerne le bien de la chrétienté et celui de cette croisade, et je te répondrai comme le plus sage conseiller de la bouche duquel la persuasion ait jamais découlé. Parle-moi de ce qui a rapport à mon misérable individu, et mes paroles seront celles du méprisable insensé que je suis.

— Je ne voudrois pas rompre les nœuds d'union qui joignent les princes de la croisade, dit Richard d'un ton un peu adouci; mais quelle réparation peuvent-ils me faire pour l'insulte et l'injustice que je viens de souffrir?

— C'est une question à laquelle je suis prêt à répondre, et je suis même autorisé à le faire par le conseil qui, convoqué par Philippe de France,

s'est assemblé à la hâte, et a déjà pris des mesures à cet effet.

— Il est étrange que d'autres prennent sur eux de déterminer ce qui est dû à la majesté outragée de l'Angleterre !

— Les princes croisés sont disposés à prévenir, s'il est possible, toutes vos demandes à ce sujet. Ils consentent unanimement que la bannière d'Angleterre soit replacée sur le mont Saint-George ; ils mettent à leur ban l'auteur ou les auteurs audacieux de cet outrage ; ils promettront une récompense royale à quiconque dénoncera le coupable, et sa chair servira de pâture aux loups et aux corbeaux.

— Et l'Autrichien, que de si fortes présomptions accusent d'avoir été l'auteur de cette insulte ?

— Pour prévenir la discorde dans l'armée, l'archiduc se justifiera des soupçons qui planent sur lui, en se soumettant à telle épreuve qu'il plaira au patriarche de Jérusalem d'indiquer.

— Se justifiera-t-il par l'épreuve du combat ?

— Son serment le lui défend. D'ailleurs le conseil des princes.....

— Ne veut autoriser le combat ni contre les Sarrasins ni contre aucun autre, s'écria Richard avec impétuosité. Mais c'en est assez, mon père, vous m'avez démontré la folie d'agir en cette af-

faire comme j'en avois conçu le dessein. Il vous seroit plus facile d'allumer votre torche dans une mare d'eau de pluie que de tirer une étincelle d'un cœur froid et lâche. Il n'y a nul honneur à gagner contre l'Autrichien; ne songeons pas à lui. Je veux qu'il se parjure pourtant; j'insisterai pour qu'il se soumette à l'épreuve. Comme je rirai quand j'entendrai ses gros doigts frémir en saisissant le globe de fer rouge, ou lorsqu'il ouvrira sa large bouche en étouffant pour avaler le pain consacré!

—Paix, Richard! dit l'ermite; paix, par honte, si ce n'est par charité! Qui louera et honorera des princes qui s'insultent et se calomnient les uns les autres? Hélas! au courage et à la dignité du lion pourquoi mêler sa fureur sauvage, ô toi dont l'âme est si élevée, les œuvres si grandes; toi qui, lorsque ta colère ne t'emporte pas, pourrois être à la fois le flambeau et l'honneur de la chrétienté par ta sagesse et tes exploits.

L'ermite resta un moment comme en méditation, les yeux baissés vers la terre, et ajouta ensuite:

— Mais le ciel, qui connoît les imperfections de notre nature, accepte ton obéissance imparfaite, et, sans révoquer la sentence portée contre toi, il en ajourne l'exécution. L'ange exterminateur s'est arrêté, comme il le fit autrefois sur le seuil de la porte d'Araunah le Jébuséen; mais il

tient en main le glaive qui, dans un temps peu éloigné, abaissera Richard, ce Cœur-de-Lion, au niveau du plus humble paysan.

— Sera-ce donc si promptement? dit Richard. Eh bien, soit! que ma vie soit brillante, si elle doit être courte.

— Hélas, noble roi! dit le solitaire, et il sembla qu'une larme rouloit dans ses yeux, qui depuis long-temps étoient privés du don des larmes. — Ta vie sera courte, triste, remplie de mortifications, et troublée par la captivité. Tel sera l'espace qui te sépare encore du tombeau qui s'entr'ouvre pour te recevoir; tombeau dans lequel tu seras placé sans laisser de lignage, sans y être suivi par les larmes d'un peuple que tu auras épuisé par tes guerres sans fin, sans avoir augmenté les connoissances de tes sujets, sans avoir rien fait pour leur bonheur.

— Mais non sans renommée, moine, non sans les larmes de la dame que j'aime. Ces consolations, que tu ne peux ni connoître ni apprécier, suivront Richard au tombeau.

— Crois-tu que je ne connoisse pas, que je ne puisse apprécier la valeur des éloges d'un ménestrel et de l'amour d'une dame? s'écria l'ermite, qui sembla un instant rivaliser d'enthousiasme avec Richard lui-même. Roi d'Angleterre! continua-t-il en étendant son bras décharné, le sang

qui bout dans tes veines n'est pas plus noble que celui qui est stagnant dans les miennes. Quelque froides que soient les gouttes qui s'y trouvent encore, elles appartiennent au sang royal de Lusignan, du héros, du saint Godefroi. Je suis, c'est-à-dire j'étois lorsque je vivois dans le monde, Albérick de Mortemar......

— Dont les exploits ont si souvent fait résonner les trompettes de la renommée! s'écria Richard. Est-il bien vrai! se peut-il qu'un astre semblable ait disparu de l'horizon de la chevalerie, sans qu'on ait même su où reposoient ses cendres?

— Cherche une étoile tombée, répondit l'ermite, et tu ne trouveras qu'un peu d'eau croupie, qui, en traversant l'atmosphère, a revêtu un moment une apparence de splendeur. Richard, si je pensois qu'en levant le voile sanglant qui couvre mon horrible destin, je pourrois rendre ton cœur orgueilleux soumis à la discipline de l'Église, je crois que je trouverois assez de courage pour te faire le récit de faits que j'ai tenus jusqu'ici soigneusement cachés dans mon sein, quoiqu'ils le déchirassent, comme le renard du jeune Spartiate. Écoute donc, Richard, et puissent le chagrin, le désespoir, qui ne peuvent être d'aucune utilité au misérable reste de ce qui fut jadis un homme, devenir un exemple puissant pour un

être aussi noble, mais aussi impétueux que toi. Oui, oui, je rouvrirai ces blessures tenues si long-temps secrètes, dussent-elles, en se rouvrant, saigner au point de me donner la mort en ta présence.

Le roi Richard, sur qui l'histoire d'Albérick de Mortemar avoit fait une profonde impression dans sa jeunesse, quand des ménestrels chantoient dans le palais de son père les légendes de la Terre-Sainte, écouta avec attention les détails abrégés qui, quoique esquissés d'une manière obscure et imparfaite, suffisoient pour indiquer la cause de la démence incomplète de cet homme aussi singulier que malheureux.

— Je n'ai pas besoin de t'apprendre, dit l'anachorète, que j'étois noble par ma naissance, élevé par ma fortune, brave en portant les armes, sage dans les conseils. J'étois tout cela; mais, tandis que les plus nobles dames en Palestine se disputoient à qui feroit des guirlandes pour mon casque, mon cœur étoit attaché passionnément à une fille de bas degré. Son père, ancien soldat de la croix, s'aperçut de notre amour, et, redoutant la différence de rang qui nous séparoit, il ne vit de refuge pour l'honneur de sa fille que dans l'ombre d'un cloître. Je revins d'une expédition lointaine, riche de gloire et de dépouilles; mais mon bonheur se trouvant détruit à jamais, je m'enfermai

aussi dans un cloître. Ce fut là que Satan, qui m'avoit marqué comme sa proie, souffla dans mon cœur une vapeur d'orgueil spirituel, qui ne pouvoit avoir sa source que dans les régions infernales. Je m'étois élevé dans l'Église aussi haut qu'auparavant dans l'état. On me surnommoit le sage, le juste, l'impeccable; j'étois le conseiller des conciles, et le directeur des évêques. Comment aurois-je fait un faux pas? Comment aurois-je pu craindre la tentation? Hélas! je devins confesseur d'un couvent, et dans ce couvent je trouvai celle que j'aimois depuis si long-temps, que j'avois depuis si long-temps perdue. Épargnez-moi de plus amples aveux. Une religieuse coupable, qui s'est punie de son crime par le suicide, repose sous les voûtes des cavernes d'Engaddi, tandis que sur sa sépulture pleure, gémit et se désespère un être à qui il ne reste qu'assez de raison pour sentir l'étendue de son malheur et de son crime.

— Infortuné, dit Richard, je ne m'étonne plus de tes chagrins. Mais comment as-tu échappé aux châtiments que prononcent les canons de l'Église contre un tel crime?

— Demande-le à celui qui est encore plongé dans le fiel de l'amertune mondaine, répondit l'ermite, et il te parlera d'une vie épargnée par des égards personnels et par des considérations pour un haut rang. Mais moi, Richard, je te dirai que

la Providence m'a conservé pour faire de moi un phare allumé sur un promontoire, et dont les cendres, quand son feu terrestre sera éteint, pourront être jetées au vent. Quelque exténué que soit le pauvre corps que tu vois, deux esprits l'animent encore, l'un actif, entreprenant, puissant pour soutenir la cause de l'Église de Jérusalem; l'autre vil, abject, flottant entre la folie et le désespoir pour déplorer ma misère, et garder de saintes reliques, sur lesquelles je ne pourrois lever les yeux sans crime. N'aie pas pitié de moi, ce seroit un péché d'avoir pitié d'un être si abject. N'aie pas pitié de moi, mais profite de mon exemple. Tu es placé sur le pinacle le plus élevé et par conséquent le plus dangereux qu'occupe aucun prince chrétien; ton cœur se nourrit d'orgueil, ta vie se passe dans la luxure; ta main est teinte de sang. Écarte de toi les péchés qui sont tes filles, et quelque chères qu'elles soient au pécheur Adam, chasse ces furies que ton cœur a adoptées, ta superbe, ta luxure, ta soif du sang.

— Il est dans le délire, dit Richard en se détournant du solitaire pour s'adresser à de Vaux avec l'air d'un homme blessé par un sarcasme, mais à qui il est défendu de montrer du ressentiment. Regardant alors l'anachorète avec un calme qui approchoit du mépris, il lui dit : — Tu m'as

trouvé une jolie couvée de filles, révérend père, quoique je ne sois marié que depuis quelques mois; mais, puisqu'il faut que je les chasse du toit paternel, il convient qu'en bon père je leur procure des établissements sortables. Je donne donc ma superbe aux nobles princes de l'Église, ma luxure aux moines de ton ordre, et ma soif de sang aux chevaliers du Temple.

— Cœur d'acier, main de fer pour qui les exemples et les avis sont également perdus! s'écria l'anachorète. Tu seras pourtant épargné pour un temps, afin que tu puisses changer de vie et faire ce qui est agréable au ciel. Quant à moi, il faut que je retourne dans ma grotte. *Kyrie eleison.* Je suis celui par qui les rayons de la grâce céleste se dardent comme ceux du soleil sur un miroir ardent qui les concentre sur d'autres objets au point de les brûler et de les incendier, tandis que le verre demeure froid et intact. *Kyrie eleison.* Il faut appeler le pauvre, car le riche a refusé d'assister au banquet. *Kyrie eleison.*

— Et à ces mots il sortit de la tente en poussant de grands cris.

— Ce prêtre est fou, s'écria Richard, les exclamations fanatiques de l'ermite ayant effacé en partie l'impression qu'avoit faite sur lui le détail de l'histoire et des fautes de cet infortuné; suis-le, de Vaux; et veille à ce qu'il ne lui arrive pas

d'accident ; car, tout croisés que nous sommes, un jongleur obtient plus de respect parmi nos soldats qu'un moine ou un saint, et ils pourroient lui jouer quelque mauvais tour.

De Vaux obéit, et Richard s'abandonna aux pensées que lui inspiroient les prophéties étranges de l'ermite.

— Mourir jeune, sans lignage, sans laisser de regrets, c'est une sentence sévère, et il est heureux qu'elle n'ait pas été prononcée par un juge plus compétent. Cependant les Sarrasins, qui sont versés dans les sciences mystiques, prétendent que celui aux yeux duquel la sagesse du sage n'est que folie accorde le don de sagesse et de prophétie à l'être frappé de démence. On dit aussi que cet anachorète sait lire dans les astres, art généralement cultivé dans ce pays, où l'armée céleste étoit autrefois un objet d'idolâtrie. Je voudrois lui avoir fait quelques questions sur la perte de ma bannière, car le bienheureux fondateur de son ordre ne pouvoit paroître plus complétement transporté hors de lui-même, ni avoir une langue plus semblable à celle d'un prophète. Eh bien, de Vaux, quelles nouvelles de ce fou de prêtre.

— Vous l'appelez fou, Sire, répondit de Vaux ; je crois qu'il ressemble plutôt au bienheureux Jean-Baptiste lui-même, sortant du désert. Il est

monté sur une de nos machines de guerre, et de là il prêche les soldats, et jamais homme ne prêcha comme lui depuis le temps de Pierre-l'ermite. Tout le camp, attiré par ses cris, s'attroupe en foule autour de lui; interrompant de temps en temps le fil principal de son discours, il s'adresse successivement aux différentes nations, chacune en sa langue, et fait valoir tour à tour les arguments les plus propres à déterminer chacune d'elles à persister dans la sainte entreprise de délivrer la Palestine.

— Par le jour qui nous éclaire! c'est un noble ermite, dit le roi. Mais pouvoit-on attendre autre chose du sang de Godefroi? Il désespère de son salut parce qu'il a autrefois cédé à l'amour. Je lui obtiendrai du pape une bonne absolution, quand sa belle amie auroit été une abbesse.

Comme il parloit ainsi, on l'avertit que l'archevêque de Tyr demandoit une audience pour inviter Richard à assister, si sa santé le permettoit, à un conseil secret des chefs de la croisade, où on lui feroit part des incidents militaires et politiques qui avoient eu lieu pendant sa maladie.

CHAPITRE X.

« Faut-il donc replacer dans leurs fourreaux honteux
» Nos glaives jusqu'ici toujours victorieux ?
» Lorsque tant d'ennemis ont mordu la poussière,
» Allons-nous lâchement retourner en arrière ;
» Jeter le bouclier qu'en face des autels
» Nous prîmes en faisant des serments solennels ?
» Nos vœux sacrés sont-ils la promesse éphémère
» Qu'afin de l'apaiser fait à l'enfant sa mère,
» Et qu'emporte le vent sans qu'il en reste rien ? »

La Croisade, tragédie.

L'ARCHEVÊQUE de Tyr étoit un émissaire parfaitement choisi pour communiquer à Richard des nouvelles que nulle autre voix n'auroit pu lui annoncer sans provoquer les plus terribles explosions de son ressentiment. Ce révérend prélat, malgré toute sa sagacité, trouva même difficile à le disposer à écouter des paroles qui détruisoient tout son espoir de reconquérir le saint sépulcre par la force des armes, et d'acquérir le renom que toute la chrétienté étoit prête à lui accorder avec une exclamation générale, comme au champion de la croix.

D'après le rapport que lui fit l'archevêque, il paroissoit que Saladin assembloit toutes les forces

de ses cent tribus, et que les monarques de l'Europe, que différents motifs dégoûtoient déja d'une expédition qui s'étoit trouvée si hasardeuse et qui le devenoit tous les jours encore davantage, avoient résolu de renoncer à leur projet. Ils étoient soutenus dans cette résolution par l'exemple de Philippe de France, qui, avec maintes assurances d'amitié et en protestant qu'il vouloit voir d'abord son frère d'Angleterre en sûreté, avoit déclaré son intention de retourner en Europe. Son grand vassal; le comte de Champagne, avoit adopté la même détermination; et l'on ne sera pas surpris que Léopold, insulté comme il l'avoit été par Richard, eût saisi avec plaisir l'occasion d'abandonner une cause dont son orgueilleux adversaire étoit considéré comme le chef. D'autres annonçoient le même projet, de sorte qu'il étoit évident que si le roi d'Angleterre s'obstinoit à rester en Palestine, il ne seroit plus soutenu que par les volontaires qui, dans des circonstances si peu encourageantes, pourroient se joindre à l'armée anglaise, et par les secours fort douteux de Conrad de Montserrat et des chevaliers des ordres militaires du Temple et de Saint-Jean, qui, quoique obligés par leurs vœux à faire la guerre aux Sarrasins, ne désiroient pourtant pas qu'aucun monarque européen fît la conquête de la Palestine, où, avec les vues étroites d'une politique égoïste,

ils se proposoient de former une souveraineté indépendante.

Richard ne tarda pas à comprendre quelle étoit sa véritable situation. Après un premier élan d'indignation, il s'assit tranquillement, et écouta d'un air sombre, la tête baissée et les bras croisés sur sa poitrine, les raisonnements de l'archevêque sur l'impossibilité où il se trouvoit de persister dans la croisade, quand ses compagnons l'auroient abandonné. Il s'abstint même de l'interrompre quand le prélat, en termes mesurés, se hasarda à faire sentir que le caractère impétueux de Richard avoit été une des principales causes qui avoient dégoûté les princes de cette expédition.

— *Confiteor*, répondit Richard d'un air abattu et avec un sourire de tristesse, j'avoue, respectable prélat, que sous certains rapports je voudrois dire *meâ culpâ*. Mais n'est-il pas bien dur de punir d'une telle pénitence la fragilité de mon caractère? quoi! pour quelques accès d'emportement bien naturels, je serai condamné à voir se faner sous mes yeux une si riche moisson de gloire pour Dieu, et d'honneur pour la chevalerie? Mais elle ne se fanera pas! Par l'âme du conquérant, je planterai la croix sur les tours de Jérusalem, ou on la plantera sur la tombe de Richard!

— Vous pouvez le faire, dit l'archevêque, sans

verser dans cette querelle une autre goutte de sang chrétien.

— Vous voulez parler d'un traité; mais alors il faut que le sang de ces chiens infidèles cesse aussi de couler.

— Il y aura assez de gloire à avoir arraché de Saladin, par la force des armes et par le respect qu'inspire votre renommée, des conditions qui nous rendront le saint sépulcre, qui ouvriront l'entrée de la Terre-Sainte aux pèlerins, qui garantiront leur sûreté en nous accordant des places fortes, et qui, ce qui est encore plus, assureront celle de la sainte cité en conférant à Richard le titre de roi gardien de Jérusalem.

— Comment! s'écria Richard, les yeux étincelants d'un éclat plus qu'ordinaire, moi! moi! moi roi gardien de la sainte cité! La victoire, si ce n'est qu'elle est victoire, ne pourroit obtenir davantage; à peine pourroit-elle en espérer autant, étant due à des forces désunies et de mauvaises volontés. Mais Saladin se propose-t-il de conserver quelque pouvoir dans la Terre-Sainte?

— Oui, mais à de tels titres qu'il en seroit conjointement souverain avec le puissant Richard, son allié, et, si cela lui est permis, son parent par mariage.

— Par mariage! répéta Richard surpris, mais moins que le prélat ne s'y attendoit. Ah! oui!

Édith Plantagenet. L'ai-je rêvé? ou quelqu'un m'en a-t-il parlé? Ma tête se ressent encore de cette fièvre, et j'ai eu l'esprit si agité.... Est-ce l'Écossais, Hakim ou l'ermite qui m'a parlé de cet étrange projet?

— C'est vraisemblablement l'ermite d'Engaddi, dit l'archevêque, car il a beaucoup travaillé à cette négociation; et depuis que le mécontentement des princes est devenu évident, et que la séparation de leurs forces paroît inévitable, il a tenu beaucoup de consultations, tant avec les chrétiens qu'avec les païens, pour préparer une paix qui puisse assurer à la chrétienté une partie au moins des avantages qu'on se proposoit d'obtenir par cette sainte guerre.

— Ma parente à un infidèle! s'écria Richard, dont les yeux commençoient à s'enflammer.

Le prélat se hâta de détourner sa colère.

— Sans contredit il faut d'abord obtenir le consentement du pape, dit-il, et le saint ermite qui est bien connu à Rome traitera avec le saint-père.

— Quoi! sans notre consentement préalable! s'écria Richard.

— Certainement non, répondit l'archevêque d'un ton doux et insinuant, seulement avec votre sanction spéciale.

— Ma sanction pour donner ma parente en

mariage à un infidèle! dit Richard. Cependant il parloit plutôt avec l'air d'un homme qui hésite sur ce qu'il doit faire qu'avec un ton annonçant qu'il réprouvait absolument une telle proposition. Aurois-je pu rêver à un pareil arrangement, ajouta-t-il, quand de la proue de ma galère je sautai sur le rivage de la Syrie comme un lion s'élance sur sa proie! et maintenant.... Mais continuez, je vous écouterai patiemment.

Aussi enchanté que surpris de trouver sa tâche beaucoup plus facile qu'il ne l'avoit espéré, l'archevêque se hâta de citer à Richard de nombreux exemples de semblables alliances qui avoient eu lieu en Espagne, non sans l'approbation du saint-siége; il lui fit valoir les avantages incalculables que retireroit toute la chrétienté de l'union que Richard et Saladin contracteroient par le moyen d'une telle alliance; et surtout il parla avec beaucoup de chaleur et d'onction de la probabilité que Saladin, par suite du mariage proposé, renonceroit à sa foi erronée pour embrasser la véritable.

— Le soudan a-t-il montré quelque disposition à se faire chrétien? demanda Richard. Si cela étoit, il n'existe sur la terre aucun roi à qui j'accordasse la main d'une parente et même d'une sœur avec plus de plaisir qu'au noble Saladin. Oui, quand même il n'auroit à lui offrir que son bon cime-

terre et son cœur encore meilleur, et qu'un autre mettroit à ses pieds des sceptres et des couronnes.

— Saladin a entendu nos professeurs du christianisme, répondit l'archevêque, cherchant à éluder la question, et il est permis d'espérer qu'il pourra devenir un tison arraché aux flammes. *Magna est veritas, et prævalebit*[1]. D'ailleurs, l'ermite d'Engaddi, dont les paroles tombent rarement sur la terre sans produire des fruits, est pleinement convaincu que le moment approche où les Sarrasins et les autres païens seront appelés à la connoissance de la vérité, et que ce mariage pourra l'accélérer. Il sait lire dans le cours des astres; et demeurant, en se mortifiant la chair, dans ces lieux consacrés que les saints ont habités autrefois, il reçoit l'esprit d'Élie, comme le reçut autrefois le prophète Élisée, fils de Saphat, quand il lui laissa son manteau.

Le roi Richard écouta les raisonnements du prélat les yeux baissés et avec un air de trouble évident.

— Je ne me reconnois plus, dit-il; il me semble que les froids conseils des princes de la chrétienté m'ont frappé aussi d'une léthargie d'esprit. Il fut un temps où, si un laïque m'eût proposé une telle alliance, je lui aurois brisé le crâne contre la terre,

[1] La vérité est grande! Elle prévaudra.

et si c'eût été un homme d'église je lui aurois craché au visage comme à un renégat et à un prêtre de Baal. Et cependant à présent cette proposition ne sonne pas à mes oreilles d'une manière si étrange. Pourquoi n'accepterois-je pas la fraternité et l'alliance d'un Sarrasin brave, juste et généreux, qui sait aimer et honorer un ennemi digne de lui, comme s'il en étoit l'ami, tandis que les princes chrétiens abandonnent lâchement leurs alliés, la cause du ciel et l'honneur de la chevalerie? Mais je m'armerai de patience, et je ne songerai point à eux. Seulement je ferai encore une tentative pour resserrer les liens qui unissent ensemble toute cette brave armée. Si je n'y réussis pas, nous reviendrons sur votre proposition : quant à présent je ne l'accepte ni ne la rejette. Rendons-nous au conseil, révérend archevêque ; l'heure en est arrivée : vous reprochez à Richard d'être fier et impétueux ; vous l'allez voir humble et pliant comme le genêt qui a donné son nom à sa race.

A l'aide des officiers de sa chambre, le roi mit à la hâte un pourpoint et un manteau d'une couleur brune, et, sans autre marque de la dignité royale qu'un cercle d'or sur sa tête, il se rendit, avec l'archevêque de Tyr, au conseil des princes, où l'on n'attendoit que son arrivée pour ouvrir la séance.

Le pavillon du conseil étoit une grande tente,

devant laquelle étoient déployées la bannière de la croix et une autre sur laquelle on voyoit l'image d'une femme à genoux, les cheveux et les vêtements en désordre; cette image représentoit l'Église éplorée de Jérusalem, et avoit pour devise : *Afflitæ sponsæ ne obliviscaris* [1]. Des gardes choisis avec soin ne permettoient à personne d'approcher du voisinage de cette tente, afin que les discussions souvent tumultueuses et quelquefois même orageuses qui y avoient lieu ne pussent arriver à d'autres oreilles que celles qui devoient les entendre.

C'étoit là que les chefs de la croisade étoient assemblés, attendant l'arrivée de Richard; et le bref délai que souffrirent leurs délibérations fut tourné à son désavantage par ses ennemis, qui l'employèrent à raconter divers traits de son orgueil, et à insinuer que son désir étoit de s'arroger la supériorité sur les autres, ce dont on allégua même pour preuve la manière dont il se faisoit attendre en ce moment. Chacun cherchoit à se fortifier dans sa mauvaise opinion, et s'en justifioit à ses propres yeux en interprétant le plus défavorablement possible les circonstances les plus frivoles, et tout cela peut-être parce que chacun sentoit qu'il avoit un respect d'instinct

[1] N'oubliez pas l'épouse affligée.

pour le roi d'Angleterre, et qu'il lui faudroit des efforts plus qu'ordinaires pour le surmonter.

En conséquence il avoit été convenu qu'on le recevroit à son arrivée sans beaucoup d'attention, et qu'on ne lui témoigneroit que les égards strictement nécessaires pour observer les formes d'un froid cérémonial. Mais, quand on vit cette noble taille, ce visage vraiment royal, pâli par sa dernière maladie, cet œil que les ménestrels avoient appelé l'astre brillant des batailles et de la victoire; quand on se rappela ses exploits surpassant toutes les idées qu'on pouvoit se former de la valeur humaine, chacun se leva; le jaloux monarque de la France et le sombre et mécontent archiduc d'Autriche se levèrent même comme les autres, et tous ces princes assemblés poussèrent le cri unanime : — Vive le roi Richard d'Angleterre! Longue vie au vaillant Cœur-de-Lion!

Avec une physionomie qu'un poëte d'Orient auroit comparée à l'astre des cieux quand il écarte les vapeurs du midi, Richard distribua ses remerciements à la ronde, et se félicita de se retrouver de nouveau parmi les princes croisés.

— Il désiroit, dit-il, adresser quelques mots à l'assemblée, quoique sur un sujet indigne de l'occuper, puisqu'il s'agissoit de lui-même, même au risque de retarder de quelques minutes leurs dé-

libérations pour le bien de la chrétienté et le succès de la croisade.

Les princes reprirent leur place sur leurs siéges, et il se fit un profond silence.

— Ce jour est une grande fête de l'Église, continua le roi d'Angleterre, et il convient à des chrétiens, à une pareille époque, de se réconcilier les uns aux autres, et de se confesser leurs fautes. Nobles princes, près de cette sainte expédition, Richard est un soldat; son bras agit mieux que sa langue ne parle, et sa langue n'est que trop habituée au brusque langage de sa profession. Mais que quelques discours bouillants, ou quelques actions inconsidérées de Plantagenet, ne vous fassent pas abandonner la noble cause de la délivrance de la Palestine. Ne renoncez pas au renom terrestre et au salut éternel que vous pouvez mériter ici, si l'homme peut jamais les mériter, parce que la conduite d'un soldat a été trop impétueuse, parce que ses discours ont eu la rudesse de ce fer dont il a été couvert depuis son enfance. Si Richard est coupable à l'égard d'aucun de vous, Richard est prêt à lui en faire satisfaction par ses paroles et par ses actions. Mon noble frère de France, ai-je été assez malheureux pour vous offenser ?

— Le roi de France n'a aucune réparation à demander au roi d'Angleterre, répondit Philippe

avec une dignité vraiment royale, en acceptant la main que Richard lui offroit. Quelque parti que je puisse prendre relativement à la poursuite de cette entreprise, il me sera suggéré par des considérations tirées de l'intérêt de mes propres états, et non certainement par aucune jalousie contre mon digne et très-valeureux frère.

L'archiduc d'Autriche, — dit Richard en s'avançant avec un mélange de franchise et de dignité vers Léopold, qui se leva comme involontairement, et en automate dont les mouvements dépendent de la pression de quelque ressort extérieur, — l'archiduc d'Autriche croit avoir droit de se regarder comme offensé par le roi d'Angleterre; le roi d'Angleterre croit avoir sujet de se plaindre de l'archiduc d'Autriche; qu'ils se pardonnent mutuellement, pour maintenir la paix de l'Europe, et entretenir la concorde dans cette armée. Nous sommes tous aujourd'hui les défenseurs d'une plus noble bannière qu'aucune de celles qu'ait jamais fait aborder aucun monarque de la terre, — la bannière du salut. Qu'il n'y ait donc point de querelle entre nous pour le symbole de nos dignités mondaines; mais que Léopold rétablisse en sa place la bannière d'Angleterre, si elle est en son pouvoir, et Richard dira, sans autre motif que par respect pour la sainte Église, qu'il se repent de la manière préci-

pitée avec laquelle il a insulté l'étendard d'Autriche.

Léopold resta silencieux, l'air morne et sombre, les yeux baissés et tous ses traits annonçant un mécontentement étouffé qu'une crainte respectueuse, mêlée de gaucherie, l'empêchoit d'exhaler en paroles.

Le patriarche de Jérusalem se hâta de rompre ce silence embarrassant en déclarant que l'archiduc d'Autriche s'étoit disculpé par serment solennel de toute connoissance directe ou indirecte de l'acte d'agression qui avoit été commis contre la bannière d'Angleterre.

— En ce cas, dit Richard, nous avons été souverainement injuste envers le noble archiduc; nous lui demandons pardon de l'avoir accusé d'un outrage aussi lâche, et nous lui offrons la main en signe de renouvellement de paix et d'amitié. — Que veut dire ceci? Léopold refuse de toucher notre main nue, comme il a refusé auparavant de toucher notre gantelet! quoi! nous ne pouvons donc être ni son compagnon en paix ni son antagoniste en champ clos! Eh bien, soit! nous prendrons le peu d'estime qu'il nous accorde comme une pénitence de la faute que nous avons commise contre lui dans un moment d'effervescence, et en conséquence nous regarderons ce compte comme soldé.

A ces mots il se détourna de l'archiduc avec un air de dignité plutôt que de mépris. Léopold, en le voyant s'éloigner, sembloit respirer plus librement comme un écolier en faute lorsque le regard sévère de son pédagogue cesse de se fixer sur lui.

— Noble comte de Champagne, continua Richard, — prince marquis de Montserrat, vaillant grand-maître des Templiers, je suis ici un pénitent dans le confessionnal : quelqu'un de vous a-t-il une accusation à porter contre moi, une réparation à me demander?

— Je ne sais quel pourroit en être le motif, répondit Conrad à la langue dorée, si ce n'est que le roi d'Angleterre accapare toute la gloire que ses pauvres frères d'armes espéroient remporter de cette expédition.

— Mon accusation, si je suis appelé à en faire une, dit le grand-maître des Templiers, est plus grave et plus importante que celle du marquis de Montserrat. On peut trouver qu'il convient mal à un religieux militaire tel que moi d'élever la voix quand tant de nobles princes gardent le silence; mais il y va de l'honneur de toute l'armée, et même de celui de ce noble roi d'Angleterre, qu'il entende quelqu'un lui dire en face ce dont tant d'autres sont disposés à se plaindre en son absence. Nous louons et nous estimons le

courage et les hauts faits du roi d'Angleterre ; mais nous sommes fâchés de le voir en toute occasion prendre et soutenir une préséance sur nous que des princes indépendants ne peuvent tolérer sans se dégrader. Nous pourrions faire de notre plein gré de grandes concessions à sa bravoure, à son zèle, à sa richesse, à son pouvoir; mais celui qui s'empare de tout comme de droit, qui ne laisse rien à notre devoir, à notre courtoisie et à notre valeur, nous traite moins comme ses alliés que comme ses vassaux, et souille aux yeux de nos soldats et de nos sujets le lustre d'une autorité qui n'est plus indépendante. Puisque le roi Richard nous a demandé la vérité, il ne doit être ni surpris ni courroucé de s'entendre répondre avec franchise par un homme à qui la pompe du monde est interdite, pour qui l'autorité séculière n'est rien quand elle ne peut contribuer à la prospérité du temple de Dieu et à la chute du lion qui rôde sans cesse cherchant une proie à dévorer. Ces vérités que j'ose dire, à l'instant même où je parle sont confirmées par le témoignage du cœur de tous ceux qui m'entendent, quoique le respect leur ferme la bouche.

Les joues de Richard se couvrirent d'une vive rougeur pendant que le grand-maître faisoit cette attaque précise et directe contre sa conduite; et le murmure sourd qui se fit entendre dans l'as-

semblée à la fin de ce discours lui prouva évidemment que la justice de l'accusation étoit admise par tous ceux qui étoient présents. Irrité et mortifié en même temps, il sentit pourtant que, s'il s'abandonnoit à l'impétuosité de son ressentiment, il donneroit au sang-froid de son accusateur l'avantage qu'il ambitionnoit. Faisant donc un violent effort sur lui-même, il garda le silence jusqu'à ce qu'il eût récité mentalement un *pater noster,* ce que son confesseur lui avoit enjoint de faire toutes les fois qu'il se sentiroit prêt à céder à un mouvement de colère. Prenant ensuite la parole, il s'exprima avec calme, quoique non sans un mélange d'amertume, surtout au commencement de son discours.

— Est-il donc bien vrai? nos frères ont-ils pris tant de peine pour découvrir les infirmités de notre nature et la brusque précipitation de notre zèle qui nous a quelquefois porté à donner des ordres quand le temps ne permettoit guère de délibérer? Je n'aurois pas cru que des offenses faites par hasard et sans préméditation comme les miennes eussent pu faire une impression aussi profonde sur le cœur de mes alliés dans cette sainte cause. Non, je n'aurois pu croire qu'ils voulussent, à cause de moi, retirer leur main de la charrue quand le sillon est presque entièrement tracé; qu'ils songeassent, à cause de moi, à tour-

ner le dos au chemin qui conduit à Jérusalem, chemin ouvert par leur glaive. Je me suis vainement flatté que mes foibles services pourroient couvrir les erreurs de mon impétuosité; j'ai vainement espéré que, si l'on se souvenoit que je pressois d'aller en avant dans un assaut, on n'oublieroit pas que j'étois toujours le dernier dans une retraite. Oui, si j'élevois ma bannière sur le champ de bataille abandonné par l'ennemi, c'étoit le seul avantage que je cherchois, tandis que les autres se partageoient les dépouilles. Je puis avoir donné mon nom à une ville conquise, mais j'en cédois la souveraineté aux autres. Si j'ai donné des conseils téméraires et audacieux, je n'ai, je crois, épargné ni mon sang ni celui de mes soldats quand il s'agissoit de les exécuter. Si j'ai, dans la précipitation d'une marche ou la confusion d'une bataille, pris quelque autorité sur les soldats des autres, je les ai toujours traités comme les miens en leur faisant distribuer les provisions et les remèdes que leurs propres chefs ne pouvoient leur procurer. Mais je rougis de vous rappeler ce que vous paroissez tous avoir oublié; occupons-nous plutôt des mesures que nous avons à prendre; et croyez-moi, mes nobles frères, ajouta-t-il le visage enflammé d'ardeur, — ni l'orgueil, ni la colère, ni l'ambition de Richard ne seront pour vous des pierres d'achoppement sur

le chemin où la religion et la gloire vous appellent comme avec la trompette d'un archange. Oh! non, non, jamais je ne survivrois à la pensée que mes foiblesses et ma fragilité eussent tranché le nœud qui réunit cette sainte assemblée de princes. Ma main droite s'armeroit pour trancher ma main gauche si je pouvois par là vous donner une preuve de ma sincérité. Je céderai volontairement tout droit de commander dans l'armée, même à mes propres sujets; ils seront sous les ordres de tel chef que vous voudrez leur donner; et leur roi, qui n'est que trop disposé à changer le bâton de commandant contre la lance de l'aventurier, combattra sous la bannière de Beau-Séant parmi les Templiers, même sous celle de l'archiduc d'Autriche, si l'archiduc veut nommer un homme brave pour commander ses forces. Ou, si vous êtes las de cette guerre, si votre armure vous paroît trop pesante, laissez à Richard dix ou quinze mille de vos soldats pour l'accomplissement de votre vœu, et quand Sion sera à nous, s'écria-t-il en secouant le bras comme s'il eût déployé l'étendard de la croix sur les murs de Jérusalem, quand Sion sera à nous, nous inscrirons sur ses portes, non pas le nom de Richard Plantagenet, mais celui des généreux princes qui lui auront fourni les moyens de s'en emparer.

L'éloquence sans apprêt du monarque guer-

rier, et son air d'audace et de résolution, relevèrent l'esprit abattu des croisés, ranimèrent leur dévotion; et, en fixant leur attention sur le principal objet de leur entreprise, firent que la plupart des princes qui étoient présents au conseil rougirent d'avoir cédé à l'influenee de motifs de plaintes aussi frivoles que ceux qui les avoient occupés auparavant. Le feu des yeux de Richard se communiqua aux autres; et sa voix rendit à d'autres voix le courage de se faire entendre. Le cri de guerre qui avoit répondu aux sermons de Pierre-l'Ermite retentit sous la tente, et l'on s'écria de toutes parts : — Conduisez-nous, brave Cœur-de-Lion; personne n'est plus digne de guider les braves prêts à vous suivre. Conduisez-nous! — A Jérusalem! à Jérusalem! c'est la volonté de Dieu! bienheureux celui dont le bras pourra coopérer à l'exécuter!

Ces cris soudains se firent entendre au-delà du cercle des sentinelles qui gardoient le pavillon dans lequel le conseil étoit assemblé; ils furent unanimement répétés parmi les soldats dont l'inaction, les maladies et l'influence du climat avoient commencé à abattre le courage; la vue de Richard rendu à la santé et la voix bien connue des autres chefs rallumèrent l'enthousiasme des croisés : au loin retentirent ces cris de la bravoure et de l'exaltation religieuse : — Sion! Sion!

Guerre! guerre aux infidèles! à l'instant; à l'instant! Dieu le veut! Dieu le veut!

Ces acclamations du dehors réagirent sur le courage renaissant de ceux qui étoient sous la tente du conseil. Ceux que la flamme n'avoit pas atteints craignirent, du moins pour le moment, de paroître plus froids que les autres. Il ne fut plus question que de marcher hardiment sur Jérusalem dès que la trêve seroit expirée, et en attendant de prendre les mesures nécessaires pour approvisionner et recruter l'armée. Le conseil se sépara. Tous ceux qui y avoient assisté paroissoient enflammés d'une même ardeur; mais elle s'éteignit bientôt dans le cœur des uns, et elle n'avoit jamais réellement existé dans celui des autres.

Parmi cette dernière classe étoient le marquis de Montserrat et le grand-maître des Templiers, qui se retirèrent ensemble fort mal à l'aise et mécontents des événements de la journée.

— Je te l'ai dit toujours, répéta le dernier avec l'expression de froideur sardonique qui lui étoit particulière, — je te l'ai dit toujours que Richard se tireroit de tes misérables piéges aussi facilement qu'un lion passeroit à travers une toile d'araignée. Tu vois qu'il n'a qu'à parler, et son souffle agite ces fous inconstants aussi aisément que le

tourbillon disperse les brins de paille ou les balaie dans la même direction.

— Mais quand le tourbillon a passé, répondit Conrad, les brins de paille retombent à terre.

— Mais ne vois-tu pas d'ailleurs, reprit le Templier, que si ce projet renouvelé de conquêtes est abandonné, que si chacun de ces puissants princes se trouve libre d'agir comme son étroit cerveau le lui suggérera, Richard n'en deviendra pas moins roi de Jérusalem en vertu d'un traité avec le soudan en acceptant précisément les conditions que tu croyois devoir le révolter?

— Par Mahomet et par Termagant, s'écria Conrad; — car les serments chrétiens sont hors de mode, oses-tu dire que l'orgueilleux roi d'Angleterre consentira à allier son sang à celui d'un sultan païen? Ma politique a jeté cet ingrédient dans la coupe, afin que le breuvage qu'elle contient lui occasionât des nausées; il seroit aussi fâcheux pour nous qu'il devînt notre maître par un traité que par une victoire.

—Ta politique a mal compté, et n'a pas su juger celle de Richard; je connois ses intentions, d'après un mot que l'archevêque m'a dit à l'oreille. — Et ton coup de maître relativement à la bannière? il n'a pas fait plus de bruit que n'en méritoient quelques aunes de soie brodée. Marquis de Montserrat, ton esprit commence à ne plus être

d'aplomb. Je ne me fierai plus à tes mesures de finesse; j'essaierai les miennes. Connois-tu ces gens que les Sarrasins nomment Charegites?

— Sans doute; ce sont des enthousiastes, des fanatiques désespérés qui dévouent leur vie au maintien de leur religion; des espèces de Templiers musulmans; si ce n'est que rien ne les arrête dans l'exécution de leurs vœux.

— Ne plaisante pas; sache qu'un de ces hommes a fait vœu d'immoler ce monarque insulaire, comme le principal ennemi de la foi musulmane.

— C'est un païen judicieux; puisse Mahomet lui accorder son paradis pour récompense!

— Il a été arrêté dans le camp par un de mes écuyers; et dans un interrogatoire secret il m'a franchement avoué son vœu et sa détermination.

— Que le ciel pardonne à ceux qui ont empêché l'exécution des desseins de ce judicieux Charegite!

— Il est mon prisonnier; il ne peut avoir de communication avec personne, comme tu peux bien le supposer; mais plus d'un captif s'est évadé de prison.

— Sans doute : une chaîne est mal assurée, et le prisonnier s'échappe. C'est une ancienne maxime qu'il n'y a de prison sûre que le tombeau.

— Une fois en liberté, il reprendra son projet;

car il est dans la nature de cette espèce de chien de ne jamais perdre la piste de sa proie.

— Ne m'en dis pas davantage, grand-maître; je vois ta politique; elle est terrible, mais la circonstance est urgente.

— Je ne t'en parle que pour que tu te tiennes sur tes gardes, car l'explosion sera effrayante, et l'on ne peut savoir sur qui les Anglais feront tomber leur rage. Il y a même un autre risque. Un de mes pages connoît les projets du Charegite : un drôle impertinent et volontaire dont je voudrois être débarrassé, parce qu'il se donne les airs de voir par ses propres yeux au lieu de s'en rapporter aux miens. Heureusement notre saint ordre me donne les moyens de remédier à cet inconvénient. Ou bien..... un moment! oui, le Charegite peut trouver un bon poignard dans son cachot, et je garantis qu'il en fera bon usage la première fois que le page lui portera sa nourriture.

— Cela donnera une couleur à l'affaire, dit Conrad. Cependant.....

— *Cependant* et *mais*, répliqua le Templier, sont des mots à l'usage du fou. Le sage n'hésite ni ne se rétracte; il prend une résolution, et il l'exécute.

CHAPITRE XI.

« La Béatrix du Dante et l'Ève de Milton
» N'étoient pas, voyez-vous, peintes d'après leurs femmes. »
LORD BYRON. *Don Juan.*

RICHARD, bien éloigné de soupçonnner la noire trahison méditée contre lui, avoit remporté un triomphe en rétablissant, pour le moment du moins, l'union entre les princes croisés, et en leur inspirant la résolution de continuer la guerre avec vigueur. Il n'eût rien de plus à cœur ensuite que de rétablir la paix dans sa propre famille. Maintenant qu'il pouvoit juger des choses avec plus de sang-froid, il lui tardoit de faire une enquête directe sur les causes qui avoient occasioné la perte de sa bannière, et de s'assurer de la nature et de l'étendue de la liaison qui existoit entre sa parente Édith et l'aventurier écossais qu'il venoit de bannir.

En conséquence, la reine et toutes les dames de sa maison furent fort surprises de voir arriver sir Thomas de Vaux, apportant à lady Caliste de Montgaillard, première dame d'atours de Bérengère, l'ordre de se rendre sur-le-champ en présence du roi.

— Que lui dirai-je, Madame? demanda Caliste à la reine en tremblant. Il nous tuera toutes.

— Ne craignez rien, Madame, dit de Vaux; le roi a épargné la vie du chevalier écossais, qui étoit le principal coupable, et l'a donnée au médecin maure : il ne punira donc pas avec sévérité les fautes d'une dame.

— Imagine quelque conte bien adroit, Caliste, dit la reine; Richard n'a pas le temps de s'informer bien exactement de la vérité.

— Racontez-lui fidèlement tout ce qui s'est passé, dit lady Édith, de peur que je ne m'en charge moi-même.

— Avec la permission de Votre Majesté, dit le baron de Gilsland, je crois que lady Édith donne un bon conseil; car, quoique le roi soit disposé à croire tout ce qu'il plaît à Votre Majesté de lui dire, je doute qu'il ait la même déférence pour lady Caliste, et surtout dans cette affaire.

— Le lord de Gilsland a raison, dit lady Caliste, fort agitée en songeant à l'interrogatoire qu'elle alloit subir. D'ailleurs, quand j'aurois assez de présence d'esprit pour inventer une histoire plausible, je crois que je n'aurois jamais le courage de la raconter au roi.

Ce fut dans ces dispositions favorables à la vérité que lady Caliste fut conduite par de Vaux devant le roi. Comme elle se l'étoit proposé, elle

fit un aveu complet de la ruse qu'on avoit employée pour déterminer sir Kenneth à quitter son poste; elle justifia entièrement lady Édith, sachant fort bien qu'elle n'auroit pas manqué de se disculper elle-même; et rejeta la plus grande partie du blâme sur la reine, sa maîtresse, dont elle n'ignoroit pas que les fautes paroîtroient plus vénielles aux yeux de Cœur-de-Lion. Dans le fait, Richard étoit un mari plein de bonté, et même un mari foible. Son accès de colère étoit passé depuis long-temps, et il n'étoit pas disposé à blâmer sévèrement une faute qui étoit irréparable.

La rusée dame d'atours, accoutumée dès sa première enfance à creuser dans les intrigues de la cour, et à épier les plus légers indices de la volonté du souverain, retourna près de la reine avec la rapidité d'un vanneau, et lui annonça de la part du roi qu'elle recevroit sa visite dans quelques instants; nouvelle à laquelle elle ajouta un commentaire basé sur ses propres observations, tendant à démontrer que Richard n'avoit dessein de conserver que la sévérité nécessaire pour inspirer à son épouse le repentir de sa folie, et qu'il accorderoit ensuite un gracieux pardon, tant à la reine qu'à toutes celles qui avoient partagé sa faute.

— Le vent vient-il de là, Caliste? dit Bérengère, se trouvant soulagée en apprenant les intentions

du roi; crois-moi, ma fille, Richard, tout grand guerrier qu'il est, trouvera difficile de l'emporter sur nous dans cette affaire. Comme le disent les bergers des Pyrénées dans ma Navarre : — Tel qui vient chercher de la laine s'en retourne souvent tondu.

S'étant fait donner tous les renseignements que Caliste pouvoit lui communiquer, la reine se mit sous les armes en se parant de la manière qu'elle crut la plus séduisante, et attendit avec confiance l'arrivée du héros son époux.

Il arriva, et se trouva dans la situation d'un prince entrant dans une province qui l'a offensé, et qui, croyant qu'il n'aura que des réprimandes à distribuer et des marques de soumission à recevoir, la trouve, contre son attente, dans un état d'insurrection complète.

Bérengère connoissoit parfaitement le pouvoir de ses charmes et toute l'affection de Richard; elle se sentoit assurée qu'elle pourroit faire ses conditions, maintenant que la première explosion, toujours redoutable, de sa colère avoit eu lieu sans accident. Loin d'écouter les reproches que lui fit le roi, et qu'avoit justement mérités la légèreté de sa conduite, elle défendit, comme une plaisanterie innocente, le fait dont elle étoit accusée. Elle nia, avec toute la grâce possible, qu'elle eût chargé Nébectamus de conduire le chevalier

plus loin qu'au bas du mont Saint-George, où il étoit de garde. Peut-être en effet n'avoit-elle pas eu l'intention de le faire venir jusque dans son pavillon.

Mais, si elle avoit fait preuve d'éloquence pour se défendre, elle en montra encore davantage en accusant à son tour Richard d'avoir agi avec cruauté en lui refusant une faveur aussi simple que la vie d'un infortuné chevalier qui, par suite d'une plaisanterie innocente, avoit été sur le point de perdre la vie avec toute la promptitude et la sévérité des lois militaires. Elle pleura et sanglota en insistant sur la dureté de son époux, qui avoit pensé la rendre malheureuse toute sa vie, puisqu'elle n'auroit jamais pu oublier qu'elle avoit été la cause bien involontaire d'une scène si tragique. Ses rêves lui auroient sans cesse présenté l'image de la victime sacrifiée. Qui savoit même, puisque de pareilles choses arrivoient souvent, si son spectre ne lui auroit point apparu? Voilà pourtant à quels tourments d'esprit elle avoit été exposée par la sévérité de celui qui prétendoit être l'esclave de son moindre regard, et qui cependant n'avoit pas voulu renoncer à un seul acte de vengeance, au risque de la rendre si misérable.

Cette tirade d'éloquence féminine fut accompagnée des arguments ordinaires, les pleurs et

les soupirs. Ces plaintes furent débitées d'un ton et avec des gestes qui sembloient prouver que le ressentiment de la reine ne prenoit sa source ni dans l'orgueil ni dans l'humeur, mais dans une sensibilité blessée par la crainte de voir que son époux lui accordoit moins d'influence sur lui qu'elle ne l'avoit supposé.

Le bon roi Richard étoit dans un grand embarras. Il essaya en vain de raisonner avec une femme jalouse de posséder toute son affection, et qui, par cette raison même, étoit incapable d'écouter ses raisons; il ne pouvoit se résoudre à prendre le ton d'autorité envers une créature qui lui paroissoit si belle au milieu de son mécontentement déraisonnable; il se tint donc sur la défensive, chercha à bannir les doutes qu'elle sembloit avoir de sa tendresse, et à apaiser son déplaisir. Enfin il lui rappela qu'elle pouvoit songer au passé sans remords et sans crainte de voir paroître un spectre à ses yeux, puisqu'il avoit fait grâce de la vie à sir Kenneth, et qu'il l'avoit donné au grand médecin maure, qui de tous les hommes étoit, sans contredit, celui qui sauroit le mieux le maintenir en bonne santé.

Mais ces derniers mots furent le trait le plus piquant pour la reine. Tous ses chagrins se réveillèrent à l'idée qu'un Sarrasin, qu'un médecin

avoit obtenu une grâce qu'elle avoit inutilement demandée à genoux.

A cette nouvelle plainte la patience commençoit à échappper à Richard, et il répondit d'un ton grave et sérieux : — Bérengère, ce médecin m'a sauvé la vie, et si vous y attachiez quelque prix, vous ne lui reprocheriez pas une récompense, la seule que j'aie pu lui faire accepter.

La reine sentit alors que, dans son esprit de coquetterie, elle s'étoit avancée aussi loin qu'elle pouvoit aller sans risque.

— Et pourquoi mon Richard ne m'a-t-il pas amené ce sage, s'écria-t-elle, afin que la reine d'Angleterre pût lui montrer tout le cas qu'elle faisoit de celui qui a conservé le soleil de la chevalerie, la gloire de l'Angleterre, le flambeau de la vie et des espérances de la pauvre Bérengère?

Enfin la querelle matrimoniale se termina, et, pour qu'un juste châtiment pût tomber sur quelqu'un, le roi et la reine s'accordèrent à rejeter tout le blâme de cette affaire sur Nébectamus. Bérengère, étant déjà lasse de la sottise et de la difformité de ce nain, il fut condamné à être banni de la cour, avec son épouse royale dame Genièvre; et s'il évita en outre le châtiment des verges, ce fut parce que la reine assura qu'il avoit déjà subi une correction corporelle. Richard se proposant de dépêcher incessamment un ambassa-

deur à Saladin pour l'informer de la résolution que le conseil avoit prise de recommencer les hostilités aussitôt après l'expiration de la trève, et voulant lui envoyer en même temps un magnifique présent, en reconnoissance des services que lui avoit rendus El Hakim, il fut décidé que les deux malheureuses créatures y seroient ajoutées, comme de rares objets de curiosité, et dignes, par leur figure grotesque et leur tête détraquée, d'être offerts par un souverain à un autre.

Richard avoit encore à s'exposer le même jour à une rencontre avec une autre femme; mais, en comparaison de la première joute, celle-ci étoit presque indifférente. Quoique Édith fût belle, quoique le roi l'estimât, quoique ses soupçons lui eussent véritablement fait l'injustice dont Bérengère affectoit de se plaindre, cependant elle n'étoit ni sa femme ni sa maîtresse, et quoique les reproches qu'elle pourroit lui faire dussent être mieux fondés que ceux de la reine, il les craignoit moins que les plaintes injustes et capricieuses de son épouse.

Ayant demandé à lui parler en particulier, on le fit entrer dans l'appartement d'Édith, qui étoit voisin de celui de la reine, et deux esclaves cophtes, à genoux dans le coin le plus éloigné de la chambre, furent présentes à l'entrevue. Un grand voile noir couvroit de ses longs plis la jolie tête et la

taille pleine de grâces de la noble fille des Plantagenet, qui ne portoit sur sa personne aucun autre ornement. Elle se leva, et fit une profonde révérence à Richard quand il entra, s'assit de nouveau quand il le lui ordonna, et, lorsqu'il eut pris place près d'elle, elle attendit, sans ouvrir la bouche, qu'il lui fît connoître son bon plaisir.

Richard, habitué à agir avec Édith avec cette familiarité que leur parenté autorisoit, trouva cet accueil glacial, et entama la conversation avec quelque embarras.

— Notre belle cousine est en colère contre nous, dit-il enfin, et nous avouons que de graves circonstances nous ont porté mal à propos à la soupçonner d'une conduite contraire à tout ce que nous avons jamais vu d'elle. Mais, tant que nous sommes dans cette sombre vallée de la vie, nous sommes sujets à prendre des ombres pour des réalités. Ma belle cousine peut-elle pardonner à Richard son parent un peu impétueux?

— Qui pourroit refuser de pardonner à Richard, répondit Édith, si Richard peut obtenir son pardon du roi d'Angleterre?

— Allons, allons, belle cousine, répliqua Richard, c'est prendre un ton beaucoup trop solennel. De par Notre-Dame! quel extérieur mélancolique! Avec ce grand voile noir on pourroit

croire que vous êtes veuve depuis hier, ou du moins que vous venez de perdre un amant chéri. Reprenez votre gaieté. Vous avez sans doute appris qu'il n'existe aucune cause réelle de chagrin; pourquoi donc conserver ce lugubre vêtement de deuil ?

— Pour l'honneur perdu de Plantagenet, dit Édith, pour la gloire éclipsée de la maison de mon père.

— Honneur perdu! gloire éclipsée! répéta Richard en fronçant le sourcil et d'un ton de mécontentement; — mais ma cousine Édith a des priviléges. Je l'avais jugée trop à la hâte, et elle a le droit d'en conserver quelque rancune. Apprenez-moi du moins en quoi j'ai failli.

— Plantagenet devoit pardonner une faute ou la punir, répondit Édith. Il ne lui convient pas de livrer des hommes libres, des chrétiens, de braves chevaliers aux fers des infidèles. Il est indigne de lui de faire un marché, un compromis, d'accorder la vie en privant de la liberté. Condamner l'infortuné à mort étoit un acte de sévérité qui avoit du moins une apparence de justice, le vouer à l'exil et à l'esclavage en est un de tyrannie manifeste.

— Je vois, dit Richard, que ma cousine Édith est une de ces belles qui pensent qu'un amant absent n'est plus rien, ou qu'il est comme mort.

Prenez patience! une vingtaine de cavaliers légèrement armés peuvent encore le suivre et réparer mon erreur, si votre amant est dépositaire de quelque secret qui rende sa mort plus désirable que son bannissement.

— Ne vous abaissez pas à d'indignes plaisanteries, Sire, répliqua Édith dont le front se couvrit d'une vive rougeur; —songez plutôt que, pour satisfaire votre courroux, vous avez privé votre grande entreprise d'un de ses meilleurs champions, ravi à la croix un de ses plus fermes soutiens, livré un serviteur du vrai Dieu entre les mains des païens, et donné aux esprits aussi soupçonneux que le vôtre se l'est montré dans cette affaire, quelque droit de dire que Richard a banni le plus brave guerrier de son camp, de crainte qu'il ne pût acquérir un renom égal au sien.

—Moi! moi! s'écria Richard vivement ému, suis-je donc homme à être jaloux du renom des autres? Je voudrois qu'il fût ici pour prétendre à cette égalité! J'oublierois mon rang, je déposerois ma couronne pour entrer en lice contre lui, afin qu'on vît si Richard Plantagenet avoit lieu d'envier la prouesse de qui que ce soit! Allons, Édith, vous ne pensez pas ce que vous dites. Que le chagrin ou le mécontentement de l'absence de votre amant ne vous rende pas injuste envers votre parent, qui, malgré toute votre humeur, fait autant de

cas de votre estime que de celle de personne au monde.

— L'absence de mon amant! répéta lady Édith. Mais oui, on peut justement nommer mon amant celui qui a payé ce titre si cher. Quelque indigne que je pusse être d'un tel hommage, j'étois pour lui comme une lumière qui guidoit ses pas dans le noble sentier de la chevalerie; mais que j'aie oublié mon rang ou qu'il ait eu la présomption de sortir du sien, c'est un mensonge, fût-ce un roi qui le prononçât.

— Ne mettez pas dans ma bouche des paroles qu'elle n'a pu prononcer, belle cousine. Je ne vous ai pas dit que vous ayez accordé à cet Écossais d'autres faveurs que celles qu'un bon chevalier peut obtenir, même d'une princesse, quel que soit son rang. Mais, par Notre-Dame! je me connois un peu en ce jeu d'amour; il commence par un respect muet, par des égards lointains; puis, quand les occasions se présentent, la familiarité s'accroît, et peu à peu.....; mais il est inutile de parler ainsi à une femme qui se croit plus de sagesse qu'il n'en existe dans le monde entier.

— J'écoute bien volontiers les conseils de mon parent quand ils sont de nature à ne pas faire injure à mon rang et à mon caractère.

— Les rois ne donnent pas de conseils, belle cousine; ils intiment des ordres.

— Les soudans intiment des ordres, mais c'est parce qu'ils règnent sur des esclaves.

— Patience! vous pourriez apprendre à mépriser moins les soudans, quand vous avez une si haute estime pour un Écossais. Je regarde Saladin comme plus fidèle à sa parole que ce William d'Écosse, qui se fait appeler le Lion, sur ma foi! Il m'a indignement trompé en manquant à m'envoyer les troupes auxiliaires qu'il m'avoit promises. Je vous dis, Édith, qu'il est possible que vous viviez assez pour préférer un Turc plein de franchise à un Écossais de mauvaise foi.

— Non, jamais! quand même Richard embrasseroit la fausse religion qu'il est venu pour extirper de la Palestine sous la bannière de la croix.

— Vous voulez avoir le dernier mot, dit Richard en se levant; il faut vous le laisser. Pensez de moi ce qu'il vous plaira, belle Édith; je n'oublierai pas que votre père étoit mon frère.

A ces mots il se retira de bonne humeur en apparence, mais au fond très-peu satisfait du résultat de sa visite.

Le quatrième jour après que sir Kenneth avoit quitté le camp, Richard étoit assis dans son pavillon, jouissant d'une brise du soir qui sembloit arriver tout exprès de l'horizon occidental et même de l'Angleterre, afin d'aider par sa douce fraîcheur le monarque vaillant à recouvrer peu à

peu toute la force qui lui étoit nécessaire pour exécuter ses projets gigantesques. Il étoit seul, de Vaux ayant été envoyé à Ascalon pour en ramener des renforts d'hommes et de munitions, et ses autres officiers étant occupés, chacun dans leur département, à des préparatifs pour la reprise des hostilités, et pour une grande revue de l'armée des croisés qui devoit avoir lieu le lendemain. Cœur-de-Lion écoutoit le bruit sourd et confus que faisoient les forgerons se disposant à ferrer les chevaux, les armuriers qui réparoient des armes, et les soldats passant et repassant devant sa tente, et dont la voix, exprimant une ardeur martiale, sembloit un présage de victoire. L'oreille de Richard s'enivroit avec délices de ces sons mélangés, et tandis qu'il se livroit lui-même aux visions de conquête et de gloire qu'ils lui suggéroient, un écuyer vint lui dire qu'un messager de Saladin venoit d'arriver.

— Faites-le entrer dans le camp, Jocelyn, dit le roi, et avec tous les honneurs convenables.

L'écuyer anglais fit entrer alors un homme dont l'extérieur n'annonçoit qu'un esclave de Nubie, mais qui cependant inspiroit plus d'intérêt. Il étoit d'une belle taille, parfaitement formé, et ses traits imposants, quoique d'un noir de jais, n'offroient rien qui appartînt à la race des nègres. Il portoit sur ses cheveux, noirs comme le char-

bon, un turban de toile fine d'un blanc de lait; ses épaules étoient couvertes d'un manteau court de même couleur, ouvert par-devant et sur les manches; et l'on voyoit par-dessous un pourpoint de peau de léopard, qui descendoit à trois pouces du genou. Ses jambes et ses bras nerveux étoient nus, si ce n'est qu'il avoit des sandales aux pieds, et un collier et des bracelets d'argent. Une dague à lame droite et à poignée de buis, dans une gaîne couverte d'une peau de serpent, étoit suspendue à sa ceinture. Sa main droite tenoit une petite javeline, dont la pointe étoit garnie d'un acier large et brillant d'une palme de longueur, et de la gauche il conduisoit, par le moyen d'une lesse de fil de soie et d'argent entrelacés, un grand et magnifique lévrier.

Le messager se prosterna, découvrant en partie ses épaules, en signe d'humilité; et, ayant touché la terre du front, il se releva en restant appuyé sur un genou, et dans cette attitude il présenta au roi une pièce de soie qui en contenoit une de drap d'or dans lequel étoit une lettre de Saladin, écrite en arabe, avec une traduction en anglo-normand, et qui, rendue en langue moderne, contenoit ce qui suit :

« Saladin, rois des rois, à Melec Ric, le Lion d'Angleterre.

» Attendu que nous avons été informés par

ton dernier message, que tu as préféré la guerre à la paix, et notre inimitié à notre amitié, nous te regardons comme un homme aveugle en cette affaire, et nous espérons bientôt te convaincre de ton erreur, à l'aide des forces invincibles de nos mille tribus, quand Mahomet, le prophète de Dieu, et Allah, le Dieu du prophète, jugeront la querelle entre toi et moi. Quant au surplus, nous faisons grand compte de toi et des présents que tu nous as envoyés, notamment des deux nains aussi difformes qu'Ysop [1] et aussi divertissants que le luth d'Isaac. Et en retour de ces présents, tirés du trésor de ta générosité, nous t'envoyons un esclave de Nubie, nommé Zoank, dont il ne faut pas que tu juges par sa couleur, comme font les fous de la terre, attendu que le fruit à écorce noire a la saveur la plus exquise. Sache qu'il est fidèle à exécuter les ordres de son maître, comme le fut Rustan de Zablestan. Tu ne le trouveras pas moins prudent conseiller quand tu auras appris à entrer en communication avec lui, car la parole a été condamnée au silence entre les murs d'ivoire de son palais. Nous le recommandons à tes soins, espérant que l'heure n'est pas éloignée où il pourra te rendre de bons services. Et nous te disons adieu, espérant que notre très-saint pro-

[1] Ésope.

phète pourra encore t'appeler à la connoissance de la vérité; mais, si cette lumière te manque, notre désir est que la santé te soit promptement rendue, afin qu'Allah soit juge entre toi et moi sur le champ de bataille. »

Cette missive étoit sanctionnée par la signature et le sceau du soudan.

Richard considéra en silence le Nubien, qui étoit debout devant lui, les yeux fixés sur la terre, les bras croisés sur sa poitrine, semblable à une statue de marbre noir du travail le plus exquis, n'attendant pour s'animer qu'un attouchement de Prométhée. Le roi d'Angleterre, qui, comme on l'a dit d'un de ses successeurs, Henry VIII, aimoit à voir ce qu'on peut appeler par excellence UN HOMME, étoit charmé de la force des muscles et de la symétrie parfaite de tous les membres de celui qu'il examinoit, il lui adressa la parole en langue franque :

— Es-tu païen ? lui demanda-t-il.

L'esclave secoua la tête, porta un doigt à son front, fit le signe de la croix pour prouver qu'il étoit chrétien, et reprit humblement son attitude immobile.

— Un chrétien de Nubie, sans doute, dit Richard, et à qui ces chiens d'infidèles ont coupé l'organe de la parole.

Le Nubien fit encore un signe de tête négatif,

leva l'index vers le ciel et le plaça ensuite sur ses lèvres.

— Je te comprends, dit Richard; tu souffres cette privation par la volonté de Dieu, et non par la cruauté de l'homme. Sais-tu nettoyer un baudrier et les armes, placer au besoin une armure sur le corps d'un chevalier?

Le muet fit un geste affirmatif, et, s'avançant vers une cotte de mailles qui étoit suspendue avec le casque et le bouclier du monarque chevaleresque à l'un des piliers qui soutenoient la tente, il la mania avec une adresse suffisante pour prouver qu'il entendoit parfaitement le service d'un écuyer.

— Tu es un drôle adroit, et je ne doute pas que tu puisses te rendre utile, dit le roi. Je t'attache à ma personne, tu seras de service dans ma chambre, afin de prouver le cas que je fais du présent du noble soudan. Puisque tu ne parles pas, il s'ensuit que tu ne peux rien rapporter de ce que tu pourras voir et entendre, et que tu ne provoqueras pas ma colère par quelque réplique déplacée.

Le Nubien se prosterna de nouveau jusqu'à toucher la terre de son front; et s'étant relevé il s'éloigna de quelques pas, comme pour attendre les ordres de son maître.

—Tu vas entrer en fonctions sur-le-champ, dit

Richard. J'aperçois une tache de rouille sur ce bouclier, et quand je le secouerai en face de Saladin, je veux qu'il soit aussi clair et aussi brillant que l'honneur du soudan.

On entendit le son d'un cor hors du pavillon, et presque au même instant sir Henry Néville entra avec un paquet de dépêches.

— C'est d'Angleterre, Sire, dit-il en le remettant au roi.

— D'Angleterre! de notre chère Angleterre! s'écria Richard avec un ton d'enthousiasme mélancolique! hélas! ils ne songent guère combien leur souverain a été tourmenté par la tristesse et la maladie; combien il a trouvé d'amis foibles et d'ennemis actifs! Ayant ouvert les dépêches, il ajouta après y avoir jeté un coup d'œil à la hâte: — Ces lettres ne viennent pas d'un pays en paix, il est aussi agité par des divisions. Retire-toi, Néville, il faut que je les lise ces lettres seul et à loisir.

Néville sortit de la tente, et Richard fut bientôt entièrement absorbé dans les détails fâcheux qu'on lui envoyoit d'Angleterre, relativement aux factions qui déchiroient ses domaines héréditaires. On lui apprenoit la désunion de ses frères Jean et Geoffroi; les querelles de ces deux princes avec le grand justicier Longchamp, évêque d'Ély, l'oppression sous laquelle les no-

bles faisoient gémir les paysans, enfin la rébellion de ceux-ci contre leurs seigneurs, rébellion qui avoit produit partout des scènes de discorde, et qui avoit été, en quelques endroits, suivie d'effusion de sang. A ce récit d'événements mortifiants pour son orgueil et attentatoires à son autorité succédoient les vives prières que lui faisoient ses conseillers les plus sages et les plus dévoués pour qu'il retournât sur-le-champ en Angleterre, où sa présence seule pouvoit prévenir une guerre intestine dont la France et l'Écosse ne manqueroient probablement pas de profiter.

Rempli de l'inquiétude la plus pénible, Richard lut et relut ces lettres de mauvais augure, compara les nouvelles que les unes contenoient avec les mêmes faits rapportés dans d'autres en termes différents; et devint bientôt totalement insensible à tout ce qui se passoit autour de lui, quoique pour jouir de la fraîcheur il se fût assis près de l'entrée de sa tente, et que les rideaux en fussent ouverts de manière qu'il pouvoit voir les sentinelles et tous ceux qui se trouvoient devant la porte, comme il pouvoit en être vu.

Plus enfoncé dans l'ombre du pavillon, et occupé de la tâche que son nouveau maître lui avoit donnée, l'esclave nubien étoit assis le dos un peu tourné du côté du roi. Il avoit fini de net-

toyer et de fourbir un haubert et une brigandine, et il rendoit en ce moment le même service à un pavois ou bouclier d'une taille extraordinaire, garni de plaques d'acier, dont Richard se servoit souvent pour faire des reconnoissances, ou pour donner l'assaut aux places fortifiées, comme étant une protection plus efficace contre les traits que l'étroit bouclier triangulaire dont se servoient les cavaliers. Ce pavois ne portoit ni les lions d'Angleterre, ni aucune devise qui auroit pu attirer l'attention des ennemis qu'attaquoit celui qui en étoit couvert. Le travail du Nubien se bornoit donc à en rendre la surface brillante comme du cristal, et il sembloit y réussir complétement. Derrière lui étoit le beau chien, qu'on auroit pu appeler son frère d'esclavage, et qui, comme s'il eût été saisi de respect en se voyant un roi pour nouveau maître, étoit couché près du muet, sa tête appuyée sur la terre, sa queue et ses pates repliées sous son corps.

Tandis que le monarque et son nouveau serviteur étoient ainsi occupés, un autre acteur arriva doucement sur la scène, et se mêla au groupe de soldats anglais, dont une vingtaine, de garde devant la tente de leur souverain, témoignoient par un silence inaccoutumé leur respect pour son air pensif et les réflexions auxquelles il se livroit évidemment. Ils ne montroient pourtant pas plus

de diligence que de coutume. Les uns jouoient à des jeux de hasard avec de petits cailloux; les autres causoient à voix basse de la reprise prochaine des hostilités; plusieurs étoient étendus par terre, et dormoient couverts de leur grand manteau vert.

Au milieu de ces gardes indolents se glissa un vieux Turc de petite taille, vêtu en marabout ou santon du désert, espèce d'enthousiastes qui se hasardoient quelquefois dans le camp des croisés, quoiqu'ils y fussent toujours regardés avec mépris, et souvent même exposés à de mauvais traitements. La vie dissolue de la plupart des chefs chrétiens attiroit dans leurs tentes une foule de musiciens, de courtisanes, de marchands juifs, de Cophtes, de Turcs, et de tout le rebut des diverses nations de l'Orient; de sorte que le cafetan et le turban, qu'on étoit venu pour chasser de la Terre-Sainte, se montroient journellement au milieu des croisés, et n'excitoient aucune alarme.

Quand l'être insignifiant que nous venons de décrire fut assez près des soldats pour en être remarqué, il jeta par terre son mauvais turban vert, et fit voir que sa barbe et ses sourcils étoient rasés comme c'étoit la coutume des bouffons de profession, et que l'expression de ses traits ridés et bizarres, et de ses petits yeux

noirs et brillants comme du jais, annonçoit en lui un cerveau dérangé.

— Danse, marabout, s'écrièrent les soldats, qui connoissoient les manières de ces enthousiastes; danse, ou nous te caressons avec les cordes de nos arcs de manière à te faire tourner comme jamais toupie ne tourna sous le fouet d'un écolier.

Ainsi parloient ces gardes inconsidérés, aussi enchantés d'avoir un musulman à tourmenter qu'un enfant qui attrape un papillon, ou un écolier qui découvre un nid d'oiseau.

Le marabout, comme s'il se fût trouvé trop heureux de pouvoir les amuser, se mit à bondir sur-le-champ, et commença ensuite à tourner sur lui-même au milieu d'eux avec une agilité singulière, qui, contrastant avec sa petite taille et sa figure ridée, le faisoit ressembler à une feuille sèche, tournant au gré d'un tourbillon. Sur le haut de sa tête, chauve par-devant et rasée par-derrière, s'élevoit une seule touffe de cheveux, droite comme si elle eût servi à quelque génie invisible pour le soutenir; et dans le fait, on auroit dit qu'il lui falloit des moyens surnaturels pour exécuter une danse capable de donner des vertiges, et pendant laquelle on voyoit à peine le bout des pieds du danseur toucher la terre. Cependant, tout en dé-

crivant des cercles irréguliers en passant d'un endroit à l'autre, il s'approchoit toujours, quoique presque insensiblement, de la tente, et enfin après deux ou trois bonds plus merveilleux que tous ceux qui les avoient précédés, il se laissa tomber comme épuisé à environ quarante pas de la personne du roi.

— Donnez-lui de l'eau, dit un des soldats; ces chiens ont toujours soif après leur danse joyeuse.

— De l'eau, dis-tu, Long Allen? répliqua un autre. Comment te trouverois-tu d'un tel breuvage après une pareille danse?

— Du diable s'il y a ici une goutte d'eau, dit un troisième; il faut faire un chrétien de ce vieux païen à pied léger, en lui faisant boire du vin de Chypre.

— Oui, oui, ajouta un autre, et s'il est rétif, apporte la corne dont se sert Dick Hunter pour faire avaler des médecines à sa jument.

Un cercle se forma sur-le-champ autour du santon, étendu par terre et épuisé, et tandis qu'un des soldats le soutenoit sur son séant, un autre approcha de ses lèvres un flacon de vin. Hors d'état de parler, le vieillard secoua la tête, et fit un geste de la main pour repousser la liqueur défendue par les lois du prophète. Mais ceux qui le tourmentoient ne vouloient pas le tenir quitte à si bon marché.

— La corne! la corne! s'écria l'un d'eux; il n'y a pas grande différence entre un Turc et un cheval de Turquie; et il faut le traiter en conséquence.

— Par saint George, vous l'étoufferez! dit Long Allen; et d'ailleurs ce seroit un péché que de faire avaler à un chien de païen une quantité de vin qui suffiroit pour trois jours à un bon chrétien.

— Tu ne connois pas la nature de ces Turcs et de ces païens, Long Allen, répondit Henry Woodstall. Je te dis que ce flacon de vin de Chypre lui fera tourner l'esprit en sens inverse de la danse, et par conséquent le remettra dans son état naturel. L'étouffer! ce vin ne l'étouffera pas plus qu'une livre de beurre n'étoufferoit la chienne noire de Ben.

— Et quant à le lui reprocher, ajouta Tomalin Blacklees, pourquoi reprocherois-tu à ce pauvre diable de païen un flacon de bon vin sur la terre, quand tu sais que, pendant toute l'éternité, il n'aura pas une goutte d'eau pour se rafraîchir le bout de la langue?

— C'est dur, dit Long Allen; car, voyez-vous, il est Turc, parce que son père étoit Turc avant lui. Si c'étoit un chrétien qui se fût fait païen, je conviens avec vous que l'endroit le plus chaud de l'enfer seroit le quartier d'hiver qui lui conviendroit.

— Tais-toi, Long Allen, dit Henry Woodstall; je te dis que ta langue n'est pas le plus court de tes membres, et je te prédis qu'elle t'occasionera une querelle avec le père Francis comme il t'en a déjà fait une à cause de cette petite Syrienne aux yeux noirs. Mais voici la corne. Allons, quelqu'un! de l'agilité! Qu'on lui ouvre les dents de force avec le manche d'un poignard.

— Un instant! un instant! le voilà qui prend son parti, s'écria Tomalin. Voyez, il fait signe qu'on lui donne le flacon. Place, place, camarades! *Oop sey es*, comme disent les Hollandais, cela descend comme la rosée du ciel! ce sont, ma foi, de vrais biberons quand ils s'y mettent une fois; jamais Turc ne tousse en buvant, et ne baisse le coude trop tôt.

Dans le fait, le santon, ou qui que fût cet homme, vida, ou parut vider le flacon jusqu'au fond, et d'un seul trait. Lorsqu'il le retira de ses lèvres, après en avoir épuisé le contenu, il prononça seulement, en poussant un profond soupir, les mots : — Allah Kerim, ou Dieu est miséricordieux. Les soldats, témoins de cet exploit bachique, poussèrent alors des éclats de rire si bruyants que le roi fut troublé dans ses réflexions; et, étendant le bras vers eux, il s'écria d'un ton courroucé : — Comment, drôles, point de respect, point d'égards!

Tous gardèrent le silence à l'instant, connoissant parfaitement le caractère de Richard, qui, tantôt permettoit la familiarité à ses soldats, tantôt, quoique moins fréquemment, en exigeoit le respect le plus profond; se hâtant de se retirer à une distance plus respectueuse du monarque, ils voulurent emmener avec eux le marabout; mais celui-ci, paroissant épuisé par la fatigue, ou, cédant à l'influence du vin qu'il avoit bu, résista à tous leurs efforts, et poussa même quelques cris.

— Laissez-le tranquille, fous que vous êtes, dit Long Allen à voix basse à ses compagnons. Par saint Christophe! vous mettrez notre Dickon [1] hors de lui, et il fera sentir la pointe de son poignard à la doublure de nos pourpoints. Laissez-le tranquille, vous dis-je; dans moins d'une minute il dormira comme un loir.

En ce moment le monarque jeta sur eux un autre regard d'impatience, et tous les soldats se retirèrent à la hâte, laissant le santon, qui, étendu par terre, sembloit hors d'état de remuer un membre ou une articulation. Un instant après le même silence et la même tranquillité régnoient comme avant l'arrivée du musulman.

[1] Abréviation familière du nom Richard.

CHAPITRE XII.

« Le meurtre aux traits flétris,
» Éveillé par le loup, sa noire sentinelle,
» Dont les sourds hurlements prouvent qu'il est fidèle,
» S'avance à pas furtifs, comme marchoit Tarquin
» Pour aller accomplir son criminel dessein. »
SHAKSPEARE. *Macbeth.*

PENDANT un quart d'heure, et même plus longtemps après l'incident que nous venons de rapporter, tout resta parfaitement tranquille en face du pavillon du roi. Richard lisoit et réfléchissoit tour à tour près de l'entrée de sa tente. Par-derrière, et le dos tourné vers la porte, l'esclave nubien finissoit de fourbir le grand pavois. En face à une centaine de pas de distance, les gardes, debout, assis ou étendus par terre, s'amusoient à différents jeux en silence, et entre eux et la tente on voyoit le marabout, en apparence privé de tout sentiment, et qu'on auroit pu prendre pour un tas de haillons.

Mais le Nubien avoit l'avantage de trouver un miroir dans le bouclier qu'il venoit de polir, et dont la surface, devenue brillante, réfléchissoit tout ce qui se passoit derrière lui. Il fut aussi

surpris qu'alarmé en voyant, par ce moyen, le marabout soulever doucement la tête, et tout examiner autour de lui, en faisant tous ses mouvements avec un degré d'attention qui ne paroissoit nullement compatible avec un état d'ivresse. Il appuya de nouveau sa tête sur la terre, et, comme s'il se fût convaincu que personne ne l'observoit, il commença à se traîner lentement, et sans avoir l'air de faire des efforts volontaires, comme par suite de ces mouvements qu'on fait quelquefois en dormant, de manière à s'approcher de plus en plus de la personne du roi. Il s'arrêtoit pourtant de temps en temps, et reprenoit son état d'immobilité, comme l'araignée, en s'avançant vers sa proie, tombe tout à coup dans une sorte d'anéantissement si elle s'aperçoit qu'on l'observe. Cette espèce de mouvement progressif parut suspect au Nubien, qui, de son côté, se prépara tranquillement à intervenir dans cette affaire, du moment que les circonstances pourroient sembler l'exiger.

Cependant le marabout se glissoit graduellement, comme un serpent ou plutôt comme un limaçon, et il arriva enfin à douze pas du roi. Se relevant alors tout à coup, il s'élança avec le bond d'un tigre; en moins d'un instant il se trouva derrière Richard, et leva contre lui un cangiar ou poignard qu'il avoit caché dans sa manche.

La présence de toute son armée n'auroit pu alors sauver le monarque; mais les mouvements du Nubien avoient été aussi bien calculés que ceux du fanatique, et avant que celui-ci pût frapper, le premier lui saisit le bras. Tournant sa rage contre celui qui se plaçoit si inopinément entre lui et sa victime, le charegite, car tel étoit le prétendu marabout, lui porta un coup de poignard qui ne fit que lui effleurer le bras, tandis que la force supérieure du Nubien le terrassa facilement. Voyant ce qui se passoit, Richard se leva, et, sans montrer plus de surprise, de colère et même d'intérêt, qu'un homme qui chasse une guêpe hargneuse, et qui l'écrase, il saisit le tabouret sur lequel il étoit assis, et s'écriant seulement : — Ah, chien! il en brisa le crâne de l'assassin, qui répétant deux fois, d'abord à haute voix, et ensuite d'un ton presque inintelligible : *Allah ackbar!* c'est-à-dire : Dieu est victorieux, tomba mort aux pieds du roi.

— Vous êtes des sentinelles bien vigilantes, dit Richard d'un ton de reproche méprisant à ses gardes, qui, frappés de terreur en entendant le bruit de ce qui venoit de se passer dans la tente, y étoient accourus en tumulte; — voilà de braves gens, qui me laissent faire de ma propre main la besogne du bourreau! Silence, taisez-vous tous! Que signifient toutes vos clameurs? N'avez-vous

pas encore vu un Turc mort? Emportez cette charogne hors du camp; séparez la tête du tronc; mettez-la sur une pique, et ayez soin d'en tourner le visage du côté de la Mecque, pour qu'il puisse plus aisément dire à l'infâme imposteur dont l'inspiration l'a amené ici, comment il a réussi dans sa mission. — Quant à toi, mon ami basané et silencieux, ajouta-t-il en se tournant vers le Nubien.... Mais quoi! tu es blessé, et par une arme empoisonnée, j'en suis sûr, car un si chétif animal ne pouvoit espérer, par la force de son bras, que d'égratigner le cuir du lion. Vite qu'un de vous suce sa blessure; le poison est sans danger pour les lèvres, quoiqu'il soit mortel quand il se mêle au sang.

Les soldats se regardèrent l'un l'autre, et parurent hésiter, car la crainte d'un danger de cette nature faisoit trembler ceux qui n'en auroient redouté aucun autre.

— Eh bien, drôles, continua le roi; vos lèvres sont donc bien délicates? Craignez-vous la mort, pour hésiter ainsi?

— Aucun de nous ne craint de mourir en homme, répondit Long Allen, que le roi regardoit en parlant ainsi; mais on ne se soucieroit pas de mourir en rat empoisonné pour l'amour d'un pareil bétail noir, qu'on vend et qu'on

achète sur le marché comme un bœuf à la Saint-Martin.

— Le roi parle de sucer du poison, comme d'avaler une groseille, dit un autre à demi-voix.

— Apprenez, dit Richard, que je n'ai jamais ordonné à personne que ce que je serois disposé à faire moi-même.

Et sans plus de cérémonie, en dépit des remontrances de tous ceux qui l'entouroient, et de la résistance respectueuse que lui opposa le Nubien, le roi, méprisant les représentations, et surmontant toute opposition, appliqua lui-même sa bouche sur la blessure de l'esclave noir. Dès qu'il interrompit cette opération singulière pour un roi, le Nubien s'écarta de lui à la hâte, couvrit son bras d'une écharpe, et annonca par des gestes aussi fermes que respectueux sa détermination de ne pas souffrir que le roi continuât des soins si dégradants. Long Allen ajouta que, si cela étoit nécessaire pour empêcher le roi de s'acquitter d'une pareille fonction, ses lèvres, sa langue et ses dents étoient au service du moricaud, comme il appela le Nubien, et qu'il l'avaleroit tout entier plutôt que de souffrir que la bouche du roi Richard y touchât davantage.

Néville et d'autres officiers qui arrivoient en ce moment joignirent leurs remontrances à celles des soldats.

— Allons, allons, dit Richard, ne faites pas tant de bruit sans raison pour un cerf dont les chiens ont perdu la voie, ou pour un danger qui est passé. Cette blessure ne peut avoir de suites, à peine en sort-il une goutte de sang; un chat en colère auroit fait une égratignure plus profonde, et quant à moi, j'en serai quitte pour prendre une dragme d'orviétan par forme de précaution, quoique cela soit inutile.

Ainsi parla Richard, peut-être un peu honteux lui-même de sa condescendance, quoiqu'elle eût été inspirée par la reconnoissance et l'humanité. Mais Néville, continuant à faire des représentations sur le danger auquel il avoit exposé sa personne royale, il lui imposa silence d'un ton absolu.

— Silence, Néville! Qu'il n'en soit plus question! j'ai agi ainsi pour montrer à ces ignorants pleins de préjugés comment ils peuvent se secourir les uns les autres, quand ces lâches coquins viennent nous attaquer avec des sarbacanes lançant des traits empoisonnés. Mais emmène ce Nubien dans ton quartier, Néville; j'ai changé d'avis à son égard; qu'on ait grand soin de lui. Mais écoute un mot à l'oreille : il est autre chose que ce qu'il paroît; veille à ce qu'il ne s'échappe point, qu'il ait toute liberté dans le camp, mais qu'il ne puisse en sortir; et vous, mangeurs de

bœuf, buveurs de vin, chiens de basse-cour anglais, retournez à votre poste, et songez à y être plus vigilants. Ne croyez pas que vous soyez ici dans votre pays de franc jeu, où l'on parle avant de frapper, où l'on se donne la main avant de se couper la gorge. Chez nous le danger marche le front levé; le glaive hors du fourreau, il défie l'ennemi qu'il veut attaquer; mais ici, il vous appelle au combat avec un gant de soie au lieu d'un gantelet d'acier; vous coupe le cou avec la plume d'une tourterelle, vous poignarde avec la tête d'une épingle, et vous étrangle avec la dentelle du corset d'une femme. Retirez-vous, ayez les yeux ouverts et la bouche fermée; buvez moins, et regardez mieux autour de vous; ou je mettrai vos estomacs voraces à une telle diète que la patience d'un Écossais n'y tiendroit pas.

Les soldats, honteux et mortifiés, retournèrent à leur poste, et Néville commença à faire des remontrances au roi sur le danger qu'il y avoit à passer si légèrement sur une telle négligence et sur la nécessité de faire un exemple de ceux qui avoient oublié leur devoir au point de permettre à un homme suspect, comme ce marabout, d'approcher de sa personne à portée du poignard.

Richard l'interrompit. — Ne m'en parle pas, Néville. Voudrois-tu que je punisse le risque qu'a

couru ma personne plus sévèrement que je n'ai puni la perte de la bannière d'Angleterre? Elle a disparu, elle a été enlevée par un brigand, ou livrée par un traître; et pas une goutte de sang n'a coulé pour ce crime. — Mon ami noir, tu es bon conseiller, à ce que dit l'illustre soudan; je te donnerai ton poids en or si, en évoquant un être encore plus noir que toi, ou de quelque autre manière que ce fût, tu pouvois m'indiquer le moyen de découvrir le scélérat qui a entaché mon honneur. Qu'en dis-tu?

Le muet sembla désirer de parler, mais sa bouche ne put exprimer que ces sons imparfaits que font entendre ceux qui se trouvent dans cette malheureuse situation. Croisant alors les bras sur sa poitrine, il fixa sur le roi des yeux pleins d'intelligence, et lui fit de la tête un signe affirmatif.

— Comment! s'écria le roi avec un mouvement de joie et d'impatience, tu entreprendrois de faire une pareille découverte?

Le Nubien répéta le même geste.

— Donne-lui une écritoire, dit Richard à Néville. Il étoit plus facile d'en trouver une sous la tente de mon père que dans la mienne; mais il doit y en avoir une ici quelque part, pourvu que la chaleur de ce climat brûlant n'en ait pas des-

séché l'encre! Sais-tu que ce drôle est un vrai joyau, Néville, un diamant noir?

— Si vous me permettez, Sire, de vous dire humblement ce que je pense, dit Néville, il seroit dangereux de trafiquer de cette marchandise. Il faut que cet homme soit un sorcier, et les sorciers sont ligués avec le grand ennemi de la race humaine, qui a intérêt à semer de l'ivraie parmi le bon grain, à introduire la dissension dans nos conseils, à...

— Silence, Néville! s'écria le roi. Rappelle ton chien du nord quand il est sur le point d'atteindre le daim, et tu pourras espérer qu'il t'écoute; mais ne cherche pas à arrêter Plantagenet quand il a quelque espoir de recouvrer son honneur.

L'esclave, qui avoit écrit pendant cette discussion et qui paroissoit habile dans l'art de communiquer ses idées par la plume, se leva en ce moment porta à son front le parchemin sur lequel il venoit d'écrire, et après s'être prosterné, suivant l'usage de l'Orient, il le présenta à Richard. C'étoit en français qu'il avoit écrit, quoique Richard lui eût toujours parlé jusqu'alors en langue franque.

Richard lut ce qui suit :

— A Richard le conquérant, l'invincible roi d'Angleterre, le plus humble de ses esclaves adresse ces paroles. Les mystères sont des cas-

settes sur lesquelles le ciel a apposé son sceau; mais il permet à la sagesse humaine de trouver des moyens pour en ouvrir la serrure. Si votre esclave étoit placé dans un endroit où les chefs de l'armée passeroient en ordre devant lui, ne doutez pas que, si celui qui a fait à mon roi l'injure dont il se plaint se trouvoit parmi eux, son iniquité ne fût rendue manifeste, seroit-elle couverte de sept voiles.

— Par saint George! s'écria Richard, tu as parlé fort à propos. Néville, tu sais que lorsque nous passerons demain nos troupes en revue les princes sont convenus que, pour expier l'insulte faite à l'étendard d'Angleterre, tous les chefs défileroient devant notre nouvelle bannière arborée sur le mont Saint-George, et lui feroient un salut. Crois-moi, le traître encore inconnu n'osera ne pas prendre part à cette justification solennelle, de peur que son absence même ne l'exposât aux soupçons. Tu veilleras à ce que notre conseiller noir s'y trouve, et si son art peut découvrir le traître, laisse-moi le soin du reste.

— Sire, dit Néville avec la franchise d'un baron anglais, prenez garde à ce que vous allez entreprendre. Voici, contre toute attente, la concorde rétablie dans notre sainte ligue; voulez-vous, sur des soupçons tels que ceux que peut vous inspirer un esclave noir, rouvrir des blessures si

récemment fermées? Voulez-vous faire d'une cérémonie solennelle dont le but est la réparation de votre honneur l'occasion d'exciter de nouveaux ressentiments, ou de faire revivre d'anciennes querelles? Je ne sais même si je m'exprimerois en termes trop forts en disant que ce seroit violer la déclaration que Votre Majesté a faite en présence du conseil des princes croisés.

— Néville, dit le roi d'un ton sévère en l'interrompant, ton zèle t'inspire trop de hardiesse et de présomption. Jamais je n'ai promis de m'abstenir de prendre tous les moyens pour découvrir l'infâme auteur de l'insulte faite à notre honneur. Avant de faire cette promesse, j'aurois renoncé à mon royaume et à ma vie. Toutes mes déclarations ont été faites sous cette réserve absolue et indispensable. Si l'Autrichien se fût avancé, et eût avoué en homme qu'il étoit l'auteur de cette injure, je la lui aurois pardonnée, pour le bien de la chrétienté, et je le lui ai même proposé.

— Mais, continua Néville avec un ton d'inquiétude, quelle garantie avez-vous que cet adroit esclave de Saladin n'en imposera point à Votre Majesté?

— Paix, Néville, dit Richard; tu te crois bien sage, et tu n'es qu'un fou. Songe à bien exécuter les ordres que je t'ai donnés relativement à ce drôle. Je vois en lui plus que ton esprit du West-

moreland ne peut pénétrer. Et toi, mon ami noir et muet, prépare-toi à exécuter ce que tu viens de me promettre; et, par la parole d'un roi, tu choisiras toi-même ta récompense. Ah! le voilà encore à écrire.

Le muet après avoir écrit remit au roi, avec le même cérémonial que la première fois, un morceau de parchemin sur lequel étoit écrit :

— La volonté du roi est une loi pour son esclave; il ne lui convient pas de demander un guerdon pour s'être acquitté de son devoir.

— *Guerdon* et *devoir*, répéta Richard en s'interrompant dans sa lecture, et en parlant à Néville en anglais, comme il l'avoit fait jusqu'alors. Ces orientaux profiteront des croisades; ils apprennent déjà à employer le langage de la chevalerie. Examine bien la figure de ce drôle, Néville; sans sa couleur il rougiroit. Je ne serois pas surpris qu'il entendît ce que je te dis: ces coquins sont savants dans la connoissance des langues.

— Le pauvre esclave ne peut supporter le feu des yeux de Votre Majesté, répondit Néville; ce n'est pas autre chose.

— Fort bien, dit le roi en frappant d'un doigt sur le parchemin dont il venoit d'achever la lecture; mais cet écrit audacieux nous apprend que notre fidèle muet est chargé d'un message de Saladin pour lady Édith Plantagenet, et il demande

l'occasion et les moyens de s'en acquitter. Que penses-tu de cette requête modeste, Néville?

— Je ne puis dire quel jugement Votre Majesté porte d'une telle liberté, répondit Néville; mais j'aurois de grandes craintes pour le cou du messager qui porteroit de votre part une pareille demande au soudan.

—Oh! s'écria Richard, je rends grâces au ciel de ce que je ne lui envie aucune de ses beautés brunies par le soleil. Mais quant à punir ce drôle d'avoir exécuté les ordres de son maître, et à l'instant où il vient de me sauver la vie, il me semble que ce seroit une marche un peu trop sommaire. Je te dirai un secret, Néville; car, quand même notre ministre noir et muet nous comprendroit par hasard, tu sais qu'il n'en pourroit rien révéler; je te dirai donc que, depuis une quinzaine de jours, je suis comme frappé d'un sort, et je voudrois bien être désenchanté. Quelqu'un ne m'a pas plus tôt rendu un bon office qu'il en perd tout le mérite en me faisant quelque injure; et d'un autre côté, celui qui mériteroit que je le condamnasse à mort pour quelque insulte ou quelque trahison est précisément celui qui, en me rendant un service, me force par honneur à révoquer ma sentence. Tu vois donc que je suis privé de la meilleure partie de mes fonctions royales, puisque je ne puis ni punir ni récompenser. Jusqu'à

ce que l'influence de cette planète malfaisante soit passée, je ne veux rien dire de la requête de notre serviteur noir, si ce n'est qu'elle est extraordinairement audacieuse, et que la meilleure chance qu'il ait pour trouver grâce à nos yeux, c'est de faire la découverte qu'il nous a promise. En attendant veille bien sur lui, et qu'il soit honorablement traité. Écoute encore un mot. Cherche l'ermite d'Engaddi, ajouta-t-il en baissant la voix, et amene-le-moi; qu'il soit saint ou sauvage, privé de raison ou dans son bon sens, je veux lui parler en particulier.

Néville, faisant signe au Nubien de le suivre, sortit de la tente de Richard très-surpris de tout ce qu'il venoit de voir et d'entendre, et surtout de la conduite peu ordinaire du roi. En général, on avoit peu de peine à découvrir sur-le-champ les idées et les sentiments de Richard, quoiqu'il pût être plus difficile d'en calculer la durée; car nulle girouette n'obéit plus aisément aux changements de vent que le roi ne cédoit à ses accès d'emportement; mais en cette occasion ses manières sembloient, contre son usage, contraintes et mystérieuses, et il étoit impossible de décider si la satisfaction ou le mécontentement dominoit dans sa conduite à l'égard de ce nouveau membre de sa maison. Le service que le roi avoit rendu au Nubien en arrêtant le fatal effet que

pouvoit avoir la blessure que lui avoit faite le marabout sembloit l'avoir payé de celui qu'il en avoit reçu lui-même quand il l'avoit dérobé au fer d'un assassin; mais il sembloit qu'un compte beaucoup plus long restoit à régler entre eux; que le monarque doutoit encore si le résultat en seroit de le rendre débiteur ou créancier, et qu'en conséquence il maintenoit une sorte de neutralité qui pouvoit convenir dans les deux cas.

Quant au Nubien, quels que fussent les moyens par lesquels il avoit appris à écrire les langues d'Europe, le baron fut bientôt convaincu que du moins celle de l'Angleterre lui étoit inconnue; car, l'ayant surveillé de près pendant la dernière partie de cette conversation, il jugea qu'il auroit été impossible à un homme qui auroit compris un entretien dont il étoit lui-même le sujet d'y prendre aussi peu d'intérêt qu'il avoit l'air de le faire.

CHAPITRE XIII.

« Qui va là ?... C'est ma foi mon savant médecin.
» Approchez... D'un ami je reconnois la main. »
CRABBE. *Sir Eustache Gray.*

NOTRE histoire va maintenant remonter à une époque un peu antérieure aux derniers incidents que nous venons de rapporter ; c'est-à-dire elle va rétrograder jusqu'à l'instant où le malheureux chevalier du Léopard, donné par Richard au médecin maure plutôt comme esclave qu'en toute autre qualité, fut exilé du camp des croisés, dans les rangs desquels il s'étoit souvent distingué avec éclat. Il suivit son nouveau maître, car c'étoit ainsi qu'il devoit alors nommer El Hakim, sous les tentes mauresques qu'il avoit fait transporter pour loger son cortége et tout ce qui lui appartenoit. Sir Kenneth éprouvoit l'espèce de stupéfaction d'un homme qui est tombé dans un précipice, et qui, en sortant par un heureux hasard, n'est encore capable que de s'éloigner de l'endroit fatal sans être en état de bien apprécier toute l'étendue du danger qu'il a couru.

En entrant dans la tente d'Adonebec l'Écos-

sais se jeta, sans prononcer un seul mot, sur une couche de peaux de buffle que son conducteur lui montra; et, se cachant le visage des deux mains, il poussa de profonds gémissements comme si son cœur eût été sur le point de se briser. Le médecin l'entendit pendant qu'il donnoit des ordres à ses nombreux esclaves pour qu'ils se préparassent à partir le lendemain avant le lever du soleil; et, touché de compassion, il interrompit ses occupations pour aller s'asseoir près du chevalier, croisant les jambes à la manière orientale, et il commença à lui offrir des consolations.

— Ami, lui dit-il, prenez courage; car que dit le poëte? — Il vaut mieux être le serviteur d'un bon maître que l'esclave de ses passions fougueuses! Je vous le répète donc, prenez courage, puisque Ysouf ben Yagoub [1] a été vendu par ses frères à un roi, à Pharaon, roi d'Égypte, tandis que votre souverain vous a donné à un homme qui vous traitera comme un frère.

Sir Kenneth essaya de remercier El Hakim; mais son cœur étoit trop plein, et ses vains efforts pour répondre engagèrent le bon médecin à suspendre ses consolations prématurées : il laissa son nouvel esclave ou son hôte se livrer en repos à son chagrin; et, ayant donné tous les or-

[1] Joseph, fils de Jacob.

dres nécessaires pour les préparatifs du départ, il s'assit sur le tapis qui étoit étendu sous la tente, et fit un repas frugal. Quand il l'eut terminé, on en offrit un semblable au chevalier écossais; mais, quoique les esclaves lui fissent comprendre que la journée du lendemain seroit bien avancée avant qu'ils fissent halte pour prendre des rafraîchissements, sir Kenneth ne put surmonter le dégoût que lui inspiroit toute nourriture solide, et l'on ne put le déterminer qu'à prendre un verre d'eau.

Il étoit encore éveillé long-temps après que son hôte, ayant terminé ses dévotions ordinaires, s'étoit endormi. Le sommeil ne l'avoit pas même encore visité à minuit, quand il remarqua un mouvement parmi les esclaves, qui, quoique sans parler et avec le moins de bruit possible, s'apprêtoient déjà à charger les chameaux. A l'exception du médecin lui-même, le chevalier écossais fut le dernier individu qui fut troublé dans le cours de ces préparatifs; mais vers trois heures du matin une espèce de majordome ou d'intendant de la maison vint l'avertir qu'il étoit temps qu'il se levât. Il obéit sur-le-champ, et le suivit au clair de lune dans un endroit où étoient les chameaux, les uns déjà chargés, les autres ayant encore les genoux pliés en attendant que leur charge fût complète.

A quelque distance des chameaux étoient des chevaux sellés et bridés. El Hakim, qui ne tarda pas à arriver, en monta un avec autant d'agilité que le permettoit le grave décorum de son caractère, et en désigna un autre qu'il ordonna qu'on amenât à sir Kenneth. Un officier anglais étoit présent pour les escorter dans le camp, et veiller à ce qu'ils le quittassent en sûreté et que tout fût prêt pour leur départ. Le pavillon qu'ils venoient de quitter fut plié avec une promptitude presque merveilleuse, et tout ce qui le composoit forma la charge du dernier chameau. Le médecin alors prononçant d'un ton solennel le verset du Koran, — qu'Allah soit notre guide et Mahomet notre protecteur dans le désert comme dans la plaine arrosée, — toute la cavalcade se mit sur-le-champ en marche.

Tandis qu'ils traversoient le camp, les diverses sentinelles qui étoient de garde leur crièrent : Qui va là? et les laissèrent ensuite passer les uns en silence, et les autres, plus zélés, en murmurant une malédiction contre le prophète. Enfin ils franchirent les barrières du camp, et ils commencèrent alors à marcher avec toutes les précautions militaires. Deux ou trois cavaliers, servant d'avant-garde, précédoient les autres à quelque distance; pareil nombre restoit en arrière, à la portée d'un trait d'arbalète; et, toutes les fois

que le terrain le permettoit, d'autres étoient détachés sur les flancs. Tandis qu'ils s'avançoient dans cet ordre, sir Kenneth, jetant un regard en arrière sur le camp qu'il apercevoit au clair de la lune, sentoit qu'il n'étoit plus alors à ses propres yeux qu'un banni, un homme à qui l'on avoit ravi en même temps l'honneur et la liberté; il étoit devenu étranger à ces bannières brillantes sous lesquelles il avoit espéré acquérir un glorieux renom; il s'éloignoit à jamais de ces tentes qui couvroient en ce moment la fleur de la chevalerie chrétienne et Édith Plantagenet.

El Hakim, qui étoit à son côté, lui dit avec son ton ordinaire de consolation solennelle : — Il n'est pas sage de regarder en arrière quand le but du voyage est en avant. Tandis qu'il parloit ainsi, le cheval de sir Kenneth fit un faux pas si périlleux qu'il manqua d'ajouter une morale pratique à celle de l'axiome.

Ce fut pour le chevalier un avertissement de faire plus d'attention à sa monture; c'étoit une cavale qui eût besoin plus d'une fois d'être retenue par la bride, quoique d'ailleurs aucun palefroi n'eût un pas d'amble plus doux et plus agréable.

— Cet animal peut se comparer à la fortune humaine, dit le médecin sentencieux; même quand il marche du pas le plus doux et le plus assuré, celui qui le monte doit prendre garde de

faire une chute. Ainsi, quand la prospérité est arrivée au dernier degré de son élevation, la prudence doit s'éveiller, et ouvrir les yeux pour éviter l'infortune.

Le miel même n'est qu'un objet de dégoût pour un estomac malade. Le chevalier, mortifié de sa disgrâce et accablé sous le poids de ses malheurs, commençoit à s'impatienter un peu d'entendre à chaque instant ses calamités devenir un sujet de proverbes et d'apophthegmes, quelque justes et bien appliqués qu'ils fussent.

— Il me semble, dit-il avec un peu d'humeur, que je n'ai pas besoin de nouvelles preuves de l'instabilité de la fortune. Je vous remercierois pourtant, Hakim, de m'avoir choisi ce coursier s'il pouvoit trébucher une bonne fois de manière à me rompre le cou aux dépens du sien.

— Mon frère, répondit le sage maure avec une gravité imperturbable, tu parles comme ceux qui sont privés de raison. Tu dis dans ton cœur qu'un homme sage auroit donné à son hôte le plus jeune et le meilleur cheval, et auroit gardé pour lui le plus vieux. Mais apprends que les défauts du vieux coursier peuvent se compenser par l'énergie du jeune cavalier, et que l'impétuosité du jeune cheval a besoin d'être modérée par le sang-froid du vieillard.

Ainsi parla El Hakim; mais à cette observation

sir Kenneth ne répondit rien qui pût fournir les moyens de continuer l'entretien. Le médecin alors, fatigué peut-être d'offrir des consolations à quelqu'un qui ne vouloit pas en recevoir, fit un signe à un homme de sa suite.

— Hassan, lui dit-il, n'as-tu rien à nous raconter pour nous faire paroître le chemin moins long ?

A cet appel, Hassan, conteur d'histoires et poëte de profession, piqua des deux pour approcher de son maître et s'acquitter de ses fonctions.

— Seigneur du palais de la vie, dit-il en s'adressant au médecin, toi devant qui l'ange Azrael déploie ses ailes pour s'enfuir; toi plus sage que Soliman ben Daoud [1], sur le sceau duquel étoit inscrit le VÉRITABLE NOM qui commande aux esprits des éléments, au ciel ne plaise que tandis que tu voyages sur le sentier de la bienveillance, portant l'espérance et la santé partout où tu vas, ta course soit attristée faute d'histoires et de chansons. Voici ton serviteur à ton côté, et il va puiser dans les trésors de sa mémoire comme dans un ruisseau dont les eaux coulent près du chemin pour le rafraîchissement du voyageur.

Après cet exorde Hassan leva la voix, et commença un conte d'amour et de magie, entre-

[1] Salomon, fils de David.

mêlé de faits belliqueux et orné de nombreuses citations des poëtes persans. Tout le cortége d'El Hakim, à l'exception de ceux qui étoient nécessaires pour conduire les chameaux, se pressa autour du conteur, aussi près que le permettoit le respect qu'inspiroit la présence du maître, pour jouir de ce qui a toujours été un des plus doux passe-temps des habitants de l'Orient.

Dans une autre circonstance, et quoiqu'il ne connût qu'imparfaitement la langue des musulmans, sir Kenneth auroit pu prendre quelque intérêt à cette histoire, qui, quoique inspirée par une imagination plus extravagante, et exprimée dans un style plus ampoulé et plus métaphorique, avoit pourtant beaucoup d'analogie avec les romans de chevalerie, alors si à la mode en Europe. Mais dans les circonstances où il se trouvoit, à peine s'aperçut-il qu'un homme placé au centre de la cavalcade déclamoit et chantoit tour à tour, ayant soin de donner aux intonations de la voix l'accent des diverses passions qu'il avoit à peindre, et recevant en retour tantôt des murmures d'approbation, tantôt des expressions de surprise, tantôt des soupirs et des larmes, et quelquefois même, ce qui étoit plus difficile à arracher à un tel auditoire, des sourires et des éclats de rire bruyants.

Pendant ce récit, l'attention de l'exilé, occupée de ses propres chagrins, en fut quelquefois distraite par le grondement plaintif d'un chien, enfermé dans un panier d'osier placé sur le dos d'un des chameaux. En chasseur expérimenté, il n'eut pas de peine à reconnoître la voix de son fidèle lévrier, et d'après ses murmures plaintifs, il ne douta pas qu'il ne sentît que son maître étoit près de lui, et qu'il n'implorât son assistance pour lui rendre la liberté.

— Hélas, pauvre Roswall, pensa-t-il, tu appelles à ton aide un homme dont l'esclavage est plus cruel que le tien. Je n'aurai pas l'air de faire attention à toi, ni de répondre à ton affection, car notre séparation n'en auroit que plus d'amertume.

Ainsi se passèrent les heures de la nuit et de cette lueur douteuse qui forme le crépuscule du matin en Syrie. Mais quand la première ligne du disque du soleil commença à ce montrer à l'horizon; quand son premier rayon vint frapper obliquement les sables du désert dans lequel les voyageurs étoient alors entrés, la voix sonore d'El Hakim se fit entendre au-dessus de celle du conteur, et l'interrompit dans son récit, pour répéter la proclamation solennelle que font les muezzins chaque matin du haut des minarets.

— A la prière! à la prière! il n'y a d'autre Dieu

que Dieu. A la prière! à la prière! Mahomet est le prophète de Dieu! A la prière! à la prière! Le temps fuit loin de vous. A la prière! à la prière! le jugement approche de vous.

En un instant chaque musulman se jeta à bas de cheval, tourna le visage vers la Mecque, et fit avec le sable une imitation de ces ablutions qui en tout autre lieu doivent se faire avec de l'eau, tandis que, par quelques courtes mais ferventes exclamations, il invoquoit la protection de Dieu et du prophète et le pardon de ses péchés.

Sir Kenneth lui-même, dont la raison et les préjugés se révoltèrent en voyant ses compagnons de voyage occupés à ce qu'il regardoit comme un acte d'idolâtrie, ne put s'empêcher de respecter la sincérité de leur dévotion; et il fut excité par leur ferveur à offrir des supplications au ciel. Cependant il avoit peine à concevoir qu'un sentiment tout nouveau pour lui le portât à joindre ses prières, quoique sous une invocation différente, à celle de ces mêmes Sarrasins dont le culte profane lui avoit paru déshonorer un pays dans lequel de si grands miracles s'étoient opérés, et où s'étoit levé l'astre de la rédemption.

Cependant cet acte d'une dévotion pure, quoique fait dans une compagnie si étrange, partoit du sentiment naturel de ses devoirs religieux, et il produisit son effet ordinaire en calmant son

esprit harassé par tant de calamités successives. Les prières sincères et ferventes que le chrétien adresse au trône du Tout-puissant lui donnent la meilleure leçon de patience dans l'affliction; car pourquoi adresserions-nous à la divinité des prières outrageantes, quand nous l'insultons en murmurant contre ses décrets? Comment, lorsque la voix de nos prières vient d'avouer le néant et la vanité des choses temporelles, espérerions-nous tromper le scrutateur des cœurs, en permettant au monde et aux passions mondaines de reprendre sur nous leur empire tumultueux dès que le moment de notre dévotion est passé? Il y a eu, et il y a peut-être encore des personnes assez inconséquentes pour permettre aux passions terrestres de reprendre les rênes de leur esprit, même immédiatement après une invocation solennelle adressée au ciel; mais sir Kenneth n'étoit pas de ce nombre; il se sentit consolé, fortifié et mieux préparé à faire tout ce que sa destinée exigeroit de lui, et à se soumettre à tout ce qu'elle pourroit l'appeler à souffrir.

Cependant les Sarrasins remontèrent à cheval, et Hassan avoit repris le fil interrompu de sa narration; mais il ne s'adressoit plus à des auditeurs attentifs. Un cavalier qui avoit gravi une hauteur à quelque distance sur la droite de la

petite troupe en étoit revenu au grand galop, et avoit dit quelques mots à voix basse à El Hakim; celui-ci avoit dépêché quatre ou cinq autres cavaliers vers le même endroit, et toute la caravane, qui pouvoit consister en une trentaine de personnes, les suivoit des yeux, comme des hommes dont les gestes et la marche devoient leur annoncer de bonnes ou de mauvaises nouvelles. Hassan, voyant que son auditoire ne l'écoutoit plus, ou occupé lui-même de ce qui se passoit sur le flanc droit, interrompit de nouveau son récit, et la marche devint silencieuse, si ce n'est quand un chamelier adressoit la parole à l'animal patient qu'il conduisoit, pour l'encourager, ou qu'un homme de la troupe disoit à son voisin d'un air inquiet quelques mots à voix basse.

Cet état d'incertitude dura jusqu'à ce qu'ils eussent tourné une chaîne de monticules de sable cachant à la caravane la hauteur d'où leurs vedettes avoient aperçu l'objet qui avoit donné l'alarme. Sir Kenneth vit alors à la distance de plus d'un mille un corps noir qui sembloit se mouvoir au milieu du désert avec rapidité; son œil exercé reconnut bientôt que c'étoit une troupe de cavalerie bien supérieure en nombre à celle dont il faisoit partie; et, aux éclairs fréquents que les rayons du soleil en faisoient jaillir, il ne put

douter que ce ne fussent des Européens armés de toutes pièces..

Les regards d'inquiétude que les cavaliers d'El Hakim jetoient alors sur leurs chefs sembloient indiquer de grandes craintes; mais celui-ci, d'un air aussi tranquille que lorsqu'il avoit appelé sa suite à la prière, détacha deux de ses gens les mieux montés auxquels il donna ordre d'approcher, autant que la prudence le permettroit, de ces voyageurs du désert, et de reconnoître plus exactement leur nombre, leur nation, et, s'il étoit possible, leurs intentions.

L'approche du danger, ou du moins de ce qu'on paroissoit regarder comme tel, fut pour sir Kenneth ce qu'est un breuvage stimulant pour un homme plongé dans l'apathie, et le rappela à lui-même.

— Ces cavaliers me semblent chrétiens, dit-il à El Hakim; que pouvez-vous en avoir à craindre?

— A craindre? répéta Adonebec. Le sage ne craint que le ciel; mais il attend des méchants tout le mal qu'ils peuvent faire.

— Ce sont des chrétiens, répliqua Kenneth; la trève dure encore; pourquoi craignez-vous qu'ils ne la violent?

— Ce sont les prêtres-soldats du Temple, répondit El Hakim, et ils ont fait vœu de ne connoître ni paix ni trève avec les adorateurs d'Allah.

Puisse le prophète faire tomber la foudre du ciel sur l'arbre, les branches et les rejetons! Leur paix est la guerre, et leur foi n'est que mensonge. Les autres ennemis des vrais croyants ont leurs moments de courtoisie. Le lion Richard épargne ceux qu'il a terrassés, l'aigle Philippe ferme ses ailes quand il a frappé sa proie, même le sanglier autrichien s'endort quand il est gorgé. Mais cette bande de loups toujours affamés ne connoît ni relâche ni satiété dans ses rapines. Ne voyez-vous pas qu'ils détachent de leur troupe un corps qui s'avance du côté de l'Orient? Ce sont leurs pages et leurs écuyers qu'ils instruisent dans leurs maudits mystères, et ils les envoient comme troupes légères pour nous couper le chemin de la fontaine; mais ils ne nous tiennent pas. Je connois mieux qu'eux la guerre du désert.

Il dit quelques mots à son principal officier, et ses traits, ainsi que tout son extérieur, perdant tout à coup l'air de repos solennel d'un sage de l'Orient, plus accoutumé à la contemplation qu'à l'action, prirent l'expression vive et fière d'un brave soldat dont l'énergie est excitée par l'approche d'un danger prochain qu'il prévoit et qu'il méprise.

Aux yeux de sir Kenneth, la crise qui s'avançoit avoit un aspect tout différent; et, lorsque

Adonebec lui dit : — Il faut que tu restes à mon côté, il s'y refusa positivement.

— Voilà mes compagnons d'armes, répondit-il, les hommes avec lesquels j'ai fait vœu de combattre, de vaincre ou de périr. Le signe de notre bienheureuse rédemption brille sur leur bannière. Je ne fuirai pas la croix pour accompagner le croissant.

— Insensé, dit El Hakim, leur premier soin seroit de te mettre à mort, quand ce ne seroit que pour cacher leur violation de la trêve.

— C'est à quoi il faut que je m'expose, répondit le chevalier; je ne porterai pas un instant de plus les fers des infidèles, quand je puis m'y soustraire.

— En ce cas, je saurai te forcer à me suivre, répondit Adonebec.

— Me forcer! s'écria sir Kenneth avec fierté. Si tu n'étois pas mon bienfaiteur, ou du moins un homme qui as montré la volonté de l'être; si je ne devois pas à ta confiance la liberté de ces bras, que tu aurois pu charger de fers, je te prouverois, sans armes comme je le suis, qu'il ne seroit pas facile de m'y forcer.

— Il suffit, il suffit, dit le médecin maure; nous perdons un temps qui commence à devenir précieux.

A ces mots il leva le bras en l'air, et poussa

un cri perçant, servant de signal aux gens de sa suite, qui se dispersèrent à l'instant sur la surface du désert, tels que les grains d'un chapelet dont le fil est rompu. Sir Kenneth n'eut pas le temps de voir ce qui s'ensuivit, car les rênes de son cheval furent saisies par El Hakim, et il fut comme entraîné par lui avec une rapidité qui lui ôta presque la respiration, et qui l'eût mis hors d'état, quand il l'auroit désiré, d'arrêter son guide dans sa course. Quelque habile qu'il fût dans l'art de l'équitation, depuis sa première jeunesse, le cheval le plus vif qu'il eût monté jusqu'alors n'étoit qu'une tortue auprès de ceux du médecin maure. Ils faisoient jaillir le sable sous leurs pieds, et sembloient dévorer l'espace du désert devant eux. On auroit presque pu compter les milles par les minutes qu'ils employoient à les parcourir, et cependant ils ne paroissoient pas plus fatigués, et ils respiroient aussi librement que lorsqu'ils avoient commencé cette course extraordinaire. Leurs mouvements étoient aussi doux que rapides. Sur ces animaux on auroit cru voler dans l'air, au lieu de courir sur la terre; et l'on n'éprouvoit aucune sensation désagréable, si ce n'est l'espèce de vertige occasioné par une rapidité si extraordinaire, et la difficulté de respirer.

Ce ne fut qu'au bout d'une heure, lorsqu'ils eurent tout lieu de croire qu'ils ne pouvoient plus

être poursuivis, qu'El Hakim ralentit enfin la course de ses chevaux, et leur permit de prendre un galop ordinaire. Il commença alors, d'une voix aussi calme que s'il eût marché au pas pendant toute cette dernière heure, à faire l'éloge de l'excellence de ses coursiers au chevalier écossais, qui, étourdi, moitié sourd, moitié aveugle, comprenoit à peine les paroles que son compagnon prononçoit avec une aisance sans égale.

— Ces chevaux, dit-il, sont de la race de ceux qu'on appelle les ailés, et ils ne le cèdent en rapidité qu'au Borak du prophète. On les nourrit de l'orge dorée de l'Yémen, mêlée d'épices et d'un peu de chair de mouton séchée. Des rois ont donné des provinces pour en obtenir, et leur vieillesse a autant d'activité que leur jeunesse. Tu es le premier de ta croyance, Nazaréen, qui ait jamais pressé les flancs d'un coursier de cette noble race, don que le prophète lui-même fit au bienheureux Ali, son parent et son lieutenant, surnommé à juste titre le *Lion de Dieu*. Les pas du temps effleurent si légèrement ces généreux animaux, que la jument que tu montes en ce moment a vu cinq fois cinq ans passer sur sa tête, sans qu'elle ait rien perdu de sa vitesse et de sa vigueur, si ce n'est qu'elle a maintenant besoin d'être soutenue par une bride tenue d'une main

plus expérimentée que la tienne. Béni soit le prophète, qui a donné aux vrais croyants les moyens d'avancer et de faire retraite avec le même bonheur, tandis que leurs ennemis, couverts de fer, sont accablés sous le poids de leurs propres armes! Comme les pauvres chevaux de ces chiens de Templiers ont dû souffler et renifler, après s'être enfoncés jusqu'au fanon dans les sables du désert, en avançant jusqu'à la vingtième partie de l'espace que ces braves coursiers viennent de parcourir sans être essoufflés, sans qu'un poil sur leur corps soit couvert d'écume!

Le chevalier écossais, qui commençoit alors à reprendre haleine, et à se trouver en état de faire attention au discours de son compagnon, ne put s'empêcher de reconnoître au fond du cœur l'avantage qu'assuroit aux guerriers de l'Orient une race d'animaux également propres à l'attaque et à la fuite, et si admirablement adaptés aux déserts sablonneux de l'Arabie et de la Syrie. Mais, ne voulant pas augmenter l'orgueil du musulman, en convenant de cette supériorité, il laissa tomber la conversation, et, jetant les yeux autour de lui, il s'aperçut, grâce au pas plus modéré dont il marchoit alors, qu'il se trouvoit dans une contrée qui ne lui étoit pas inconnue.

Les bords stériles et les eaux sombres de la mer Morte; la chaîne des montagnes arides et

escarpées qui s'élevoient sur la gauche; le groupe de palmiers formant le seul point de verdure qu'on aperçût au sein de ce vaste désert, c'étoient là des objets qu'on ne pouvoit oublier quand on les avoit vus une seule fois. Sir Kenneth reconnut donc qu'il approchoit de la fontaine appelée le Diamant du désert, qui, quelque temps auparavant, avoit été témoin de son entrevue avec l'émir sarrasin Sheerkof, ou Ilderim. Au bout de quelques minutes ils s'arrêtèrent près de la source, et El Hakim invita sir Kenneth à descendre de cheval, et à se reposer comme en un lieu de sûreté. Ils débridèrent leurs coursiers, et Adonebec dit qu'il étoit inutile de leur donner d'autres soins, attendu que ceux de ses esclaves qui étoient le mieux montés ne tarderoient pas à les rejoindre, et feroient tout ce qui seroit nécessaire.

— En attendant, ajouta-t-il en plaçant quelque nourriture sur le gazon, mangeons, buvons, et ne nous décourageons point. La fortune peut élever ou abattre le courage d'un homme ordinaire; mais l'esprit du sage et du soldat doit toujours être au-dessus de ses caprices.

Le chevalier écossais chercha à le remercier en montrant de la docilité; mais, quoiqu'il s'efforçât de manger par complaisance, le contraste affligeant qui existoit entre sa position actuelle et la situation dans laquelle il s'étoit trouvé en ce même

lieu quand il étoit l'envoyé des princes et vainqueur dans un combat singulier étoit comme un poids accablant pour son esprit; et un long jeûne, la fatigue et l'inquiétude, le privoient de l'usage de ses forces. Le médecin remarqua sa respiration gênée, lui tâta le pouls qu'il trouva fort agité, toucha sa main brûlante, et examina ses yeux rouges et enflammés.

— L'esprit devient sage par les veilles, lui dit-il; mais le corps, son frère, étant composé de matériaux plus grossiers, a besoin de se fortifier par le repos. Il faut que tu dormes pour te rafraîchir; et pour que tu dormes plus facilement, il faut que tu prennes de cet élixir.

A ces mots il tira de son sein une petite fiole de cristal, entourée de filigrane d'argent, et, remplissant d'eau une petite coupe d'or, il y versa quelques gouttes d'une liqueur de couleur noire.

— C'est une des productions qu'Allah a accordées à la terre pour le bonheur des hommes, dit-il, quoique leur foiblesse et leur corruption en aient quelquefois fait une malédiction. Cette liqueur est aussi puissante que la coupe de vin du Nazaréen, pour faire tomber le rideau des paupières sur les yeux qui ne peuvent se fermer, et pour alléger le fardeau d'un cœur oppressé; mais, quand on s'en sert pour la débauche et la sensualité, elle relâche les nerfs, détruit les forces, affoiblit l'es-

prit, et dessèche les sources de la vie. Ne crains pas de recourir à ses vertus quand l'occasion l'exige, car le sage se chauffe au même feu dont le fou se sert pour incendier sa tente.

— J'ai eu trop de preuves de ta science, sage Hakim, répondit sir Kenneth, pour hésiter à obéir, et il prit la potion narcotique, mêlée à l'eau pure de la fontaine. S'enveloppant alors dans le haik, ou manteau arabe, qui avoit été attaché au pommeau de sa selle, il s'étendit à l'ombre, suivant les ordres du médecin, pour y attendre le repos dont il avoit besoin.

Le sommeil n'arriva pas sur-le-champ, mais en place il éprouva une suite de sensations agréables, qui ne le tiroient pourtant pas de l'engourdissement qui commençoit à s'emparer de lui. Il s'ensuivit un état pendant lequel, tout en gardant la conscience de sa position, il se trouvoit capable de contempler toutes ses infortunes, non-seulement sans alarmes et sans chagrin, mais aussi tranquillement que s'il en eût vu représenter l'histoire sur un théâtre, ou comme s'il eût été un esprit passant en revue les événements arrivés à un corps pendant qu'il l'avoit animé. De cet état de repos, qui alloit presque à l'apathie relativement au passé, les pensées de sir Kenneth furent rapidement portées vers l'avenir; et, en dépit de toutes les causes qui devoient en rem-

brunir la perspective, il le vit briller de couleurs que, sous de beaucoup plus heureux auspices, son imagination, privée de ce stimulant, n'avoit jamais été capable de produire même dans sa plus vive exaltation. La liberté, la gloire, l'amour heureux, paroissoient attendre, à une distance peu éloignée, l'esclave banni, le chevalier déshonoré, l'amant privé de toute espérance, qui avoit placé si haut ses désirs de bonheur que le hasard, dans ses plus bizarres combinaisons, ne sembloit pouvoir jamais l'y faire atteindre.

Peu à peu ces visions joyeuses se dissipèrent et s'évanouirent dans un oubli total, comme les teintes mourantes du soleil couchant. Enfin sir Kenneth resta étendu aux pieds d'El Hakim, dans une immobilité si complète que, s'il n'avoit respiré, on auroit pu le prendre pour un corps que la vie avoit cessé d'animer.

CHAPITRE XIV.

« La baguette à la main, un prompt enchantement
» D'un sol mystérieux vient changer la surface,
» Et l'on croit, en voyant la scène qui se passe,
» Que la fièvre ou qu'un songe a fait ce changement.»
Astolphe.

Quand le chevalier du Léopard s'éveilla après un repos profond, il se trouva dans une situation si différente de celle où il étoit avant de s'être endormi qu'il douta s'il étoit éveillé, ou si la scène avoit été changée par la magie. Au lieu d'être étendu sur la terre, il reposoit sur une couche ornée avec un luxe plus qu'oriental. Des mains attentives l'avoient dépouillé pendant son sommeil du justaucorps de chamois qu'il portoit sous son armure; on y avoit substitué le linge le plus fin, et une grande robe de soie. Au lieu d'avoir la tête abritée par les palmiers du désert, il étoit sous un pavillon enrichi des plus brillantes couleurs de la Chine; et un rideau de gaze, étendu autour de sa couche, étoit disposé de manière à le garantir pendant son sommeil de ces insectes aux attaques desquels il avoit été

constamment en proie depuis son arrivée dans ce climat.

Il regarda autour de lui, comme pour se convaincre qu'il étoit bien éveillé; mais tout dans ce lieu répondoit à la splendeur de son lit. Un bain de cèdre portatif, doublé en argent, avoit déjà été rempli pour lui d'une eau tiède, et l'atmosphère étoit embaumée par l'odeur des parfums dont on avoit fait usage en le préparant. Sur une petite table d'ébène étoit un vase d'argent plein du sorbet le plus exquis, froid comme la neige, et que la soif qui suit l'usage d'un fort narcotique lui fit paroître doublement délicieux. Pour dissiper les restes de l'espèce d'ivresse occasionée par le breuvage qu'il avoit pris, le chevalier entra dans le bain, et il y trouva un rafraîchissement délicieux, tant pour son esprit que pour ses membres.

Après s'être essuyé avec des serviettes de laine des Indes, le chevalier auroit volontiers repris ses vêtements ordinaires pour aller voir ensuite si le monde étoit aussi changé pour lui au dehors que dans l'endroit où il venoit de reposer; mais il ne put les trouver, et il vit qu'on avoit substitué en leur place un riche costume sarrasin avec un cimeterre et un poignard, tels qu'en portoient les émirs. Ne pouvant deviner à quel motif il devoit attribuer cet excès d'attention, il ne put s'empêcher de

soupçonner que le but en étoit de l'ébranler dans sa foi; car on savoit que la haute estime qu'avoit le soudan pour les connoissances et le courage des Européens lui inspiroit une générosité sans bornes pour ceux qui, étant devenus ses prisonniers, s'étoient laissé déterminer à prendre le turban. Faisant donc le signe de la croix avec dévotion, il résolut de braver de semblables piéges, et, pour le faire avec plus de fermeté, il se promit d'user avec modération des objets de luxe qu'on multiplioit autour de lui. Cependant il se sentoit encore la tête lourde, son besoin de dormir n'étoit pas encore dissipé; et, comme il ne pouvoit se montrer en plein air avec sa robe de nuit, il se rejeta sur son lit, et le sommeil ne tarda pas à lui fermer les yeux de nouveau.

Mais pour cette fois son sommeil fut interrompu, car il fut éveillé par la voix du médecin maure, qui, à la porte de la tente, lui demanda comment il se portoit et s'il avoit assez dormi. — Puis-je entrer dans votre pavillon? ajouta-t-il, car le rideau est encore tiré devant la porte.

Déterminé à prouver qu'il n'avoit pas oublié l'état auquel il étoit réduit, sir Kenneth lui répondit : — Le maître n'a pas besoin de permission pour entrer sous la tente de l'esclave.

— Mais si je ne viens pas comme maître? dit El Hakim sans entrer.

— Le médecin, répondit le chevalier, a toujours un libre accès près du lit de son malade.

— Je ne viens pas en ce moment comme médecin, répliqua Adonebec; et c'est pourquoi je te demande ta permission pour entrer sous l'abri de ta tente.

— Quand un ami se présente, et tu m'as prouvé jusqu'ici que tu en avois pour moi les sentiments, répondit sir Kenneth, l'habitation de l'ami est toujours ouverte pour le recevoir.

— Eh bien, dit le sage à la manière des Orientaux qui aiment les circonlocutions, en supposant que je ne vienne pas comme ami?

— Viens comme tu le voudras, s'écria le chevalier écossais, s'impatientant un peu de toutes ces suppositions, sois ce qu'il te plaira; tu sais fort bien que je n'ai ni le pouvoir ni la volonté de te refuser l'entrée de cette tente.

— Je viens donc comme votre ancien ennemi, répondit El Hakim, mais comme un ennemi franc et généreux.

Il entroit en prononçant ces paroles, et lorsqu'il se trouva devant le lit de sir Kenneth, la voix étoit toujours celle d'Adonebec, le médecin maure, mais la taille, le costume et les traits étoient ceux d'Ilderim du Kourdistan, surnommé Sheerkof. Sir Kenneth le regarda comme s'il se

fût attendu à voir s'évanouir une vision créée par son imagination.

— Es-tu surpris, toi guerrier éprouvé, dit Ilderim, de voir qu'un soldat connoisse quelque chose à l'art de guérir? Je te dis, Nazaréen, qu'un cavalier accompli doit savoir saigner son coursier aussi bien que le monter; forger son cimeterre sur l'enclume comme en frapper l'ennemi, fourbir ses armes de même que s'en servir, et par-dessus tout être aussi habile dans l'art de guérir les blessures que dans celui de les faire.

Tandis qu'il parloit ainsi, le chevalier chrétien ferma plusieurs fois les yeux; et tant qu'ils étoient fermés, l'idée du médecin maure, avec sa longue robe noire, son grand turban tartare, et ses gestes pleins de gravité, se présentoit à son imagination; mais, dès qu'il les ouvroit, le turban placé avec grâce sur le front de celui qui étoit devant lui, et orné de pierres précieuses, le léger haubert formé de mailles d'acier et d'argent entrelacées, et qui jetoient un éclat brillant en se prêtant aux moindres inflexions de son corps, des traits dépouillés de leur expression solennelle, et moins basanés, enfin des cheveux moins épais et des moustaches noires annonçoient le soldat plutôt que le sage.

— Es-tu encore aussi surpris? lui demanda l'émir; as-tu vécu dans le monde sans y faire as-

sez d'observations pour savoir que les hommes ne sont pas toujours ce qu'ils semblent être? toi, toi-même, es-tu ce que tu parois?

— Non! non par saint André! s'écria sir Kenneth; car je parois un traître aux yeux de tout le camp chrétien, et je sais que je suis franc et fidèle, quoique j'aie commis une faute.

— C'est ainsi que je t'ai jugé, dit Ilderim, et, comme nous avions mangé du sel [1] ensemble, je me suis cru obligé de te sauver de la mort et de l'ignominie. Mais pourquoi restez-vous encore sur votre couche, quand le soleil est déjà bien haut dans le firmament? Les vêtements que je vous ai fait préparer sont-ils indignes de vous?

— Ils n'en sont certainement pas indignes, noble Ilderim; mais ils ne peuvent me convenir. Donnez-moi l'habit d'un esclave, et je le porterai volontiers; mais je ne puis me résoudre à porter le vêtement du guerrier libre de l'Orient, et le turban du musulman.

— Nazaréen, votre nation se livre si aisément aux soupçons qu'il n'est pas étonnant qu'elle en inspire. Ne vous ai-je pas dit que Saladin ne désire de convertir que ceux que le saint prophète dispose à se soumettre à sa loi? La violence et la

[1] On sait qu'en Orient l'homme avec qui on a mangé du sel devient un ami. (*Note du Trad.*)

corruption ne sont pas les moyens qu'il emploie pour étendre la vraie foi. Écoutez-moi, mon frère : quand la lumière fut miraculeusement rendue à l'aveugle, quand les écailles tombèrent de ses yeux, par le bon plaisir d'Allah, croyez-vous qu'aucun médecin de la terre auroit pu lui rendre le même service ? non, il auroit tourmenté le patient avec ses instruments ; peut-être auroit-il adouci ses souffrances par des baumes et des cordiaux ; mais l'aveugle seroit resté dans les ténèbres dans lesquelles il étoit plongé. Il en est de même de l'aveuglement d'esprit. S'il est parmi les Francs des hommes qui aient pris le turban du prophète, et embrassé les lois de l'islamisme, par l'amour d'un vil lucre, que le blâme en retombe sur leur conscience ! Ils ont eux-mêmes cherché l'appât, ce n'est pas le soudan qui le leur a présenté. Et lorsqu'ils seront condamnés comme hypocrites à habiter le gouffre le plus bas de l'enfer, au-dessous du chrétien et du juif, du magicien et de l'idolâtre, et à manger le fruit de l'arbre yacoum, qui est la tête des démons, ce sera à eux et non au soudan qu'il faudra attribuer leur crime et le châtiment dont il sera suivi. Portez donc, sans hésiter et sans scrupule, les vêtements qui vous ont été préparés, car si vous allez au camp de Saladin, le costume européen fixeroit tous les yeux sur vous d'une manière

peu agréable, et vous exposeroit peut-être même à des insultes.

— Si je vais au camp de Saladin! répéta sir Kenneth. Hélas! mes volontés sont-elles libres? Ne faut-il pas que j'aille partout où il vous plaira de me conduire?

— Ta propre volonté sera ton guide, et elle te conduira librement de tel côté qu'elle le voudra, comme le vent qui chasse devant lui le sable dans le désert. Le noble ennemi qui m'a combattu et qui m'a presque vaincu ne peut devenir mon esclave, comme celui qui s'est humilié sous mon cimeterre. Si la richesse et le pouvoir pouvoient te déterminer à te joindre à notre armée, je pourrois te les assurer; mais je crains bien que l'homme qui a dédaigné les faveurs du soudan, quand le glaive étoit levé sur sa tête, ne les accepte pas si je lui laisse la liberté du choix.

— Mettez le comble à votre générosité, noble émir, en me désignant, pour m'acquitter envers vous, un moyen que ma conscience puisse adopter. Permettez-moi de vous exprimer, comme la courtoisie m'en fait un devoir, ma reconnoissance de votre bonté chevaleresque, de votre générosité si peu méritée.

— Ne dis pas si peu méritée. N'est-ce pas toi qui, par ta conversation et par la peinture que tu m'as faite des beautés qui ornent la cour de

Melec Ric, m'as inspiré le projet de m'y rendre déguisé, et m'as procuré ainsi la vue du plus beau spectacle dont mes yeux aient joui jusqu'ici, et dont ils puissent jamais jouir jusqu'à ce qu'ils s'ouvrent pour voir briller la gloire du paradis?

— Je ne vous comprends pas, répondit sir Kenneth, rougissant et pâlissant alternativement, car il sentoit que l'entretien prenoit une tournure délicate.

— Tu ne me comprends pas! s'écria l'émir. Si le spectacle que j'ai vu sous la tente du roi Richard a échappé à tes observations, il faut que ta vue soit plus émoussée que le tranchant du sabre de bois d'un bouffon. Il est vrai que tu étois alors sous le coup d'une sentence de mort; mais moi, quand ma tête eût été à demi séparée de mon tronc, le dernier regard de mes yeux enchantés se seroit fixé avec délices sur cette vision ravissante, et ma tête auroit roulé vers cette incomparable houri pour baiser de ses lèvres tremblantes le bas de ses vêtements. Ah! cette reine d'Angleterre, par ses attraits supérieurs, mérite d'être la reine de l'univers! Que de tendresse dans son œil bleu! que d'éclat dans les tresses de fils d'or qui composent sa chevelure! Par la tombe du prophète, j'ai peine à croire que la houri qui me présentera

la coupe de l'immortalité puisse mériter de si tendres caresses!

— Sarrasin, dit le chevalier d'un ton sévère, tu parles de l'épouse de Richard d'Angleterre, et il n'est permis de penser à elle et d'en parler qu'en la considérant non comme une femme qu'on puisse aimer, mais comme une reine qu'on doit respecter.

— Pardon, dit l'émir, j'avois oublié votre vénération superstitieuse pour le sexe. Je ne songeois pas que vous regardez les femmes comme des objets d'admiration et d'adoration, plutôt que d'amour et de jouissance! Mais, puisque tu exiges un respect si profond pour cette idole fragile que tous ses gestes, tous ses mouvements, tous ses regards, annoncent être une véritable femme, je conviendrai qu'on ne peut accorder rien de moins que de l'adoration à cette autre à chevelure brune, et dont le grand œil est si éloquent. J'avoue qu'elle a dans son port noble et dans son air majestueux quelque chose de pur et d'imposant; mais je te garantis que, pressée par l'occasion, elle-même, au fond du cœur, remercieroit un amant entreprenant de la traiter comme une mortelle plutôt que comme une déesse.

— Infidèle, s'écria sir Kenneth d'un ton courroucé, respecte la parente de Cœur-de-Lion.

— Que je la respecte! répéta l'émir avec dé-

dain; ce seroit donc plutôt comme la femme de Saladin.

— Le soudan païen est indigne de baiser la terre qui a été foulée par les pieds d'Édith Plantagenet! s'écria le chevalier chrétien en sautant à bas de son lit.

— Ah! que dit le giaour? s'écria l'émir en portant la main sur son poignard, tandis que son front brilloit comme un métal ardent, et que chaque poil de sa barbe se hérissoit, comme si la colère leur eût donné la vie. Mais le chevalier écossais, que n'avoit pas épouvanté le courroux de lion de Richard, ne fut pas effrayé par la fureur de tigre du Sarrasin irrité.

— Ce que j'ai dit, répliqua-t-il en croisant les bras, et d'un air intrépide, je le soutiendrois à pied et à cheval contre qui que ce soit; et je ne regarderois pas comme le fait le plus mémorable de ma vie de le maintenir avec ma bonne épée contre une vingtaine de ces faux et de ces épingles. Et il montroit en même temps le cimeterre à lame recourbée et le poignard du Sarrasin.

Pendant que sir Kenneth parloit ainsi, le Sarrasin devint assez maître de lui-même pour retirer la main qu'il avoit placée sur son poignard, comme si le mouvement qu'il avoit fait en y touchant n'eût été que l'effet du hasard; mais sa colère n'étoit pas apaisée.

— Par le cimeterre du prophète, qui est la clef du ciel et de l'enfer, mon frère, s'écria-t-il, c'est faire peu de cas de la vie que de parler comme tu viens de le faire. Crois-moi, si tes bras étoient libres, comme tu le disois, un seul vrai croyant leur donneroit tant d'ouvrage que tu désirerois bientôt qu'ils fussent chargés de fers.

— J'aimerois mieux qu'on me les coupât jusqu'aux épaules, répliqua sir Kenneth.

— Soit! mais tes mains sont liées à présent, dit l'émir d'un ton plus doux; elles sont liées par le sentiment de la courtoisie, et je n'ai pas dessein de leur rendre la liberté en ce moment. Nous avons déjà fait l'épreuve de notre force et de notre courage; nous pouvons nous rencontrer encore sur le champ de bataille, et alors honte à celui qui sera le premier à se séparer de son ennemi! mais maintenant nous sommes amis, et j'attendrois de toi aide et secours plutôt qu'insulte et défi.

— Nous sommes amis! répéta le chevalier.

Il y eut quelques instants de silence pendant lesquels le Sarrasin impétueux se promena dans la tente, comme le lion qui, dit-on, après une violente irritation, prend ce moyen pour rafraîchir l'ardeur de son sang avant de s'étendre dans son antre pour se reposer. Le chrétien, plus calme, conserva le même aspect et la même atti-

tude; mais il n'en cherchoit pas moins à maîtriser le sentiment de colère qui s'étoit éveillé si inopinément.

— Raisonnons tranquillement, dit enfin l'émir. Je suis médecin, comme tu sais; et celui qui désire la guérison de sa blessure doit souffrir patiemment qu'on la sonde : je vais donc mettre le doigt dans ta plaie. Tu aimes cette parente de Melec Ric. Soulève le voile qui couvre tes pensées, ou, si tu le préfères, ne le soulève pas, car mes yeux peuvent percer à travers ce tissu.

— Je l'ai aimée comme on aime la grâce du ciel, répondit sir Kenneth après un moment de silence; j'ai désiré ses bonnes grâces comme on désire le pardon du ciel.

— Et tu ne l'aimes plus? demanda Ilderim.

— Hélas! je ne suis plus digne de l'aimer. Mais terminons cette conversation; tes paroles sont pour moi des coups de poignard.

— Encore un moment de patience. Quand toi, pauvre et obscur soldat, tu osas élever si haut ton affection, dis-moi, avois-tu conçu quelque espoir favorable?

— L'amour n'existe pas sans espérance; mais le mien tenoit davantage du désespoir. J'étois comme le marin qui dispute sa vie aux flots en nageant, et qui, en surmontant la vague, voit briller de temps en temps la lueur d'un phare

éloigné qui l'avertit qu'il a la terre en vue, quoique son cœur abattu et ses membres fatigués l'assurent qu'il n'y arrivera jamais.

— Et maintenant cet espoir a fait naufrage? Cette lueur solitaire s'est éteinte pour toujours?

— Pour toujours! répéta sir Kenneth avec un accent sépulcral.

— Il me semble, dit l'émir, que, s'il ne faut pour ton bonheur que la lueur éloignée d'un météore, il seroit possible que la flamme du phare dont tu viens de parler se rallumât; que tes espérances sortissent du fond des flots qui les ont englouties, et que tu pusses reprendre l'occupation agréable de nourrir ton amour d'aliments aussi peu substantiels que le clair de la lune; car, si tu jouissois demain, brave chevalier, d'une réputation sans tache, comme par le passé, celle que tu aimes n'en seroit pas moins la parente d'un roi, l'épouse destinée à Saladin.

— Je voudrois que cela fût, dit l'Écossais, et alors je.....

Il se tut comme un homme qui rougit de faire une menace que les circonstances ne lui permettent pas d'exécuter. Le Sarrasin sourit et termina la phrase interrompue.

— Tu appellerois le soudan en combat singulier?

— Et quand cela seroit, répondit sir Kenneth

avec hauteur, ce ne seroit ni le premier ni le meilleur turban contre lequel j'aurois mis ma lance en arrêt.

— Oui; mais il me semble qu'il pourroit regarder comme trop inégale cette manière de mettre en risque une épouse royale et l'événement d'une guerre importante.

— On peut le rencontrer dans les premiers rangs un jour de bataille, dit le chevalier, les yeux brillants des idées qu'une telle pensée lui inspiroit.

— C'est où on l'a toujours trouvé; et il n'est pas habitué à tourner la bride de son cheval, quand un brave ennemi se présente devant lui. Mais ce n'étoit pas du soudan que j'avois intention de te parler: en un mot, si tu peux te contenter d'acquérir la réputation qu'on peut mériter en découvrant le brigand qui a volé la bannière d'Angleterre, je puis te mettre en bon chemin pour acccomplir cette tâche, c'est-à-dire si tu veux te laisser guider; car que dit Lockman? Si l'enfant veut marcher, il faut que la nourrice le conduise; si l'ignorant veut comprendre, il faut que le sage l'instruise.

— Et tu es sage, Ilderim; sage quoique Sarrasin, et généreux quoique infidèle. Les occasions ne m'ont pas manqué pour m'en assurer. Sois donc mon guide en cette affaire, et, pourvu

que tu ne me demandes rien qui soit contraire à ma loyauté et à ma foi chrétienne, je t'obéirai ponctuellement. Exécute ce que tu viens de me dire, et prends ensuite ma vie quand cette tâche sera terminée.

— Écoute-moi donc. Ton noble chien est guéri maintenant, guéri par la vertu de ce divin remède, aussi salutaire aux animaux qu'il l'est aux hommes. Sa sagacité reconnoîtra celui qui l'a blessé.

— Ah! il me semble que je te comprends. Comment se fait-il que je n'y aie pas songé moi-même?

— Mais, dis-moi, as-tu dans le camp quelques personnes à ta suite qui connoissent cet animal?

— J'ai congédié mon vieil écuyer, celui que tu as guéri, avec un jeune varlet qui le servoit au moment où je n'attendois plus que la mort, et je lui ai donné des lettres pour mes parents en Écosse. Il n'existe aucun autre individu à qui le chien soit connu. Mais moi, je le suis généralement; le son de ma voix suffira seul pour me trahir dans un camp où, pendant plusieurs mois, je n'ai pas joué le dernier rôle.

— N'importe, le maître et l'animal seront déguisés de manière à tromper les yeux les plus clairvoyants. Je te dis que ton frère d'armes, ton frère par le sang, ne te reconnoîtra pas si tu veux te laisser guider par mes conseils. Tu m'as vu faire

des choses plus difficiles. Celui qui peut rappeler le mourant du sein des ombres de la mort peut aisément répandre un brouillard devant les yeux des vivants. Mais fais attention à mes paroles; une condition est attachée à ce service; il faut que tu remettes une lettre de Saladin à cette parente de Melec Ric dont le nom est aussi difficile pour notre langue et nos lèvres orientales que sa beauté est admirable à nos yeux.

Sir Kenneth réfléchit avant de répondre, et le Sarrasin, le voyant hésiter, lui demanda s'il craignoit de se charger de cette mission.

— Non, quand je devrois mourir en la remplissant, répondit le chevalier; je considère seulement s'il convient à mon honneur d'être porteur d'une lettre du soudan, et si celui de lady Édith lui permet d'en recevoir une d'un prince païen.

— Par la tête de Mahomet et l'honneur d'un soldat, par le tombeau du prophète et l'âme de mon père, je te jure que la lettre est écrite en tout honneur et respect. Le chant du rossignol flétrira les roses du bosquet qu'il fréquente avant que les paroles du soudan offensent les oreilles de l'aimable parente du roi d'Angleterre.

— En ce cas, dit le chevalier, je remettrai la lettre du soudan aussi fidèlement que si j'étois né son vassal, bien entendu qu'à l'exception de ce simple service, dont je m'acquitterai avec fidélité,

il ne doit attendre de moi, ni médiation, ni intérêt dans cette étrange correspondance d'amour, — et bien moins de moi que de personne au monde.

— Saladin est trop noble et trop généreux pour vouloir forcer un cheval à sauter plus haut qu'il ne peut le faire, répondit l'émir. Viens dans ma tente, et tu seras pourvu d'un déguisement qui te cachera comme les ténèbres de minuit, de sorte que tu puisses te montrer dans tout le camp des Nazaréens, comme si tu avois au doigt l'anneau de Giaougi [1].

[1] Probablement l'anneau de Gygès.

CHAPITRE XV.

« Qu'il tombe en notre coupe un seul grain de poussière,
» Et nous rejetterons bien vite avec dédain
» La liqueur que la bouche envioit à la main.
» Auprès d'un clou rouillé, la boussole fidèle
» Égare et fait périr la crédule nacelle.
» Le plus chétif objet de dépit, de courroux,
» Rompant des souverains les liens les plus doux,
» Fait avorter ainsi la plus noble entreprise. »

La Croisade, tragédie.

Nos lecteurs doivent sans doute parfaitement savoir à présent qui étoit l'esclave noir qui s'étoit rendu dans le camp de Richard, quel motif l'y avoit amené, et dans quel espoir il se trouvoit près de la personne de ce monarque, lorsque, entouré par ses vaillants pairs d'Angleterre et de Normandie, Cœur-de-Lion, s'étant rendu sur le sommet du mont Saint-George, y restoit debout auprès de la bannière d'Angleterre, portée par le plus bel homme de son royaume, son frère naturel, William surnommé Longue-Épée, comte de Salisbury, fils de Henry II et de la célèbre Rosemonde de Woodstock.

D'après quelques expressions échappées au roi pendant sa conversation avec Néville le jour pré-

cédent, le prétendu Nubien ne pouvoit plus guère douter que son déguisement eût été pénétré, d'autant plus que Richard paroissoit savoir de quelle manière le chien devoit concourir à la découverte du traître qui avoit enlevé la bannière, quoique Richard eût à peine appris qu'un semblable animal eût été blessé en cette occasion. Cependant, comme le roi continuoit à le traiter d'une manière conforme à ce que son extérieur exigeoit, ce Nubien prétendu ne put être certain s'il avoit été découvert ou non, et il résolut de ne pas se dépouiller volontairement de son déguisement.

Les troupes des différents princes croisés, conduites par leurs chefs respectifs, s'avançoient en bon ordre autour de la base de la petite montagne, et, à mesure que celles d'un pays arrivoient, le chef qui marchoit à leur tête faisoit un pas ou deux sur la rampe de la montagne, pour adresser un salut à Richard et à l'étendard d'Angleterre en signe de courtoisie et d'amitié, comme le portoit expressément le protocole de la cérémonie, et non à titre de soumission et de vasselage. Les dignitaires spirituels, qui dans ce siècle ne découvroient leur tête que devant les autels, donnoient au roi et au symbole de sa puissance une bénédiction au lieu de salut.

De nombreux corps de guerriers défilèrent ainsi,

et, quoique différentes causes en eussent éclairci les rangs, ils formoient encore une armée de nobles à qui la conquête de la Palestine pouvoit paroître une tâche facile. Les soldats, dont cette réunion ranimoit la confiance, se redressoient sur leurs selles d'acier, tandis qu'il sembloit que les trompettes faisoient entendre des sons plus joyeux, et que les coursiers, rafraîchis par le repos, rongeoient leur frein et frappoient la terre du pied avec plus de fierté. Les troupes se succédoient les unes aux autres, en longue perspective; toutes les bannières étoient déployées; le soleil faisoit reluire les armes; les panaches étoient agités au gré du vent; c'étoit enfin une armée composée de diverses nations, n'ayant ni le même teint ni la même langue, ni les mêmes armes, mais enflammées d'un même esprit, pour le moment, et réunies par le saint projet de tirer de servitude la fille opprimée de Sion, et de délivrer du joug des infidèles la terre qu'avoit consacrée autrefois la présence du fils de l'homme. Il faut convenir ici que si, en toute autre circonstance, l'espèce d'hommage de courtoisie que rendoient au roi tant de guerriers qui ne lui devoient naturellement aucune allégeance avoit quelque chose d'humiliant, cependant la nature et la cause de cette guerre relevoient tellement son caractère chevaleresque, et les faits d'armes qui lui avoient

acquis son renom, que chacun oublioit les prétentions qu'il auroit pu faire valoir ailleurs, et le brave rendoit volontairement hommage au plus brave, dans une expédition dont la réussite exigeoit la persévérance et l'énergie du plus grand courage.

Richard, monté sur son coursier, étoit à peu près à mi-chemin entre la base et le sommet du mont Saint-George, n'ayant sur la tête qu'un morion surmonté d'une couronne, ce qui laissoit ses traits mâles exposés à la vue. Il considéroit avec calme et intérêt les divers corps qui défiloient devant lui, et rendoit le salut à leurs chefs. Il portoit une tunique de velours bleu de ciel, et des hauts-de-chausses de soie cramoisie, dont les taillades étoient garnies de drap d'or. A côté de lui, étoit le prétendu esclave nubien tenant en laisse son noble lévrier comme s'il l'eût conduit à la chasse. Cette circonstance n'excita aucune attention, car beaucoup de princes croisés avoient introduit des esclaves noirs dans leurs maisons, en imitation de la splendeur barbare des Sarrasins. Les longs plis de la bannière flottoient sur la tête du roi qui y portoit ses regards de temps en temps. Cette cérémonie, qui lui étoit indifférente quant à lui personnellement, sembloit être pour lui d'une grande importance en la considérant comme la réparation d'une insulte faite au royaume qu'il

gouvernoit. Dans une tour de bois, construite tout exprès sur la hauteur, la reine Bérengère étoit avec les principales dames de la cour. Le roi levoit aussi les yeux de ce côté, et il les fixoit quelquefois sur l'esclave nubien et sur le chien, mais seulement quand il voyoit avancer des chefs que diverses circonstances antérieures le portoient à regarder comme ses ennemis, et que par conséquent il soupçonnoit de pouvoir être les auteurs ou les lâches complices de l'enlèvement de sa bannière.

Il ne songea pas à jeter un regard de ce côté quand Philippe-Auguste arriva à la tête d'une troupe brillante de chevaliers français. Au contraire, prévenant les mouvements de ce prince, il descendit la montagne pendant que le roi de France la gravissoit, de sorte qu'ils se rencontrèrent à mi-chemin; ils se saluèrent avec tant de grâce et de courtoisie qu'ils sembloient unis par les liens d'une égalité fraternelle. La vue des deux plus grands monarques de l'Europe chrétienne, déclarant publiquement leur concorde, fit partir de tous les rangs de l'armée des acclamations bruyantes comme le tonnerre, qui retentirent à plusieurs milles de distance, au point que les vedettes arabes du désert allèrent jeter l'alarme dans le camp de Saladin en y portant la nouvelle que l'armée chrétienne se mettoit en

mouvement. Cependant qui peut lire dans les cœurs des monarques à l'exception du roi des rois? Sous cette apparence extérieure de courtoisie amicale, Richard nourrissoit un secret mécontentement contre Philippe, et Philippe projetoit de se retirer avec ses troupes de l'armée des croisés, pour laisser Richard sans autre assistance que celle de ses propres forces.

La conduite de Richard fut toute différente quand les chevaliers du Temple, couverts de leurs armes noires, s'approchèrent avec leurs écuyers, hommes dont le soleil de la Palestine avoit basané le teint comme celui des Asiatiques, et dont les coursiers éclipsoient par leur bonté et par la splendeur de leurs harnois ceux de l'élite de la chevalerie de France et d'Angleterre. Le roi jeta un regard à la dérobée sur l'esclave et le lévrier; mais le nubien étoit calme et tranquille, et son chien fidèle, couché à ses pieds, sembloit regarder avec satisfaction et intelligence les guerriers qui défiloient. Richard tourna alors ses regards sur les chevaliers templiers, et le grand maître, profitant de son caractère mixte, lui donna la bénédiction d'un prêtre au lieu du salut d'un guerrier.

— L'orgueilleux amphibie se permet avec moi des airs de moine, dit Richard au comte de Salisbury; mais laissons passer cela. Longue-

Épée, il ne faut pas, pour une vétille, que la chrétienté perde le service de ces bonnes lances, quoique leurs victoires leur aient donné un peu trop d'arrogance. Ah! voici notre vaillant adversaire, l'archiduc d'Autriche. Remarque son port et ses manières, Longue-Épée, et toi, Nubien, aie soin que le chien l'ait bien en vue. Par le ciel! il s'est fait accompagner par ses bouffons.

Dans le fait, soit par habitude, soit, ce qui est plus vraisemblable, pour exprimer son mépris du cérémonial auquel il alloit se soumettre, Léopold étoit accompagné de son *spruch-sprecher* et de son *hoff-narr*, et, en s'avançant vers Richard, il siffloit pour se donner un air d'indifférence, quoique ses traits eussent une expression d'humeur, mêlée d'une sorte de crainte, comme on voit un écolier s'approcher de son maître, après avoir fait une faute. Tandis que l'archiduc faisoit à contre-cœur, et d'un air sombre et décontenancé, le salut que l'étiquette exigeoit, le *spruch-sprecher* secoua sa baguette, et proclama, du ton d'un héraut, que Léopold, archiduc d'Autriche, en agissant ainsi, ne devoit pas être regardé comme dérogeant au rang et aux priviléges de prince souverain. Le bouffon y répondit par un *amen*, prononcé d'une voix sonore, et qui fit éclater de rire tous ceux qui l'entendirent.

Le roi Richard regarda plus d'une fois le Nu-

bien et son chien. L'esclave restoit immobile, et l'animal conservoit la même attitude. Richard, adressant la parole au premier, lui dit avec mépris : — Mon ami noir, quoique tu aies amené ton chien pour que ta sagacité s'aidât de la sienne, je crois que le succès que tu obtiendras dans cette entreprise ne te placera pas à un rang bien élevé parmi les sorciers, et ne te donnera pas un beaucoup plus grand mérite à nos yeux.

Le prétendu Nubien ne répondit suivant son usage que par un salut respectueux.

Les troupes du marquis de Montserrat arrivèrent ensuite en bon ordre. Ce prince puissant et astucieux, pour faire un plus grand étalage de ses forces, les avoit divisées en deux corps; il avoit mis son frère Enguerrand à la tête du premier, composé de ses vassaux, soldats levés dans ses domaines de Syrie, et il marchoit lui-même, conduisant le second, qui consistoit en douze cents Stradiotes, espèce de cavalerie légère levée par les Vénitiens dans leurs possessions en Dalmatie, et qu'ils avoient mise sous les ordres du marquis, avec lequel la république de Venise avoit d'étroites liaisons. Leur costume étoit européen en partie, mais se ressentoit encore davantage des modes orientales. Ils avoient à la vérité des hauberts, mais fort courts, des tuniques de riches étoffes de diverses couleurs, et ils portoient de larges

pantalons et des demi-bottes. Ils avoient sur la tête des bonnets pyramidaux semblables à ceux des Grecs, et ils étoient armés de petits boucliers ronds, d'arcs et de flèches, de cimeterres et de poignards. Ils montoient des chevaux d'élite, entretenus aux frais de la république de Venise, et caparaçonnés à la turque, les selles et les étriers étant très-élevés. Ces troupes étoient très-utiles dans les escarmouches contre les Arabes, quoique peu propres à figurer dans une mêlée, comme les hommes d'armes couverts de fer, venus du nord et de l'occident de l'Europe.

A la tête de cette belle troupe marchoit Conrad, revêtu du même costume, mais d'une étoffe si riche qu'il sembloit étinceler d'or et d'argent. Son panache, composé de plumes blanches comme la neige, et attaché à son bonnet par une agrafe de diamants, sembloit vouloir l'élever jusqu'aux nuages. Le noble coursier qu'il montoit bondissoit, caracoloit, et donnoit des preuves d'ardeur et de vivacité qui auroient embarrassé un cavalier moins expérimenté; mais le guidant d'une main avec grâce, il tenoit de l'autre le bâton de commandement, qui sembloit exercer une autorité non moins absolue sur les soldats. Cette autorité avoit pourtant plus d'apparence que de réalité; car on voyoit à côté de lui, sur un palefroi marchant paisiblement à l'amble, un petit

vieillard, entièrement vêtu en noir, sans barbe et sans moustaches, dont l'air étoit sans importance et presque ignoble, au milieu de l'éclat et de la splendeur qui l'entouroient. Mais ce vieillard de mauvaise mine étoit un de ces députés que le gouvernement de Venise envoyoit dans les camps pour surveiller la conduite des généraux auxquels il confioit la conduite de ses troupes, et pour maintenir ce système d'espionnage et de domination que suivoit depuis long-temps la politique de cette république.

Conrad, qui, en se prêtant à l'humeur de Richard, avoit acquis un certain degré de faveur près de lui, n'eut pas plus tôt paru au pied du mont Saint-George que le roi d'Angleterre fit quelques pas à sa rencontre en s'écriant : — Ah! marquis de Montserrat, vous voilà à la tête des légers Stradiotes et suivi à l'ordinaire de votre ombre noire, que le soleil brille ou non. Ne pourroit-on pas vous demander si c'est le corps ou l'ombre qui commande ces troupes?

Le marquis sourioit avant de répondre, quand Roswall, poussant un hurlement sauvage, s'élança avec tant de fureur qu'il arracha la lesse des mains du Nubien, sauta sur le noble coursier du marquis, et, saisissant Conrad à la gorge, le renversa de cheval. Son bonnet à panache tomba sur le

sable, et le cheval épouvanté s'enfuit à travers les rangs.

— Ton chien a trouvé la piste, dit Richard au Nubien; il ne s'est pas trompé, j'en réponds. Par saint George! il a lancé un cerf dix cors. Mais rappelle-le, de peur qu'il ne l'étrangle.

Le Nubien, non sans difficulté, arracha Conrad à la fureur de Roswall, qui, toujours courroucé, faisoit des efforts pour briser sa lesse et s'élancer de nouveau sur sa proie. Cependant une foule considérable s'étoit amassée au pied du mont Saint-George; elle se composoit principalement des officiers des Stradiotes et d'autres partisans du marquis, qui, en voyant leur chef renversé, les yeux égarés et le visage tourné vers le ciel, poussèrent des cris tumultueux qu'on entendit répéter de toutes parts: — Taillez en pièces cet esclave et son chien!

Mais la voix sonore de Richard se faisoit entendre au-dessus de toutes les autres.

— Mort à quiconque osera toucher ce chien, s'écria-t-il; il n'a fait que son devoir en se servant de la sagacité dont Dieu et la nature l'ont doué.

— Que ce traître s'avance! Conrad, marquis de Montserrat, je t'accuse de trahison.

Les principaux officiers syriens entouroient alors Conrad, qui s'écria d'une voix qui annonçoit un mélange de dépit, de honte, de confusion

et de colère : — Que veut dire ceci? de quoi m'accuse-t-on? Pourquoi cet indigne traitement et ces termes injurieux? Sont-ce là les fruits de la concorde dont le roi d'Angleterre a renouvelé le vœu si récemment?

— Les princes croisés sont-ils devenus des lièvres ou des chevreuils aux yeux du roi Richard pour qu'il lâche des chiens contre eux? demanda la voix sépulcrale du grand-maître des Templiers.

— Il faut que ce soit quelque accident imprévu, quelque fatale méprise, dit le roi de France, qui arrivoit à l'instant.

— Quelque piége de l'ennemi des hommes, dit l'archevêque de Tyr.

— Quelque stratagème des Sarrasins, ajouta le comte de Champagne. Il faudroit pendre le chien et mettre l'esclave à la torture.

— Que personne ne les touche s'il tient à la vie! s'écria Richard. Conrad, avance, si tu l'oses, et réponds à l'accusation que le noble instinct de cet animal muet vient de porter contre toi d'avoir attenté à sa vie et insulté l'honneur de l'Angleterre.

— Ce n'est pas moi qui ai touché sa bannière, dit le marquis avec précipitation.

— Tu te trahis toi-même, Conrad, s'écria Richard; comment saurois-tu qu'il est question de

l'enlèvement de la bannière si ta conscience ne t'en avertissoit?

— N'est-ce pas pour cette seule cause que tu as fait tant de bruit dans tout le camp? répondit le marquis. Oses-tu imputer à un prince, à un allié, un crime qui après tout a probablement été commis par quelque obscur fripon pour s'emparer du galon d'or qui ornoit l'étendard? Voudrois-tu accuser un de tes confédérés sur le témoignage d'un chien?

L'alarme et le tumulte commençoient à se répandre dans tous les rangs, et le roi Philippe crut qu'il étoit temps d'intervenir.

— Princes et nobles chefs, dit-il, vous parlez en présence de gens qui se couperont la gorge dans un instant s'ils vous entendent vous exprimer ainsi. Au nom du ciel, que chacun de nous reconduise ses troupes dans ses quartiers respectifs, et réunissons-nous dans une heure dans le pavillon du conseil, afin de prendre des mesures pour rétablir l'ordre.

— J'y consens, répondit Richard, quoique j'eusse préféré interroger ce traître pendant que son brillant costume est encore souillé de sable. Mais le bon plaisir de Philippe sera aussi le nôtre en cette occasion.

Les princes se séparèrent aussitôt, comme le roi de France venoit de le proposer; chacun d'eux

alla se placer à la tête de ses troupes; et l'on entendit retentir de toutes parts le cri de guerre de chaque chef, et le son des cors et des trompettes qui rappeloient les soldats sous leurs bannières respectives. Bientôt tous les corps se mirent en mouvement, et on les vit traverser le camp en différentes directions pour se rendre chacun dans son quartier.

Cette mesure prévint tout acte immédiat de violence, mais l'incident qui venoit d'arriver occupoit tous les esprits; tandis que les Anglais, croyant l'honneur de leur pays intéressé à cette querelle, dont il couroit plusieurs versions, regardoient les habitants des autres pays comme bassement jaloux de la gloire de l'Angleterre et de la renommée de leur roi, ceux-ci, qui le matin même avoient proclamé Richard comme le guerrier le plus digne d'avoir le commandement général de toute l'armée, reprenoient leurs anciens préjugés, et l'accusoient d'un esprit d'orgueil et de domination. Des bruits de toute espèce se répandirent en cette occasion; on assura même que la reine Bérengère et les dames de sa suite avoient été effrayées par le tumulte qui avoit eu lieu, et qu'une de celles-ci s'étoit évanouie.

Le conseil s'assembla à l'heure convenue. Conrad avoit quitté son costume souillé, et s'étoit dépouillé en même temps de la honte et de la

confusion dont un accident si étrange et une accusation si soudaine l'avoient accablé d'abord, en dépit de ses talents pour la dissimulation et de la promptitude avec laquelle il savoit maîtriser toutes ses passions. Il avoit pris les vêtements de prince souverain, et il entra dans le pavillon du conseil accompagné de l'archiduc, des deux grands-maîtres de l'ordre du Temple et de celui de Saint-Jean de Jérusalem, avec plusieurs autres princes qui soutenoient ouvertement sa cause et embrassoient sa défense, les uns par des motifs politiques, les autres parce qu'ils nourrissoient une haine personnelle contre Richard.

Cette apparence d'union en faveur de Conrad ne déconcerta nullement le roi d'Angleterre. Il entra dans la salle du conseil avec son air d'indifférence ordinaire, et avec le même costume qu'il portoit une heure auparavant; il jeta un regard nonchalant et presque dédaigneux sur les princes qui s'étoient rangés avec une affectation étudiée autour du marquis comme pour annoncer qu'ils en épousoient la cause, et accusa dans les termes les plus formels Conrad de Montserrat d'avoir enlevé la bannière royale d'Angleterre, et d'avoir blessé le fidèle animal qui en avoit pris la défense.

Conrad se leva avec hardiesse, et répondit qu'en dépit des hommes et des brutes, des rois et des

chiens, il étoit innocent du crime dont on l'accusoit.

— Mon frère d'Angleterre, dit le roi Philippe, qui prit naturellement le caractère de président de l'assemblée, cette accusation est extraordinaire. Nous ne vous entendons pas déclarer que le fait dont il s'agit soit à votre connoissance personnelle; votre croyance n'est fondée que sur l'attaque dirigée contre le marquis de Montserrat par un vil animal. Bien certainement la parole d'un chevalier, d'un prince, doit avoir plus de poids que les aboiements d'un chien.

— Roi mon frère, répondit Richard, souvenez-vous que le Tout-Puissant, en nous donnant le chien pour compagnon de nos plaisirs et de nos fatigues, l'a doué d'un naturel noble et incapable de tromper. Cet animal n'oublie ni son ami ni son ennemi. Il se souvient avec exactitude du bienfait comme de l'injure. Il a une portion de l'intelligence de l'homme; mais il n'a rien de sa fausseté. On corrompra un soldat pour en faire un assassin, un faux témoin pour conduire un innocent à l'échafaud; mais jamais on n'obtiendra d'un chien qu'il attaque son bienfaiteur. Il est l'ami de l'homme, si ce n'est quand l'homme encourt justement son inimitié. Couvrez ce marquis des vêtements les plus splendides, déguisez son extérieur, changez son teint par le moyen de drogues

et de teintures, cachez-le au milieu de cent hommes, et je gage mon sceptre que ce chien le découvrira, et lui montrera son ressentiment comme vous l'avez déjà vu le faire aujourd'hui. Cet incident n'est pas nouveau quoiqu'il soit étrange; des meurtriers et des brigands ont été convaincus et condamnés sur de semblables témoignages, et l'on a dit qu'on y reconnoissoit le doigt de Dieu. Dans votre propre pays, mon frère, une affaire semblable a été décidée par un combat solennel entre l'homme et le chien, comme appelant et défendant. Le chien fut victorieux, l'homme confessa son crime, et il fut puni de mort. Croyez-moi, mon frère, les forfaits secrets ont souvent été mis au jour par le témoignage de choses inanimées, pour ne point parler de celui des autres animaux qui, par leur instinct et leur sagacité, sont bien au-dessous du chien, ami et compagnon de notre race.

— Je sais, mon frère, répondit Philippe, qu'un combat semblable a eu lieu sous le règne d'un de nos prédécesseurs, à qui Dieu fasse grâce; mais c'étoit dans un temps déjà éloigné de nous, et nous ne regardons pas cet exemple comme applicable au cas dont il s'agit. D'ailleurs le défendant n'étoit alors qu'un particulier d'un rang et d'une naissance obscure; il n'avoit pour armes offensives qu'un bâton, pour armure qu'un justau-

corps de cuir. Nous ne pouvons dégrader un prince par un pareil combat et de semblables armes.

— C'est ce que je n'ai jamais demandé, dit Richard; il seroit injuste de hasarder la vie de ce noble chien contre celle d'un traître à double face, tel que ce Conrad. Mais voici notre gant; nous le défions au combat à outrance en vertu du témoignage porté contre lui. Un roi du moins peut être digne de se mesurer avec un marquis.

Conrad ne s'empressa pas de ramasser le gant que Richard jeta au milieu de l'assemblée, et Philippe eut le temps de répliquer avant que le marquis eût fait un mouvement pour relever le gage du combat.

— Un roi, dit-il, seroit un adversaire aussi au-dessus du marquis qu'un chien lui seroit inférieur. Roi Richard, nous ne pouvons consentir à ce combat; vous êtes le chef de notre expédition, le glaive et le bouclier de la chrétienté.

— Je proteste contre un tel combat, dit le provéditeur vénitien, jusqu'à ce que le roi Richard ait remboursé les cinquante mille besants qu'il doit à la république. C'est bien assez que nous soyons en danger de perdre cette somme, s'il vient à succomber sous les coups des infidèles, sans que nous courions encore le risque de le

voir perdre la vie dans une querelle contre un chrétien pour un chien et une bannière.

— Et moi, dit William Longue-Épée, comte de Salisbury, je proteste à mon tour contre un combat qui mettroit en danger, pour une pareille cause, une vie qui appartient au peuple anglais. Voici votre gant, mon noble frère; reprenez-le, et supposez que le vent vous l'ait fait tomber des mains. Le mien le remplacera; le fils d'un roi, quoique son écu porte la barre de bâtardise, est au moins l'égal de ce marmouset de marquis.

— Princes et nobles chefs, dit Conrad, je n'accepterai point le défi du roi Richard. Nous l'avons choisi pour chef contre les Sarrasins, et si sa conscience peut répondre à l'accusation d'appeler un allié en champ clos pour une querelle si frivole, la mienne du moins ne peut endurer le reproche d'accepter ce cartel; mais, quant à son frère bâtard William de Woodstock, ou à tout autre qui osera soutenir la vérité de cette fausse accusation et s'en déclarer le champion, je défendrai mon honneur contre lui dans la lice, et je prouverai que quiconque m'attaque est un calomniateur.

— Le marquis de Montserrat, dit l'archevêque de Tyr, a parlé en homme sage et modéré; et il me semble que, sans déshonneur pour aucune des deux parties, cette affaire peut en rester là.

— Je crois qu'elle pourroit se terminer ainsi, dit Philippe, si le roi Richard veut se dédire de son accusation, comme étant appuyée sur de trop légers motifs.

— Roi de France, répondit Cœur-de-Lion, mes paroles ne feront jamais une telle injure à mes pensées. J'ai accusé ce Conrad d'avoir profité, comme un brigand, de l'ombre de la nuit pour attaquer et ravir l'emblème de la dignité d'Angleterre. Je répète cette accusation, que je crois fondée sur la vérité; et, puisque Conrad refuse le combat contre moi, je trouverai un champion pour soutenir ma querelle, le jour qui sera fixé pour la vider; car ta longue épée, William, ne doit pas voir le jour pour cette cause, sans notre permission spéciale.

— Puisque mon rang me rend arbitre dans cette malheureuse affaire, dit le roi Philippe, je fixe le cinquième jour, à compter de celui-ci, pour la décider par la voie du combat, suivant les usages de la chevalerie; Richard, roi d'Angleterre, devant paroître comme appelant, par son champion, et Conrad, marquis de Montserrat, en sa propre personne, comme défendant. J'avoue pourtant que je ne sais où trouver un terrain neutre pour vider cette querelle; car le combat ne doit pas avoir lieu dans le voisinage du camp, où

les soldats pourroient vouloir prendre parti pour chacun des combattants.

— Eh bien! dit Richard, on peut en appeler à la générosité du brave Saladin. Tout païen qu'il est, je n'ai jamais connu chevalier doué de plus de noblesse, et à la bonne foi duquel on puisse se fier plus sûrement. Je parle ainsi pour ceux qui voient des difficultés dans cette affaire; car, pour moi, je trouve un champ clos partout où je rencontre mon ennemi.

— Soit! répondit Philippe, nous ferons connoître cette affaire au soudan, quoique ce soit montrer à un ennemi le malheureux esprit de discorde que nous voudrions nous cacher à nous-mêmes, s'il étoit possible. En attendant, je lève la séance, et je vous recommande à tous, comme chrétiens et comme chevaliers, de ne pas souffrir que cette fâcheuse querelle fasse plus de bruit dans le camp, mais de la regarder comme solennellement remise au jugement de Dieu, et de le supplier d'accorder la victoire à celui qui combattra pour la vérité. Que sa volonté soit faite!

— *Amen! amen!* s'écria-t-on de toutes parts.

— Conrad, dit à voix basse le grand-maître des Templiers au marquis, pendant que les princes se retiroient, n'ajouteras-tu pas à ce mot une prière pour être délivré du pouvoir du chien, comme le dit le Psalmiste?

— Tais-toi, répondit Conrad; il y a dans l'air un démon révélateur qui pourroit rapporter, entre autres choses, jusqu'à quel point tu portes l'esprit de la devise de ton ordre, *Feriatur leo.*

— Tu soutiendras bravement le choc?

— N'en doute pas. Je n'aurois pas été très-charmé de rencontrer le bras de fer de Richard, et je ne rougis pas d'avouer que je ne suis pas fâché d'être dispensé de le combattre; mais parmi tous ceux qui sont sous ses ordres, en y comprenant son bâtard de frère, il n'existe personne que je craigne.

— Je vois ta confiance avec plaisir; et, dans ce cas, les dents d'un chien ont plus fait pour dissoudre cette ligue de princes que toutes tes ruses et le poignard du Charegite. Ne vois-tu pas que, malgré son front couvert d'un nuage affecté, Philippe ne peut cacher la satisfaction que lui fait éprouver la perspective d'être délivré du joug pesant de cette alliance? Regarde Henry de Champagne; un sourire effleure ses lèvres. Et l'archiduc d'Autriche! il étouffe de joie, en songeant que sa querelle va être vengée sans qu'il coure aucun risque, sans qu'il se donne aucune peine; mais chut! il vient à nous. — C'est une chose fâcheuse, noble archiduc, qu'une pareille brèche faite aux murs de notre Sion.

— Si vous parlez de cette croisade, répondit

l'archiduc, je voudrois que ce mur tombât en débris, et que nous fussions tous chacun chez nous. Je vous parle ainsi de confiance.

— Mais, dit le marquis de Montserrat, pensez que cette brèche a été pratiquée par les mains du roi Richard, pour le bon plaisir duquel nous avons enduré tant de choses, auquel nous nous sommes soumis comme des esclaves à un maître, dans l'espoir qu'il exerceroit sa valeur contre nos ennemis au lieu de l'employer contre nos amis.

— Je ne vois pas qu'il ait plus de valeur qu'un autre, répondit l'archiduc; je crois que, si le noble marquis l'eût combattu en champ clos, toutes les chances eussent été pour lui; car, quoique ce monarque insulaire ait le bras pesant quand il fait tomber sa masse d'armes, il n'est pas aussi fort dans le maniement de la lance. Je n'aurois nullement craint moi-même de lui faire face en champ clos, lors de notre dernière querelle, si le bien de la chrétienté eût permis le combat entre deux princes souverains. Si vous le désirez, noble marquis, je serai votre parrain dans la lice.

— Et moi aussi, dit le grand-maître.

— Venez donc prendre votre repas de midi sous ma tente, nobles seigneurs, dit l'archiduc; nous parlerons de cette affaire en buvant le vrai *nierenstein*.

Et en conséquence ils se retirèrent tous trois ensemble.

— Que disoit notre patron à ces deux grands personnages? demanda Jonas Schwanker à son compagnon, le *spruch-sprecher*, qui avoit pris la liberté de s'avancer près de son maître pendant la conversation que nous venons de rapporter, tandis que le bouffon étoit resté à une distance plus respectueuse.

— Serviteur de la folie, répondit le *spruch-sprecher*, modère ta curiosité; il ne convient pas que je t'apprenne les secrets de notre maître.

— Tu me trompes, homme de la sagesse, répondit le *hoff-narr;* nous marchons tous deux constamment à la suite de notre patron, et il nous importe également de savoir lequel de nous, sagesse ou folie, a le plus d'influence sur lui.

— Il a dit au marquis et au grand-maître, dit le *spruch-sprecher*, qu'il étoit las de cette guerre, et qu'il seroit charmé de se retrouver chez lui sain et sauf.

— C'est un refait, et cela ne peut compter dans la partie, s'écria le bouffon; car si c'étoit sagesse de le penser, c'étoit folie de le dire. Continue.

— Hem! Il leur dit ensuite que Richard n'étoit pas plus brave qu'un autre, et qu'il n'étoit pas très-habile à manier la lance.

— Par ma marotte, c'est folie insigne! Et ensuite?

— Ma mémoire n'est pas très-fidèle; mais je sais qui les a invités à boire un verre de *nierenstein.*

— Il y a là une apparence de sagesse, et tu peux le porter à ton compte quant à présent. Mais s'il boit trop, comme cela est très-probable, je le marquerai au mien. Y a-t-il encore autre chose?

— Rien qui mérite d'être rapporté. Ah! il a dit qu'il regrettoit de ne pas avoir saisi l'occasion de combattre Richard en champ clos.

— Fi donc! fi donc! s'écria Jonas Schwanker; c'est le radotage de la folie; et je suis presque honteux de gagner la partie par un tel moyen. Quoi qu'il en soit, suivons-le, tout fou qu'il est, sage *spruch-sprecher*, afin d'avoir notre part du bon vin de *nierenstein.*

CHAPITRE XVI.

« Tu te plains de mon inconstance ;
» Toi-même tu l'approuveras.
» Sur moi l'amour auroit moins d'influence
» Si l'honneur n'en triomphoit pas. »
Vers de MONTROSE.

LORSQUE Richard fut de retour dans sa tente, il ordonna qu'on fît venir le Nubien devant lui. Celui-ci entra en saluant le roi avec son cérémonial d'usage, et, après s'être prosterné, il resta debout devant le monarque dans l'attitude d'un esclave qui attend les ordres de son maître: il fut peut-être heureux pour lui d'être obligé, pour bien jouer son rôle, d'avoir les yeux humblement baissés; car s'il eût rencontré le regard perçant que Richard fixa sur lui quelque temps en silence, il lui auroit été difficile de bien soutenir son caractère emprunté.

— Tu es bon chasseur, lui dit enfin Richard; tu as débusqué ton gibier, et tu l'as mis aux abois aussi bien que si Tristan lui-même t'eût donné des leçons. Mais ce n'est pas tout; il faut en faire curée. Je n'aurois pas été fâché moi-même de lever ma lance en cette occasion; il paroît que

certaines convenances s'y opposent. Tu vas retourner au camp du soudan, porteur d'une lettre pour requérir de sa courtoisie de désigner un terrain, afin d'y établir le champ clos, et de se joindre à nous pour en être spectateur, si tel est son bon plaisir. Maintenant, parlant seulement par conjecture, nous pensons que tu pourrois trouver dans son camp quelque cavalier qui, par amour pour la vérité, et pour acquérir une nouvelle gloire, se chargeroit de combattre ce traître de Montserrat.

Le Nubien leva les yeux, et les fixa sur le roi avec un air d'empressement et d'ardeur; il les tourna ensuite vers le ciel avec une reconnoissance si solennelle que Richard y vit briller une larme; baissant alors la tête, comme pour annoncer qu'il feroit ce que le roi désiroit, il reprit son attitude habituelle de soumission attentive.

— C'est bien, dit le roi; je vois que tu désires me servir en cette affaire; je dois dire que voilà en quoi consiste l'excellence d'un serviteur tel que toi, qui ne peut prendre la parole ni pour discuter nos ordres, ni pour nous demander l'explication de nos projets. Un de mes serviteurs anglais, à ta place, m'auroit ennuyé à force de me conseiller de charger de ce combat quelque bonne lance de ma maison; car, depuis mon frère Longue-Épée jusqu'au dernier d'entre eux, ils

brûlent tous de se battre pour ma cause. Un Français babillard s'y seroit pris de mille manières pour tâcher de découvrir pourquoi je cherche un champion dans le camp des infidèles. Mais toi, agent silencieux de ton roi, tu peux exécuter mes ordres sans me faire de questions, et même sans les comprendre, parce qu'avec toi *entendre c'est obéir*[1].

L'esclave ne répondit à ces observations qu'en inclinant la tête avec respect, et en fléchissant de nouveau le genou.

— Maintenant parlons d'autre chose, dit le roi tout à coup en s'exprimant avec plus de vivacité. As-tu vu Édith Plantagenet?

Le muet leva la tête comme pour parler, ses lèvres firent même le mouvement qui auroit été nécessaire pour prononcer une négation; mais elles ne firent entendre que ce murmure indistinct, propre aux infortunés privés de la faculté de la parole.

— Voyez! s'écria le roi, le nom seul d'une princesse du sang royal, et d'une beauté aussi distinguée que notre aimable cousine, semble avoir eu presque assez de pouvoir pour rendre la parole à un muet! Quels miracles ne pourroient

[1] Ces mots sont une espèce de formule que l'esclave d'Orient répond à son maître, pour lui dire qu'il va être servi selon son désir. (*Note de l'Édit.*)

donc pas faire ses yeux ! J'en ferai l'épreuve, ami esclave ; tu verras cette beauté d'élite dans notre cour, et tu rempliras la mission que t'a donnée le noble soudan.

Encore un regard joyeux, encore une génuflexion ; mais quand le Nubien se releva, le roi lui appuya fortement la main sur l'épaule, et lui dit avec un ton de gravité sévère : — Que je t'avertisse pourtant d'une chose, mon noir messager. Quand même celle que tu vas voir parviendroit par une influence mystérieuse à dénouer cette langue actuellement emprisonnée entre les murs d'ivoire de ton palais, comme le dit le brave soudan, prends bien garde de ne pas perdre ton caractère de taciturnité, prends garde de ne pas prononcer un seul mot en sa présence ; car je te garantis que je te ferois arracher la langue, et que je ne laisserois pas pierre sur pierre de ton palais d'ivoire, ce qui veut dire, je crois, en langue franque, que je te ferois tirer toutes les dents l'une après l'autre. Sois donc prudent et silencieux.

Richard retira la main qu'il appuyoit sur l'épaule du Nubien, et celui-ci, faisant une profonde inclination de tête, porta la main à ses lèvres en signe d'obéissance et de silence.

Le roi lui mit une seconde fois la main sur l'épaule, mais sans appuyer si fortement, et ajouta : —Nous te parlons, ami, comme à un esclave. Si

tu étois un gentilhomme et un chevalier, nous ne te demanderions que ta parole d'honneur de garder le silence; condition de la permission que nous t'accordons.

Le Nubien se redressa avec un air de fierté, regarda le roi en face, et plaça sa main droite sur son cœur.

Richard appela alors son chambellan.

—Néville, dit-il, conduis cet esclave à la tente de notre épouse, à qui tu diras que notre bon plaisir est qu'il obtienne une audience, une audience particulière de notre cousine Édith; il a une mission à remplir auprès d'elle. Tu lui montreras le chemin, si toutefois il en a besoin; car tu as dû remarquer comme il connoît déjà merveilleusement toute la disposition de notre camp. Et toi, notre ami noir, fais promptement ce que tu as à faire, et sois de retour ici dans une demi-heure.

— Je suis découvert, pensa le prétendu Nubien, les bras croisés et les yeux baissés, en suivant Néville qui marchoit d'un pas rapide vers le pavillon de la reine Bérengère. Le roi Richard a incontestablement pénétré mon déguisement; et cependant son ressentiment contre moi ne paroît pas bien vif. Si j'ai bien compris ses paroles, et il est impossible de s'y méprendre, il

m'offre une noble chance de réparer mon honneur en combattant ce perfide marquis. J'ai vu la preuve de son crime dans ses regards consternés et sur ses lèvres tremblantes quand Richard l'accusa. Roswall, tu as fidèlement servi ton maître, et celui qui a voulu te donner la mort me le paiera cher. — Mais que signifie la permission que Richard vient de m'accorder de voir celle que j'avois désespéré de jamais revoir ? Pourquoi et comment Richard Plantagenet consent-il que je me présente devant sa divine parente, soit comme messager du païen Saladin, soit comme le coupable qu'il a si récemment banni de son camp, et dont l'aveu audacieux qu'il a fait d'un amour dont il est fier augmente encore le crime ? Que Richard consente qu'elle reçoive une lettre d'un amant musulman, et qu'elle la reçoive par les mains d'un autre amant d'un rang si disproportionné, sont deux circonstances également incroyables et qui ne peuvent se concilier. Mais Richard, quand il n'est pas agité par ses passions tumultueuses, est libéral, généreux, véritablement noble, et j'agirai envers lui en conséquence; je suivrai ses instructions sans chercher à connoître ses motifs, si ce n'est à mesure que le temps les développera de lui-même. Je dois obéissance entière à celui qui me fournit une si belle occasion de reconquérir mon honneur perdu, et,

quoi qu'il puisse m'en coûter, je m'acquitterai de cette dette..

— Et cependant, dit-il encore dans la fierté de son cœur, Cœur-de-Lion, comme on l'appelle, auroit pu mesurer les sentiments des autres sur les siens. Moi, demander à me présenter devant sa parente, quand je ne lui adressai pas un seul mot lorsqu'elle me remit le prix d'un tournoi; quand je n'étois pas le moins riche en exploits de chevalerie parmi les défenseurs de la croix! Moi, chercher à approcher d'elle sous un vil déguisement, sous la livrée de la servitude, quand je ne suis de fait qu'un misérable esclave, quand ce qui étoit jadis mon bouclier est terni par une tache! Moi, agir ainsi! Il me connoît bien peu! Je le remercie pourtant de m'avoir fourni une occasion qui peut faire que nous nous connoissions tous mieux.

Il en étoit à cette conclusion lorsque Néville et lui s'arrêtèrent devant le pavillon de la reine.

Les gardes les laissèrent entrer sans difficulté; et Néville, laissant le Nubien dans une petite antichambre que celui-ci ne reconnut que trop, passa dans l'appartement qui servoit de salle d'audience. Il lui fit part des ordres du roi d'un ton bas et respectueux bien différent de la brusquerie de Thomas de Vaux, pour qui Richard étoit tout, et le reste de la cour, en y comprenant

Bérengère elle-même, n'étoit rien. Un grand éclat de rire suivit l'explication de son message.

— Et à quoi ressemble cet esclave de Nubie qui arrive comme ambassadeur du soudan? demanda une voix de femme qu'il étoit facile de reconnoître pour celle de Bérengère. N'est-ce pas un nègre, Néville, avec la peau noire, les cheveux crépus comme la laine d'un belier, le nez plat et des grosses lèvres? Ha! ha! ha! N'est-ce pas cela, sir Néville?

— Que Votre Majesté n'oublie pas, dit une autre voix, ses jambes arquées comme le tranchant d'un cimeterre sarrasin.

— Ou plutôt comme l'arc de Cupidon, dit la reine, puisqu'il vient chargé d'un message amoureux. Mon bon Néville, vous êtes toujours disposé à la complaisance pour de pauvres femmes qui ne savent que faire de leur temps; il faut que nous voyions ce messager d'amour. J'ai vu beaucoup de Turcs et de Maures, mais jamais je n'ai vu un nègre.

— Je suis fait pour obéir aux ordres de Votre Majesté, répondit le chevalier débonnaire, pourvu qu'elle se charge de m'excuser auprès du roi. Cependant permettez-moi de vous assurer que ce que vous verrez ne répondra nullement à votre attente.

— Tant mieux, dit Bérengère; plus laid que

notre imagination ne peut se le figurer, et cependant choisi par le galant soudan pour son courrier amoureux !

— Madame, dit lady Caliste, permettez-moi de supplier Votre Majesté de souffrir que ce bon chevalier conduise directement ce messager à lady Édith, à qui ces lettres de créance sont adressées; songez que nous venons tout récemment d'échapper aux suites d'une semblable plaisanterie.

— D'échapper, dis-tu! répéta la reine avec dédain; cependant ton avis peut être prudent, Caliste. Que ce Nubien, comme on l'appelle, s'acquitte d'abord de sa mission pour notre cousine Édith. D'ailleurs, ne dites-vous pas qu'il est muet, Néville?

— Oui, Madame, répondit le chevalier.

—Ces dames de l'Orient sont bien heureuses, dit Bérengère; elles sont servies par des gens devant lesquels elles peuvent tout dire, et qui n'en peuvent rien répéter; au lieu que, dans notre camp, comme a coutume de le dire le prélat de Saint-Jude, un oiseau qui traverse l'air rapporte tout ce qui s'est dit.

— C'est que Votre Majesté oublie qu'elle parle entre des murs de toile, dit Néville.

Cette observation fit qu'on baissa la voix, et, après quelques instants de conversation d'un ton plus bas, le chevalier anglais alla rejoindre l'es-

clave noir, et lui fit signe de le suivre; le Nubien obéit, et Néville le conduisit dans un petit pavillon contigu à celui de la reine, et destiné à lady Édith et aux femmes à son service. Une des esclaves cophtes reçut le message que lui communiqua sir Henry Néville; au bout de trois minutes le Nubien fut introduit en présence d'Édith, et Néville resta hors de la tente.

L'esclave qui avoit amené le Nubien se retira à un signe que lui fit sa maîtresse, et ce fut avec tous les signes d'une humiliation sincère que le malheureux chevalier, si étrangement déguisé, fléchit un genou en terre, les yeux baissés, les bras croisés sur sa poitrine, comme un criminel qui attend sa sentence. Édith étoit vêtue de la même manière que lorsqu'elle avoit reçu le roi Richard, son grand voile noir transparent tombant sur ses formes élégantes comme l'ombre d'une nuit d'été. Elle tenoit en main une lampe d'argent, nourrie par une huile aromatique, et qui répandoit une clarté extraordinaire.

Lorsqu'elle se fut approchée à un pas de l'esclavage agenouillé et immobile, elle lui approcha la lumière du visage, comme pour mieux examiner ses traits; se détournant ensuite, elle plaça sa lampe de manière à ce que l'ombre de la figure du Nubien se dessinât sur la toile de la tente. Alors

elle lui adressa la parole d'une voix douce et tranquille, mais profondément mélancolique.

— Est-ce donc vous? est-ce bien vous, brave chevalier du Léopard, vaillant sir Kenneth d'Écosse? est-ce véritablement vous, sous ce déguisement servile, entouré de mille dangers?

En entendant le son de la voix de sa dame, qui lui parloit d'une manière si inattendue, et d'un ton de compassion qui approchoit presque de la tendresse, les lèvres du chevalier s'entr'ouvrirent pour lui répondre; et à peine les ordres de Richard et la promesse qu'il lui avoit faite de garder le silence purent-ils l'empêcher de s'écrier que ce qu'il venoit d'entendre suffisoit pour payer l'esclavage de toute sa vie, et pour l'indemniser des dangers dont chaque instant pouvoit menacer cette vie. Cependant il fut maître de lui-même, et un profond soupir fut la seule réponse qu'il fit à la question d'Édith.

— Je vois et je savois que je ne m'étois pas trompée, dit Édith. Je vous ai remarqué dès l'instant que vous avez paru près de la plate-forme sur laquelle j'étois avec la reine. J'ai reconnu aussi votre beau lévrier. Elle ne seroit pas digne des services d'un chevalier tel que vous, la dame à qui un changement de costume et de couleurs pourroit cacher un fidèle serviteur. Parlez donc sans crainte à Édith Plantagenet. Elle sait com-

ment honorer dans l'adversité un bon chevalier qui l'a servie et honorée, après avoir fait des exploits en son nom, quand il étoit favorisé de la fortune. Quoi! encore silencieux! Est-ce la crainte ou la honte qui t'empêche de parler? La crainte, tu ne devrois pas la connoître; et la honte, laisse-la à ceux qui ont causé ton malheur.

Le chevalier, désespéré d'être obligé de jouer un rôle muet dans une entrevue si intéressante, ne put exprimer sa mortification que par de nouveaux soupirs, et en plaçant un doigt sur ses lèvres. Édith fit quelques pas en arrière avec une sorte de mécontentement.

— Quoi! dit-elle, Asiatique par le costume, et muet par le fait! C'est à quoi je ne m'attendois pas. Mais peut-être me méprises-tu parce que j'avoue si hardiment que j'ai fait attention aux hommages que tu m'as rendus? ne conçois pas pour cela une idée défavorable d'Édith. Elle connoît les bornes que la réserve et la modestie prescrivent à une jeune fille de haute naissance; et elle sait quand et jusqu'à quel point la reconnoissance lui permet d'en sortir, et d'avouer son désir sincère de pouvoir réparer les injustices auxquelles a été exposé pour elle un bon chevalier. Pourquoi joindre ainsi les mains, et te tordre les bras avec cet air de désespoir? Seroit-il possible, ajouta-t-elle en frémissant de cette idée,

que leur cruauté t'eût privé de l'organe de la parole? Tu secoues la tête! Eh bien, que ce soit un charme, que ce soit une obstination, je ne te fais plus de questions. Acquitte-toi de ta mission comme tu l'entendras. Je puis aussi être muette.

Le chevalier déguisé fit un geste qui sembloit déplorer sa situation, et conjurer le déplaisir de sa dame, après quoi il présenta la lettre du soudan, enveloppée dans l'or et la soie, suivant l'usage. Elle la prit, y jeta les yeux négligemment, la mit de côté, et, levant les yeux encore une fois sur le chevalier, elle lui dit à voix basse :— Quoi ! pas même un mot pour t'acquitter de ton message ?

Il pressa ses deux mains sur son front, comme pour exprimer la douleur qu'il éprouvoit en se trouvant hors d'état de lui obéir; mais elle se détourna avec un air de colère.

— Retire-toi, dit-elle, j'ai assez parlé, j'ai trop parlé à un homme qui ne daigne pas perdre une parole pour me répondre. Pars, et tu peux dire que si je t'ai nui j'en ai fait pénitence, car, si j'ai été la malheureuse cause qui t'a fait quitter un poste d'honneur, j'ai oublié ma dignité dans cette entrevue, et je me suis dégradée à tes yeux et aux miens.

Elle appuya une main sur ses yeux, et parut vivement agitée. Sir Kenneth fit un mouvement

pour approcher d'elle; mais elle fit un geste pour lui défendre d'avancer.

— N'approche pas de moi, dit-elle ensuite, toi dont le ciel a adapté l'âme à sa nouvelle condition. Un être moins craintif et moins abruti qu'un esclave des Sarrasins m'auroit du moins adressé un mot de reconnoissance, quand ce n'eût été que pour me rendre plus supportable le sentiment de ma dégradation. Qu'attends-tu? Retire-toi.

Le chevalier déguisé jeta un regard presque involontaire sur la lettre comme pour s'excuser de rester encore. Édith la prit en disant avec un ton d'ironie et de mépris : — J'avois oublié. L'esclave soumis attend une réponse à son message. Que veut dire cette lettre? Elle est du soudan?

Elle en parcourut rapidement le contenu, qui étoit écrit en arabe et en français, et après l'avoir lue, elle dit avec un sourire aussi plein d'amertume que de courroux :

— Cela passe l'imagination! quel jongleur pourroit opérer une transmutation si adroitement? Il peut changer les sequins et les besants en doits et en maravédis [1]; mais tout son art peut-il faire qu'un chevalier qui a toujours été compté parmi les plus braves de la sainte croisade devienne

[1] Monnoie hollandaise et espagnole.

l'esclave baisant la poussière d'un soudan païen, le porteur de ses insolentes propositions à une fille chrétienne, un renégat aux lois de l'honneur, de la chevalerie et de la religion? Mais à quoi bon parler à l'esclave volontaire d'un chien de païen? Dis à ton maître, quand ses verges t'auront trouvé une langue, ce que tu vas me voir faire. A ces mots elle jeta par terre la lettre du soudan, et la foula aux pieds. Dis-lui, ajouta-t-elle, qu'Édith Plantagenet méprise l'hommage d'un soudan païen.

Ayant ainsi parlé, elle fit un mouvement pour se retirer, et le chevalier, se prosternant à ses pieds avec tous les signes du désespoir, se hasarda à porter la main sur le pan de sa robe pour la retenir.

— N'as-tu pas entendu ce que je t'ai dit, esclave? s'écria-t-elle en se retournant vers lui, et en parlant avec emphase; dis au païen ton maître que je méprise ses offres autant que les marques de respect d'un indigne apostat à la religion et à la chevalerie, à Dieu et à sa dame.

A ces mots, elle lui arracha sa robe des mains, et sortit du pavillon.

La voix de Néville, se faisant entendre de dehors, appela le Nubien en même temps. Accablé et épuisé par tout ce qu'il avoit souffert pendant cette entrevue, qui l'avoit mis dans un embarras

dont il n'auroit pu se tirer qu'en manquant à sa parole donnée au roi Richard, le malheureux chevalier suivit presque en chancelant le baron anglais jusqu'à l'entrée de la tente du roi, devant laquelle quelques cavaliers venoient de descendre de cheval. L'intérieur du pavillon étoit éclairé, et il sembloit y régner un mouvement extraordinaire. Lorsque Néville y entra avec l'esclave supposé, ils trouvèrent le roi, avec plusieurs de ses nobles, occupé à recevoir ceux qui venoient d'arriver.

CHAPITRE XVII.

« Mes pleurs doivent couler sans fin,
» Car ils n'ont pas leur source dans l'absence :
» L'amant absent peut revenir demain ;
» Souvent le temps couronne la constance.

» Sur un tombeau silencieux
» Je ne viens pas verser de vaines larmes ;
» Grâce à la mort, les amants malheureux
» Sont réunis sans crainte et sans alarmes.

» Elle pleuroit, dans sa douleur,
» Avec l'orgueil de sa haute naissance,
» Le nom flétri, l'injuste déshonneur,
» De son amant, guerrier plein de vaillance. »

Ancienne ballade.

On entendit la voix sonore de Richard s'écrier avec un accent de franchise et de félicitation joyeuse :

— Thomas de Vaux ! mon brave Tom de Gilsland ! par la tête du roi Henry, tu es le bien-venu, aussi bien-venu que le fut jamais flacon de vin pour un maître ivrogne. J'aurois à peine su comment disposer mon ordonnance de bataille si je n'avois eu ta taille épaisse pour me servir de point de mire en formant mes rangs ; il va bientôt pleuvoir des coups, Thomas, si les saints nous prê-

tent leur aide; et si nous avions combattu en ton absence, je me serois attendu à apprendre qu'on t'avoit trouvé pendu aux branches de quelque arbre.

— J'espère que j'aurois supporté ce désappointement avec plus de patience chrétienne, dit Thomas de Vaux, que si j'avois à périr de la mort d'un apostat. Mais je remercie Votre Majesté de son bon accueil, ce qui est d'autant plus généreux qu'il s'agit d'un régal de horions, dont, sauf votre bon plaisir, Sire, vous n'êtes toujours que trop porté à prendre la plus grosse part; mais je vous amène quelqu'un à qui je sais que Votre Majesté fera encore meilleur accueil.

Celui qui s'avança pour saluer respectueusement Richard étoit un jeune homme de petite taille et de peu d'embonpoint. Ses vêtements étoient aussi modestes que sa personne étoit remarquable; mais il portoit à sa toque une boucle d'or, garnie d'un brillant dont l'éclat ne pouvoit être égalé que par celui de ses yeux. C'étoit le seul trait de sa physionomie qui fût frappant; mais quand on l'avoit une fois remarqué il ne manquoit jamais de produire une vive impression sur le spectateur. A son cou étoit suspendu par une écharpe de soie bleue de ciel un *wrest*, comme on nommoit alors la clef qui sert à accorder une harpe et qui étoit d'or massif.

Il fit un mouvement pour s'agenouiller devant Richard; mais le roi s'y opposa avec empressement, le serra dans ses bras avec affection, et l'embrassa sur les deux joues.

— Blondel de Nesle! s'écria-t-il avec joie. Tu es le bien-venu de Chypre, mon roi des ménestrels, le bien-venu près du roi d'Angleterre, qui n'attache pas un plus haut prix à sa propre dignité qu'à la tienne. J'ai été malade, et sur mon âme, je crois que ton absence en étoit la cause; car, si j'étois à mi-chemin du ciel, il me semble que tes accents auroient le pouvoir de me rappeler. Et quelles nouvelles du pays de la harpe, mon maître? que content les trouvères de Provence? que chantent les ménestrels de la joyeuse Normandie? et avant tout as-tu été toi-même bien occupé? mais je n'ai pas besoin de te faire cette question. Tu ne pourrois être oisif quand même tu le voudrois : tes nobles talents sont comme un feu intérieur qui te force à l'exhaler en musique et en chansons.

— J'ai appris quelques lais; j'en ai fait quelques autres, noble roi, répondit le célèbre Blondel avec une timide modestie que l'admiration et l'enthousiasme que Richard montroit pour ses talents n'avoient jamais pu diminuer.

— Nous t'entendrons, Blondel, nous t'entendrons sur-le-champ, s'écria le roi; et, le touchant sur l'épaule avec bonté, il ajouta : C'est-à-dire, si

tu n'es pas trop fatigué de ton voyage; car j'aimerois mieux crever mon meilleur cheval que de nuire le moins du monde à ta voix.

— Ma voix est maintenant, comme toujours, au service de mon royal patron, répondit Blondel; mais, ajouta-t-il en jetant les yeux sur des papiers qui étoient placés sur une table, Votre Majesté paroît occupée d'affaires plus importantes, et il est déjà tard.

— Pas du tout, mon cher Blondel, répondit Richard; pas du tout; j'esquissois seulement un plan de bataille contre les Sarrasins, c'est l'affaire d'un instant : elle ne demande presque pas plus de temps que pour les mettre en déroute.

— Il me semble pourtant, dit Thomas de Vaux, qu'il ne seroit pas inutile de voir quel nombre de soldats Votre Majesté peut ranger en bataille; je lui rapporte à ce sujet un rapport d'Ascalon.

— Tu es un mulet, Thomas, s'écria le roi, un vrai mulet pour l'obstination et la stupidité. Allons, Messieurs, en cercle, en cercle, rangez-vous autour de lui, qu'on donne le tabouret à Blondel; où est son porteur de harpe? Un instant, non, donnez-lui la mienne; la sienne peut avoir souffert du voyage.

— Je désirerois que Votre Majesté voulût entendre mon rapport, dit sir Thomas de Vaux. J'ai fait un long voyage, et j'ai plus d'envie de m'é-

tendre sur mon lit que de me faire chatouiller les oreilles.

— Te chatouiller les oreilles! répondit Richard; ce seroit donc avec une plume de bécasse plutôt que par des sons harmonieux. Dis-moi, Thomas, tes oreilles savent-elles distinguer le chant de Blondel du braiement d'un âne?

— Sur ma foi, Sire, je ne sais trop que vous répondre, dit de Vaux; mais, laissant à part Blondel, qui est noble de naissance, et qui par conséquent a sans doute de grands talents, je vous réponds qu'attendu la question de Votre Majesté je ne regarderai jamais un ménestrel sans penser à un âne.

— Mais par courtoisie, répliqua Richard, n'aurois-tu pas pu faire une exception pour moi qui suis de noble naissance aussi bien que Blondel, et qui, comme lui, suis un confrère de la gaie science?

— Votre Majesté, dit de Vaux en souriant, doit se rappeler qu'il est inutile de demander de la courtoisie à un mulet.

— C'est la vérité, dit Richard; et surtout à un mulet aussi mal dressé que toi. Mais viens ici, maître mulet, afin qu'on te décharge de ton fardeau et que la musique ne t'empêche pas d'aller te vautrer sur ta litière; ce seroit du bien perdu pour toi. Pendant ce temps, mon bon frère de

Salisbury, cours à la tente de Bérengère, et dis-lui que Blondel vient d'arriver avec tout ce que l'art du ménestrel a produit de plus nouveau. Invite-la à venir ici sur-le-champ; tu lui serviras d'escorte, et veille à ce que notre cousine Édith Plantagenet vienne avec elle.

En prononçant ces derniers mots Richard regarda le Nubien avec cette expression équivoque que sa physionomie prenoit ordinairement quand il levoit les yeux sur lui.

— Ah! dit-il, notre discret et silencieux messager est de retour! Avance, esclave; place-toi derrière Néville, et tu entendras des sons qui te feront remercier le ciel de ce qu'en t'affligeant il t'ait rendu muet plutôt que sourd.

A ces mots, ne songeant plus au reste de la compagnie, il se tourna vers de Vaux et s'occupa des détails militaires que lui donna le baron.

Comme le lord de Gilsland finissoit son rapport, un messager vint annoncer que la reine et sa suite approchoient de la tente royale.

— Holà! un flacon de vin! s'écria Richard, de ce vieux vin de Chypre du roi Isaac, que nous gardons depuis si long-temps, et que nous trouvâmes après avoir pris Famagouste d'assaut. Versez-en un grand verre pour le brave lord de Gilsland, Messieurs. Jamais prince n'eut un serviteur plus zélé et plus fidèle.

— Je suis charmé, dit Thomas de Vaux, que Votre Majesté trouve que le mulet est un animal utile, quoique sa voix soit moins harmonieuse que le crin de cheval et le fil de laiton.

Quoi! dit le roi, tu n'as pas encore digéré ce lardon de mulet! Fais-le passer avec un verre de vin, Thomas; sans quoi il t'étouffera. Bien! on ne sauroit mieux boire. Et maintenant je te dirai que tu es un soldat comme moi, et qu'en conséquence nous devons supporter les quolibets l'un de l'autre dans un salon, comme les horions dans un tournoi; et plus nous frappons fort, plus nous devons nous aimer. Sur ma foi, si tu n'as pas frappé aussi fort que moi dans cette dernière rencontre, tu as du moins employé tout ton esprit à repousser mes coups. Mais voici la différence qu'il y a entre toi et Blondel : tu n'es que mon camarade, je pourrois dire mon élève dans l'art de la guerre; Blondel est mon maître dans la science du chant et de la musique. Je te permets la liberté de l'intimité, mais je lui dois le respect comme étant mon supérieur dans son art. Allons, Thomas, point d'humeur, et reste avec nous pour écouter ses chants.

— Pour voir Votre Majesté dans une humeur si enjouée, répondit le lord de Gilsland, sur ma foi, je resterois jusqu'à ce que Blondel eût fini de

chanter le grand roman du roi Arthur, qui dure trois jours.

— Nous ne mettrons pas ta patience à une si longue épreuve, dit Richard ; mais je vois une lueur de torches qui annonce l'arrivée de notre épouse. Va la recevoir, Thomas, et tâche de trouver grâce aux yeux les plus brillants de la chrétienté. Ne t'arrête pas pour donner plus d'élégance aux plis de tes vêtements ; vois, tu as laissé Néville se placer entre le vent et les voiles de ta galère !

— Il n'a jamais été en avant de moi sur le champ de bataille, répliqua de Vaux, peu satisfait de se voir prévenu par l'activité supérieure du chambellan.

— Et qui y a jamais été, mon bon Tom de Gilsland, dit le roi, si ce n'est peut-être nous de temps en temps?

— Oui, Sire, répondit de Vaux ; mais rendons justice aux malheureux : j'ai vu aussi quelquefois en avant de moi l'infortuné chevalier du Léopard ; car, voyez-vous, il pèse moins sur son cheval, et par conséquent.....

— Silence ! s'écria Richard en l'interrompant d'un ton péremptoire ; qu'on ne prononce pas ce nom devant moi !

Se levant en même temps, il alla recevoir son épouse à la porte du pavillon, et lui présenta

ensuite Blondel comme le roi des ménestrels et son maître dans la gaie science. Bérengère, qui savoit parfaitement que la passion de Richard pour la poésie et la musique étoit presque égale à sa soif de renommée guerrière, et que Blondel étoit son plus cher favori, eut soin de le recevoir avec toutes les distinctions flatteuses dues à un homme que le roi se plaisoit à honorer. Cependant il étoit évident que, quoique Blondel répondît convenablement aux compliments que la belle reine lui prodiguoit sans réserve, il étoit plus sensible aux manières gracieuses d'Édith, dont l'accueil cordial lui parut d'autant plus sincère qu'il avoit moins d'apprêt et plus de simplicité.

La reine et son auguste époux s'aperçurent également de cette distinction, et Richard, voyant que son épouse étoit un peu piquée de la préférence qu'avoit obtenue sa cousine, et dont peut-être n'étoit-il pas très-satisfait lui-même, dit assez haut pour être entendu de toutes deux : — Nous autres ménestrels, Bérengère, comme vous pouvez le voir par la conduite de notre maître Blondel, nous avons plus de respect pour un juge sévère comme notre parente que pour un ami partial qui est disposé comme vous à croire à notre mérite sur parole.

Édith fut piquée à son tour de ce sarcasme, et

elle n'hésita pas à répondre qu'elle n'étoit pas la seule dans la famille des Plantagenet qui fût portée à juger avec promptitude et sévérité.

Elle en auroit peut-être dit davantage, car elle avoit quelque chose du caractère de cette maison qui, tirant son nom et sa devise d'un foible arbrisseau (*planta genista*) choisi comme emblème d'humilité, étoit peut-être une des familles les plus fières qui aient jamais régné sur l'Angleterre; mais, tandis qu'elle parloit ainsi avec passion, ses yeux rencontrèrent ceux du Nubien, quoiqu'il cherchât à se cacher derrière les nobles qui étoient présents. A cette vue Édith se laissa tomber sur une chaise; elle devint si pâle que la reine Bérengère se crut obligée de demander de l'eau et des essences, et de remplir tout le cérémonial d'usage pour une dame qui s'évanouit.

Richard, qui savoit mieux apprécier la force d'esprit d'Édith, dit à Blondel de s'asseoir et de commencer son lai, ajoutant que la musique étoit une recette qui valoit toutes les autres pour rappeler à la vie une Plantagenet. Chante-nous, lui dit-il, ce lai de la *Robe ensanglantée* dont tu m'as raconté le sujet avant mon départ de l'île de Chypre. Tu dois à présent la savoir parfaitement, ou ton arc est brisé, comme le disent nos archers.

L'œil inquiet du ménestrel étoit pourtant toujours fixé sur Édith, et ce ne fut que lorsqu'il

vit les couleurs reparoître sur ses joues qu'il obéit aux ordres réitérés du roi; s'accompagnant alors de sa harpe, de manière à prêter une nouvelle grâce à sa voix, sans la couvrir, il chanta, comme en récitatif, une de ces anciennes aventures d'amour et de chevalerie qui étoient jadis des thèmes populaires pour les ménestrels. Dès qu'il commença à préluder, son extérieur peu remarquable changea tout à coup de caractère; un air d'inspiration anima sa physionomie, et tous ses traits brillèrent d'une noble énergie. Enfin, sa voix mâle, sonore et flexible, enchanta toutes les oreilles, et arriva jusqu'à tous les cœurs.

Richard, aussi joyeux qu'après une victoire, enjoignit le silence par une citation fort à propos:

« Dans le salon, dans le boudoir,
» Écoutez-moi, noble assistance. »

Il fit ranger en cercle tous les auditeurs, avec le zèle d'un protecteur des arts et d'un élève; et, ayant prononcé le *chut* final, il s'assit lui-même avec un air d'attente et d'intérêt, qui n'étoit pas sans quelque mélange de la gravité d'un critique de profession. Les courtisans fixèrent leurs yeux sur le roi, afin d'être prêts à imiter toutes les émotions que ses traits pourroient exprimer, et Thomas de Vaux bâilla d'une manière effrayante, en homme qui se soumet malgré lui à une péni-

tence pénible. Le lai de Blondel étoit en langue normande, comme on doit bien le croire; mais les vers suivants, en langage plus moderne, pourront en faire connoître le sens et la manière.

LA ROBE ENSANGLANTÉE.

CHANT Ier.

« Auprès des murs de Bénévent la belle,
» Quand le soleil étoit sur son déclin,
» Que maint guerrier s'apprêtoit avec zèle
» Pour le tournoi du lendemain matin,
» De la princesse un jeune et noble page
» A pas hâtés parcouroit tout le camp,
» Cherchant la tente où vivoit en servage
» Un brave Anglais, nommé Thomas de Kent.

» Pour le trouver il eut pourtant à faire
» Bien du chemin, car du bon chevalier
» Le pavillon modeste et solitaire
» N'étoit brillant que de fer et d'acier.
» Il réparoit lui-même sa cuirasse,
» Faute d'argent pour payer l'ouvrier :
» Saint Jean, sa dame, étoient l'aide efficace
» Qu'il invoquoit pour cueillir un laurier.

» Beau chevalier, tu connois ma maîtresse,
» Lui dit le page avec un air altier;
» De Bénévent tu sais qu'elle est princesse,
» Et que tu n'es qu'un simple chevalier.
» Qui veut franchir cet intervalle immense,
» D'un si grand arbre atteindre la hauteur,
» Par quelque fait d'une illustre importance
» Doit se montrer son digne serviteur.

» Écoute donc ce que dit ma maîtresse :
» De ta cuirasse il faut te décharger.
» Robe de nuit qui sert à la princesse
» Au lieu d'haubert devra te protéger.
» Reçois de moi cette armure nouvelle,
» Dans le tournoi combats avec valeur ;
» Et, satisfait d'un regard de ta belle,
» Meurs avec gloire, ou vis avec honneur.

» D'un air serein, aussi fier que son âme,
» Le chevalier prend le présent fatal.
» Page, dit-il, dis à ma noble dame
» Que j'obéis à son premier signal.
» Je combattrai, couvert de cette armure,
» Tout champion qui se présentera ;
» Mais si je suis vainqueur, à son tour, sans murmure,
» Ma dame à quelque épreuve aussi se soumettra. »

— Ami Blondel, dit Richard, tu as changé de mesure dans les deux derniers vers.

— Vous avez raison, Sire, répondit Blondel. J'ai traduit ces vers de l'italien, d'après un vieux ménestrel que j'ai rencontré dans l'île de Chypre; et n'ayant eu le temps ni de les traduire ni de les graver bien fidèlement dans ma mémoire, je suis obligé de remplir les lacunes qui se trouvent dans la musique et dans les vers, aussi bien qu'il m'est possible, d'après l'inspiration du moment ; de même qu'on voit les paysans raccommoder une haie vive avec un fagot de bois mort.

— Sur ma foi, Blondel, reprit le roi, j'aime ces alexandrins sonores et ronflants ; il me semble que

cette mesure convient mieux à la musique que celle qui a deux syllabes de moins.

— Votre Majesté sait que toutes deux sont sanctionnées par l'usage, répondit Blondel.

— Sans doute, répliqua Richard; mais à présent qu'il va sans doute pleuvoir des coups, il me semble que ces alexandrins, retentissant comme le tonnerre, conviendroient mieux pour peindre cette scène. Ce seroit comme une charge de cavalerie, au lieu que l'autre mesure n'est que le pas d'amble du palefroi d'une dame.

— Ce sera comme il plaira à Votre Majesté, dit Blondel en commençant un nouveau prélude.

— D'abord, échauffe ton imagination avec un verre de ce bon vin de Chypre, dit le roi; et si tu veux m'en croire, tu t'épargneras la peine de chercher des rimes pour tous les vers, et de les faire marcher avec tant de régularité. C'est mettre la pensée à la gêne; c'est ressembler à un jongleur qui danse les fers aux pieds.

— Du moins, ce sont des fers dont il est facile de se débarrasser, répondit Blondel en passant de nouveau les doigts sur les cordes de sa harpe, en homme qui auroit préféré chanter, au lieu d'écouter une critique.

— Et pourquoi donc les garder? continua Richard; pourquoi mettre à ton génie des bracelets d'airain? Je suis surpris que tu puisses marcher

ainsi. Je suis sûr que je n'aurois pas été en état de composer une seule de ces strophes, en me soumettant à une pareille contrainte.

Blondel baissa les yeux, et feignit d'accorder sa harpe pour cacher un sourire qui se peignit involontairement sur ses traits, mais qui ne put échapper aux regards clairvoyants de Richard.

— Sur ma foi, tu ris à mes dépens, Blondel, s'écria-t-il ; mais, en bonne conscience, c'est ce que mérite quiconque veut prendre le ton de maître quand il n'est qu'écolier. Nous autres rois, nous avons la mauvaise habitude d'avoir une trop haute opinion de nous-même. Mais allons, mon cher Blondel, continue ton lai, et prends la mesure qui te conviendra. Ce que tu chanteras vaudra mieux que tout ce que nous pourrions te suggérer, quoiqu'il faille toujours que nous parlions.

Blondel continua le lai commencé ; mais, comme il étoit habitué à composer impromptu, il ne manqua pas de se conformer aux observations du roi, et peut-être même ne fut-il pas fâché de saisir cette occasion pour prouver avec quelle facilité il pouvoit remanier des vers, même pendant qu'il les déclamoit.

LA ROBE ENSANGLANTÉE.

CHANT II.

« Enfin le tournoi s'ouvre, et l'on voit à la fois
» Vingt rivaux pleins d'ardeur disputer la victoire.

» Mais quel sera le fruit de leurs nobles exploits ?
» Au vaincu le tombeau, pour le vainqueur la gloire.
» Ils joignent le sang-froid à l'intrépidité ;
» Mais par les coups qu'il porte un d'entre eux les efface,
» Et c'est le chevalier qui n'a d'autre cuirasse
» Qu'un simple vêtement que sa dame a porté.

» On l'évite, on rougit d'une lutte inégale ;
» On croit que c'est un vœu qu'a fait ce chevalier ;
» Mais à plus d'un héros sa bravoure est fatale,
» Et maint bras contre lui lève un fer meurtrier.
» Son corps n'est déjà plus qu'une large blessure ;
» Son sang coule à grands flots. Témoin de sa valeur,
» Le prince a fait un geste ; et sans qu'on en murmure,
» Les hérauts, à grands cris, le proclament vainqueur.

» Le tournoi terminé, l'on prépare une fête ;
» Mais, tandis qu'à briller la princesse s'apprête,
» Arrive un écuyer, portant un vêtement
» Qu'à sa dame, à son tour, destinoit son amant ;
» Cette robe de nuit qui lui servit d'armure,
» Couverte de sueur, de poussière et de sang,
» Déchirée en lambeaux, dont toute la texture
» Ne présentoit aux yeux pas un point qui fût blanc.

» Princesse, lui dit-il, Thomas de Kent, mon maître,
» A franchi l'intervalle, et vous le fait connoître
» En mettant sous vos yeux ce vêtement de nuit.
» Celui qui monte à l'arbre en doit cueillir le fruit.
» Le sang que vous voyez est le prix de sa gloire ;
» Il fut versé pour vous. A moins qu'à votre tour
» Vous ne portiez ce soir cette robe à la cour,
» A votre affection mon maître ne peut croire.

» Pressant contre son cœur sa robe ensanglantée,
» La princesse répond : — Oui, je m'en parerai ;
» Devant toute la cour elle sera portée ;
» Plus j'aurai de témoins, plus fière j'en serai.
» Elle tint sa parole, et ce fut la parure
» Dont elle se couvrit pour paroître au banquet.
» Dieu sait comme on jasa, quoiqu'on sût l'aventure ;
» Mais son père bientôt fit taire tout caquet.

» — Puisque tu viens ainsi d'afficher ta folie,
» Ce chevalier, dit-il, doit être ton époux.
» Mais fuis loin de mes yeux, car mon juste courroux
» De ma cour à jamais te déclare bannie.
» — Eh bien, dit sir Thomas, si, loin de Bénévent,
» Ta fille est en exil par ordre de son père,
» Aura-t-elle à rougir, quand toute l'Angleterre
» Lui donnera le nom de comtesse de Kent? »

— Un murmure d'applaudissements se fit entendre dans toute l'assemblée; Richard lui-même en donna l'exemple par les louanges dont il combla son ménestrel favori, à qui il finit par présenter une bague d'un prix considérable. La reine se hâta de lui offrir aussi un riche bracelet, et la plupart des nobles qui étoient présents s'empressèrent d'imiter les nobles époux.

—Notre cousine Édith, dit le roi, est-elle devenue insensible aux sons de la harpe, qu'elle aimoit tant autrefois?

— Elle remercie Blondel de son lai, répondit Édith; mais elle sent plus vivement encore toute la bonté du parent qui lui en a indiqué le sujet.

— Vous êtes en colère, cousine, dit Richard, parce que vous venez d'entendre célébrer une femme encore plus fantasque que vous. Mais vous ne m'échapperez pas. Je vous reconduirai jusqu'au pavillon de la reine, car il faut que j'aie une conférence avec vous avant que cette nuit fasse place au matin.

La reine et les dames de sa suite étoient déjà levées. Tous les seigneurs qui étoient sous la tente du roi en sortirent tour à tour. Des esclaves portant des torches et une escorte d'hommes d'armes attendoient Bérengère à la porte pour la reconduire à son pavillon, et elle fut bientôt en chemin pour s'y rendre. Richard se mit à côté d'Édith, comme il lui en avoit annoncé le projet, et, l'ayant forcée à s'appuyer sur son bras, il se tint à une distance suffisante du reste du cortége pour s'entretenir sans courir le risque d'être entendus.

— Eh bien, quelle réponse dois-je faire au noble soudan? dit Richard. Les rois et les princes vont me délaisser; Édith, cette nouvelle querelle les a aliénés de moi encore une fois. Je voudrois pourtant faire quelque chose pour le saint-sépulcre en vertu d'un traité, si ce n'est par les droits de la victoire; et la chance que j'en ai dépend, hélas! du caprice d'une femme; j'aimerois mieux avoir à attaquer seul les dix meilleures lances

de toute la chrétienté que d'avoir à raisonner avec une jeune fille volontaire qui ne sait pas où est son plus grand avantage. Voyons, quelle réponse dois-je faire au soudan? Il faut qu'elle soit définitive.

— Répondez-lui, dit Édith, que la plus pauvre des Plantagenet aimeroit mieux épouser un mendiant qu'un infidèle.

— Ne dirai-je pas *un esclave*, Édith? Il me semble que ce seroit approcher davantage de votre pensée.

— Vous n'avez aucun motif pour un soupçon si grossier. L'esclavage du corps auroit pu inspirer la compassion, mais celui de l'âme ne doit exciter que le mépris. Quelle honte pour vous, roi d'Angleterre, d'avoir chargé de fers le corps et l'âme d'un chevalier dont la renommée naguère le cédoit à peine à la vôtre!

— Ne devrois-je pas empêcher ma parente d'avaler du poison en souillant le vase qui le contient, si je ne voyois aucun moyen de la détourner de boire cette fatale liqueur?

— C'est vous-même qui me pressez de prendre du poison parce qu'il m'est présenté dans une coupe dorée.

— Édith, je ne puis forcer votre résolution; mais prenez garde de fermer une porte ouverte par le ciel. L'ermite d'Engaddi, cet homme que

des papes et des conciles ont regardé comme un prophète, a lu dans les astres que votre mariage me réconciliera avec un puissant ennemi, et que votre mari sera chrétien. J'ai tout lieu d'espérer que la conversion du soudan et la soumission des enfants d'Ismaël à la véritable Église seront la conséquence de votre mariage avec Saladin. Ne ferez-vous pas quelque sacrifice plutôt que de laisser s'évanouir une si belle espérance?

— On peut sacrifier des beliers et des chèvres, mais non son honneur et sa conscience. J'ai entendu dire que ce fut le déshonneur d'une fille chrétienne qui amena les Sarrasins en Espagne; il n'est pas vraisemblable que la honte d'une autre soit le moyen de les expulser de la Palestine.

— Est-ce donc une honte, suivant vous, que de devenir l'épouse d'un puissant monarque?

— C'est, suivant moi, une honte et un déshonneur que de profaner un sacrement; et je le profanerois si je contractois une union avec un infidèle qu'elle ne pourroit lier; si, moi descendante d'une princesse chrétienne, je consentois volontairement à devenir la reine d'un harem de concubines païennes.

— Je ne veux pas avoir de querelle avec vous, Édith; je croyois pourtant que votre état de dépendance auroit pu vous inspirer plus de complaisance.

— Sire, vous êtes le digne héritier de la richesse, des honneurs et de tous les domaines de la maison de Plantagenet; ne reprochez donc pas à votre pauvre parente la petite part qu'elle a conservée de leur fierté.

— Sur ma foi, cousine, vous m'avez désarçonné par ce seul mot. Embrassons-nous donc, et soyons amis. Je vais informer Saladin de vos refus. Mais, après tout, Édith, ne vaudroit-il pas mieux suspendre votre réponse jusqu'à ce que vous l'ayez vu? On dit que c'est un des plus beaux hommes qu'on puisse voir.

— Il n'y a nulle apparence que nous nous rencontrions jamais, Sire.

— De par saint George! il y en a presque la certitude. Saladin nous accordera sans aucun doute un terrain neutre pour ce nouveau combat de l'étendard, et il voudra en être témoin lui-même. Bérengère meurt d'envie d'y assister, et je réponds que, parmi vous toutes, il n'y en a pas une qui restera en arrière; vous moins qu'aucune autre, belle cousine. Mais n'importe, nous voilà arrivés au pavillon; il faut nous séparer, et que ce soit en paix. Eh bien, il faut la sceller des lèvres comme de la main, belle cousine! C'est mon droit comme souverain d'embrasser mes jolies vassales.

Il l'embrassa avec autant de respect que d'af-

fection, et reprit au clair de lune le chemin de sa tente, en fredonnant quelques fragments qu'il avoit retenus du lai de Blondel.

En y arrivant, il ne perdit pas un instant pour préparer ses dépêches pour Saladin, et il les remit au Nubien en lui ordonnant de partir au point du jour pour les porter au soudan.

CHAPITRE XVIII.

« On entend le Techir, comme l'Arabe appelle
» Ces cris assourdissants que pousse l'infidèle
» En allant aux combats quand il demande aux cieux
» De ceindre de lauriers son front victorieux. »

HUGUES. *Le Siége de Damas.*

Le lendemain matin, Philippe de France invita Richard à une conférence dans laquelle, après l'avoir assuré de sa haute estime pour son frère d'Angleterre, il lui annonça dans les termes les plus courtois, mais trop clairs pour qu'on pût s'y méprendre, son intention positive de retourner en Europe, pour se livrer aux soins qu'exigeoit son royaume, attendu que la diminution des forces des croisés et les dissensions qui existoient entre eux ne lui permettoient pas de conserver la moindre espérance de succès dans leur entreprise. Richard fit des remontrances; mais elles furent inutiles, et lorsque la conférence fut terminée, il reçut, sans être surpris, un manifeste signé par l'archiduc d'Autriche et plusieurs autres princes qui lui déclaroient qu'ils avoient pris la même résolution que Philippe, et qui ajoutoient sans circonlocution que, s'ils aban-

donnoient la cause de la croix, il falloit en accuser l'ambition désordonnée et l'esprit de domination arbitraire de Richard d'Angleterre. Cœur-de-Lion abandonna alors tout espoir de continuer la guerre avec quelque succès, et tout en versant des larmes amères sur l'anéantissement de ses projets de gloire, l'idée qu'il devoit, jusqu'à un certain point, attribuer cet échec à l'avantage qu'avoit donné à ses ennemis son caractère impétueux et imprudent ne fut pas pour lui un grand motif de consolation.

— Ils n'auroient pas osé abandonner ainsi mon père, dit-il à de Vaux dans l'amertume de son dépit. Personne dans toute la chrétienté n'auroit ajouté foi aux calomnies qu'ils auroient pu répandre contre un monarque si sage, tandis que moi, fou que je suis, je leur ai fourni un prétexte spécieux non-seulement pour me délaisser, mais pour rejeter sur mes malheureux défauts tout le blâme de cette rupture.

— Ces idées tourmentoient Richard à un tel point que de Vaux entendit avec grand plaisir annoncer l'arrivée d'un ambassadeur de Saladin, ce qui donna une nouvelle direction aux pensées du roi.

Cet envoyé étoit un émir que Saladin estimoit beaucoup, et qui se nommoit Abdallah El Hadgi. Il descendoit de la famille du prophète,

et étoit de la race ou tribu d'Hasmen, généalogie dont la preuve visible étoit son turban vert d'une énorme dimension. Il avoit fait trois fois le voyage de la Mecque, ce qui lui avoit valu le surnom d'El Hadgi, c'est-à-dire le pèlerin. Malgré ces diverses prétentions à la sainteté, Abdallah étoit, pour un Arabe, un bon vivant. Il aimoit à entendre raconter un conte joyeux. Il mettoit de côté sa gravité au point de vider un flacon avec plaisir, quand le secret lui offroit une garantie contre la médisance. Il étoit aussi homme d'état; et Saladin avoit employé ses talents dans diverses négociations avec les princes chrétiens, et particulièrement avec Richard, qui connoissoit El Hadgi, et qui en faisoit grand cas. Enchanté de la promptitude avec laquelle cet envoyé consentit, de la part de son maître, à fournir un terrain neutre pour le combat, à accorder un sauf-conduit pour tous ceux qui voudroient y assister, et offrit de rester lui-même en otage pour garantie de la bonne foi de Saladin, Richard oublia bientôt la chute de ses espérances, et la dissolution prochaine de la ligue des princes chrétiens, pour se livrer à la discussion intéressante des préliminaires d'un combat en champ clos.

L'endroit nommé le Diamant du désert fut désigné pour être le lieu du combat, comme étant à peu près à égale distance du camp des chrétiens

et de celui des Sarrasins. Il fut convenu que Conrad de Montserrat et ses parrains, l'archiduc d'Autriche et le grand-maître des Templiers, s'y trouveroient, le jour fixé pour le combat; que Richard d'Angleterre et son frère Salisbury s'y rendroient avec un pareil nombre d'hommes d'armes, pour protéger le champion qui soutiendroit l'accusation; enfin que le soudan amèneroit avec lui une garde de cinq cents hommes d'élite, nombre que Richard ne considéroit que comme égal aux deux cents lances chrétiennes. Toutes les personnes de considération que l'un ou l'autre parti voudroit inviter à assister au combat devoient n'avoir que leur épée sans autre arme défensive. Le soudan se chargeoit de faire préparer le champ clos, ainsi que les rafraîchissements et tout ce qui pourroit être nécessaire à tous ceux qui seroient présents à ce combat solennel. Sa lettre exprimoit avec beaucoup de courtoisie le plaisir que lui procuroit la perspective d'une entrevue personnelle et pacifique avec Melec Ric, et le désir qu'il avoit de lui faire l'accueil le plus agréable.

Tous les préliminaires ayant été réglés et communiqués au marquis de Montserrat et à ses parrains, Abdallah El Hadgi fut admis à une entrevue plus intime, où il entendit avec délices la voix mélodieuse de Blondel. Otant ensuite avec

soin son turban vert pour le cacher à tous les yeux, et prenant en place un bonnet grec, il chanta une chanson bachique persane, et but un flacon entier de vin de Chypre pour prouver qu'il joignoit la pratique à la théorie. Le lendemain, aussi grave et aussi sobre que le buveur d'eau Mirglip, il courba le front jusqu'à terre devant le marche-pied de Saladin, et rendit compte au soudan de son ambassade.

La veille du jour fixé pour le combat, Conrad et ses amis partirent au point du jour pour se rendre au lieu désigné. Richard quitta le camp à la même heure, dans le même dessein, mais par une autre route, précaution qui avoit été jugée nécessaire pour prévenir la possibilité d'une querelle entre les hommes d'armes des différents princes.

Le bon roi lui-même n'avoit alors nulle envie de chercher querelle à personne. Rien n'auroit pu ajouter au plaisir qu'il se promettoit d'assister à un combat à outrance en champ clos, si ce n'est l'attente de pouvoir y figurer, en sa personne royale, comme un des champions; Conrad de Montserrat lui sembloit presque aussi digne d'envie que coupable. Légèrement armé, somptueusement vêtu, aussi gai qu'un amant la veille du jour de ses noces, il faisoit caracoler son cheval près de la litière de la reine Bérengère, lui

montroit les objets remarquables qui se présentoient sur la route, et charmoit par ses discours et par ses chants l'ennui d'une solitude inhospitalière. Lorsqu'elle avoit été en pèlerinage à Engaddi, la reine s'y étoit rendue par l'autre côté des montagnes, de sorte que ni elle ni les dames de sa suite ne pouvoient se faire une idée du désert.

Bérengère connoissoit trop bien le caractère de son époux pour ne pas avoir l'air de prendre intérêt à ce qu'il lui plaisoit de dire ou de chanter. Cependant elle ne put s'empêcher de concevoir quelques craintes assez naturelles à une femme quand elle se vit dans le vaste désert d'une plaine sablonneuse avec une si foible escorte qu'elle ne sembloit qu'un point dans l'espace. Elle réfléchit en même temps qu'ils n'étoient pas à une assez grande distance du camp de Saladin pour qu'ils ne pussent être surpris et enlevés en un moment par un détachement supérieur de sa cavalerie légère, si le païen étoit d'assez mauvaise foi pour vouloir profiter d'une occasion semblable. Mais, quand elle se hasardoit à exprimer ces craintes, Richard les repoussoit avec mépris et mécontentement. — Ce seroit plus que de l'ingratitude, disoit-il, que de soupçonner la bonne foi du généreux soudan.

Cependant les mêmes doutes et les mêmes

soupçons se représentèrent plusieurs fois, non-seulement à l'esprit timide de la reine, mais à l'âme plus noble et plus ferme d'Édith Plantagenet, qui n'avoit pas un excès de confiance dans la bonne foi des musulmans. Elle auroit été moins surprise qu'effrayée si elle avoit vu une troupe de cavalerie arabe fondre sur eux comme des vautours sur leur proie en criant Allah ha! Ses craintes ne diminuèrent nullement quand, vers le soir, on aperçut un cavalier, que son turban et sa longue lance faisoient reconnoître pour Arabe, placé sur le sommet d'une hauteur, comme un faucon qui se balance au haut des airs, et qui, dès qu'il vit paroître le cortége du roi, partit avec la célérité que cet oiseau déploie pour fuir et disparoître dans l'horizon.

— Il faut que nous soyons près de l'endroit indiqué, dit le roi; ce cavalier est sans doute une vedette détachée par Saladin. Il me semble que j'entends le bruit des cors et des cymbales des infidèles. Mettez-vous en bon ordre, camarades, et formez-vous autour de ces dames en soldats braves et bien disciplinés.

A ces mots, chaque chevalier, chaque écuyer, chaque archer, prit son poste, et l'escorte marcha en rangs serrés, ce qui la fit paroître encore moins nombreuse; pour dire la vérité, quoiqu'il n'y eût peut-être pas de crainte, il pouvoit y avoir

autant d'inquiétude que de curiosité dans l'attention avec laquelle chacun écoutoit les sons bizarres de la musique mauresque, qui devenoient plus distincts de moment en moment, et qui partoient du côté vers lequel on avoit vu le cavalier arabe diriger sa course.

De Vaux s'approcha du roi, et lui dit à voix basse : Ne conviendroit-il pas, Sire, de dépêcher un page sur le haut de cette montagne de sable? ou votre bon plaisir est-il que je pousse en avant? D'après tout ce tapage, il me semble que, s'il n'y a que cinq cents hommes derrière ces hauteurs, la moitié du cortége de Saladin doit être composée de musiciens? Partirai-je?

Le baron anglais avoit serré la bride de son coursier, et il étoit sur le point de lui faire sentir l'éperon, quand Richard s'écria :

— Non, pour le monde entier! Une telle précaution annonceroit de la méfiance, et elle n'empêcheroit pas une trahison, si l'on en méditoit une, ce que je ne crains nullement.

Ils continuèrent donc à marcher en bon ordre et en rangs serrés jusqu'au-delà de la chaîne de montagnes de sables; et alors ils virent le lieu du rendez-vous, où un spectacle splendide, mais presque effrayant, les attendoit.

Le Diamant du désert, cette fontaine naguère isolée, qu'un groupe de palmiers solitaires isoloit

seule de la vaste étendue du désert, étoit devenu le centre d'un camp, dont les ornements dorés et les bannières brodées réfléchissoient en mille teintes différentes les rayons du soleil couchant. Les étoffes qui couvroient les plus grands pavillons offroient les couleurs les plus brillantes, l'écarlate, le jaune, le bleu de ciel, etc., et le sommet du pilier central qui soutenoit chaque tente étoit décoré de grenades d'or et de banderoles de soie. Mais, indépendamment de ces pavillons bien ornés, on voyoit un nombre des tentes noires des Arabes, que Thomas de Vaux considéra comme de mauvais augure, car, d'après les usages de l'Orient, elles auroient suffi, à ce qu'il lui sembloit, à loger une armée de cinq mille hommes. Des Arabes et des Kourdes s'assembloient à la hâte, chacun conduisant son cheval par la bride, pendant qu'on entendoit le bruit assourdissant de cette musique martiale, qui, dans tous les siècles, a animé les Arabes à l'instant du combat.

Ils formèrent bientôt une masse énorme et confuse en avant du camp, et au signal que leur donna un cri aigu qui se fit entendre au-dessus du bruit de la musique, chaque cavalier qui étoit à pied sauta sur sa selle. Un nuage de poussière, qui s'éleva au moment de cette manœuvre, cacha aux yeux de Richard et de sa petite suite le camp,

les palmiers, les montagnes qu'on voyoit dans le lointain, et les troupes dont le mouvement subit avoit fait naître ce nuage, qui, s'élevant bien haut par-dessus leurs têtes, prit les formes bizarres de colonnes, de dômes et de minarets.

Un autre cri, non moins aigu que le premier, partit du sein de cette région ténébreuse; c'étoit un signal de départ pour la cavalerie, et elle partit au même instant, en faisant les manœuvres nécessaires pour arriver en même temps sur le devant, sur les flancs et sur l'arrière du petit corps de Richard, qui se trouva ainsi entouré de toutes parts, tandis que ceux qui le composoient étoient enveloppés et presque étouffés par un nuage épais de poussière, à travers lequel on distinguoit quelquefois le costume bizarre et la figure farouche des Sarrasins. Ils secouoient et brandissoient leurs lances dans toutes les directions, poussoient des cris sauvages, et s'avançoient quelquefois jusqu'à portée de la lance des chrétiens, pendant que ceux qui étoient dans les derniers rangs lançoient des flèches par-dessus la tête des autres. Une de ces flèches tomba sur la litière de Bérengère, qui poussa un grand cri, et la rougeur de la colère se peignit aussitôt sur les joues de Richard.

— Par saint George! s'écria-t-il, il faut remettre à l'ordre cette écume d'infidèles.

Mais Édith, dont la litière étoit voisine de celle de la reine, avança la tête en dehors, et, tenant en main une de ces flèches, elle s'écria : — Roi Richard, prenez garde à ce que vous allez faire! voyez, ces flèches sont sans pointe.

— De par le ciel! s'écria Richard, tu nous fais honte à tous, noble fille, par la justesse de ton bon sens, et par la promptitude de ton coup d'œil. Camarades, dit-il à sa petite troupe, point d'inquiétude! leurs flèches n'ont pas de pointe, et voyez, le fer a été détaché de leurs lances; c'est une manière sauvage de nous dire que nous sommes les bien-venus, quoique je ne doute pas qu'ils ne fussent charmés de nous voir inquiets et effrayés. Marchez donc en avant, d'un pas lent et ferme.

La petite phalange s'avança donc, toujours entourée par les Arabes, qui continuoient à pousser des cris perçants; les archers décochoient leurs flèches de manière à prouver leur dextérité en les faisant passer le plus près possible des casques des chrétiens, sans les toucher; les lanciers se chargeoient les uns les autres avec leurs armes dégarnies de fer, et s'en portoient des coups si violents qu'ils se désarçonnoient souvent, au risque de se briser les os en tombant de cheval; ces démonstrations, quoique destinées à fêter les

Européens, avoient à leurs yeux un caractère un peu suspect.

Lorsqu'on fut à peu près à mi-chemin du camp, Richard et sa suite, formant le noyau autour duquel cette foule tumultueuse circuloit, hurloit, escarmouchoit et galopoit, un autre cri aigu se fit entendre, et, au même instant, tous les Arabes qui étoient en avant et sur les flancs du petit corps d'Européens firent un quart de conversion, et allèrent se ranger en assez bon ordre, en longue colonne, derrière la troupe de Richard, qu'ils suivirent presque en silence.

La poussière commençoit à peine à se dissiper en avant des Anglais, quand ils aperçurent, à travers ce voile sombre, un corps de cavalerie plus régulière et d'une espèce toute différente. Ces cavaliers étoient munis d'armes offensives et défensives, et ils auroient pu servir de gardes du corps au plus fier des monarques de l'Orient. Chaque cheval de cette troupe, qui consistoit en cinq cents hommes, valoit la rançon d'un comte; c'étoient des esclaves géorgiens et circassiens, tous dans le printemps de la vie. Leurs heaumes et leurs hauberts étoient d'un acier si bien poli qu'ils paroissoient d'argent; ils étoient vêtus d'étoffes des couleurs les plus éclatantes, et quelques-uns portoient même du drap d'or ou d'argent; leurs ceintures étoient entrelacées d'or et

de soie; leurs turbans étoient enrichis de plumes et de joyaux; enfin, la poignée et le fourreau de leurs sabres et de leurs poignards à lame d'acier de damas étinceloient de pierres précieuses.

Cette troupe brillante s'avança aux sons d'une musique militaire, et, lorsqu'elle rencontra les chrétiens, elle s'ouvrit et forma deux files pour les laisser passer. Richard se mit alors à la tête de sa petite escorte, convaincu que Saladin lui-même approchoit. Effectivement, quelques instants après, au milieu de ses gardes du corps, des officiers de sa maison, et de ces nègres, hideux gardiens des harems de l'Orient, dont la laideur étoit rendue encore plus difforme par la richesse de leur costume, arriva le soudan, avec l'air et les manières d'un homme sur le front duquel la nature avoit écrit: — Voici un roi! Avec son turban, sa robe et ses larges pantalons à l'orientale, le tout blanc comme la neige, et sa ceinture de soie écarlate, sans aucun ornement, Saladin auroit pu paroître vêtu plus simplement qu'aucun de ses propres gardes. Mais, en le regardant avec plus d'attention, on voyoit à son turban cette perle inappréciable que les poëtes avoient nommée la mer de lumière; le diamant sur lequel son sceau étoit gravé, et qu'il portoit au doigt, enchâssé dans une bague, valoit probablement tous les joyaux de la couronne d'Angleterre,

et un saphir qui terminoit la poignée de son cangiar étoit presque du même prix. Il est bon d'ajouter que, pour se garantir de la poussière, qui, dans les environs de la mer Morte, ressemble à des cendres tamisées, ou peut-être par orgueil oriental, le soudan portoit attaché à son turban un voile qui déroboit en partie ses nobles traits à la vue. Il montoit un cheval arabe blanc comme le lait, et ce coursier le portoit, comme s'il eût connu le prix du fardeau dont il étoit chargé, et qu'il en eût été fier.

Il n'y eut besoin d'aucune introduction cérémonieuse. Les deux héros, car ils méritoient ce nom l'un et l'autre, mirent pied à terre et s'abordèrent en même temps, tandis que les deux troupes s'arrêtèrent, et que les musiciens firent silence. Ils se saluèrent avec courtoisie, et s'embrassèrent comme frères et comme égaux. La pompe qui étoit déployée des deux côtés n'attiroit alors les yeux de personne; on ne voyoit que Richard et Saladin, et chacun d'eux ne voyoit également que l'autre. Cependant il y avoit plus de curiosité dans les regards que Richard fixoit sur Saladin, que dans ceux que le soudan jetoit sur le monarque anglais. Le prince musulman rompit le silence le premier.

— La présence de Melec Ric est aussi agréable à Saladin, dit-il, que la vue de l'eau au voyageur

dans le désert. Je me flatte qu'il voit sans méfiance cette troupe nombreuse. A l'exception des esclaves armés qui composent ma maison, ceux qui nous entourent, les yeux pleins de surprise et de bon accueil, sont, jusqu'au dernier d'entre eux, les nobles privilégiés de mes mille tribus; car quel est celui qui, pouvant réclamer le droit d'être présent, voudroit s'absenter quand il peut voir un prince tel que Richard, dont le nom, inspirant la terreur, ne peut se prononcer, même sur les sables de l'Yémen, sans que la nourrice fasse taire son enfant, et que l'Arabe libre arrête son coursier fougueux?

— Et tous ces guerriers sont de nobles Arabes? dit Richard en promenant ses regards sur ces êtres à demi sauvages, couverts de haicks. Leur teint étoit bruni par le soleil; leurs dents étoient blanches comme l'ivoire; leurs regards brilloient d'un feu fier et presque surnaturel; mais leur costume, en général, étoit d'une simplicité qui alloit jusqu'à la négligence.

— Ils ont droit à ce titre, répondit Saladin; mais, quoiqu'ils soient nombreux, les conditions de notre convention n'ont pas été violées. Ils n'ont d'autres armes que leurs cimeterres; ils ont même ôté les fers de leurs lances.

— Je crains, dit en anglais le lord de Vaux à Richard, qu'ils ne les aient laissés dans quelque

endroit où il seroit facile de les retrouver. J'avoue que voilà une chambre de pairs très-florissante; Westminster-Hall auroit de la peine à les contenir.

— Silence, de Vaux, dit le roi, je te l'ordonne. Noble Saladin, ajouta-t-il, la méfiance et toi ne peuvent se trouver ensemble. Vois-tu, continua-t-il en lui montrant les litières, j'ai amené aussi avec moi quelques champions, quoique armés de toutes pièces en contravention du traité; car de beaux yeux et de jolis traits sont des armes qu'on ne peut laisser en arrière.

Le soudan, dirigeant ses regards vers les litières, s'inclina aussi profondément que s'il se fût tourné vers la Mecque, et baisa le sable en signe de respect.

— Elles ne craignent pas une rencontre de plus près, mon frère, dit Richard. Ne veux-tu pas en approcher? elles ouvriront les rideaux.

— Qu'Allah m'en préserve! répondit le soudan. Tous les Arabes qui nous environnent regarderoient comme une honte pour ces dames si on les voyoit à visage découvert.

— En ce cas, mon frère, répliqua Richard, tu les verras en particulier.

— A quoi bon? dit Saladin d'un ton mélancolique. Ta dernière lettre a été pour les espérances que j'avois conçues comme de l'eau jetée sur le feu. Pourquoi donc chercher à rallumer une flamme

qui peut me consumer sans utilité? Mais mon frère n'entrera-t-il pas sous la tente qui lui a été préparée? Mon premier esclave noir a reçu mes ordres pour la réception des princesses. Les officiers de ma maison auront soin de ta suite, et nous-mêmes nous serons le chambellan du roi Richard.

Il conduisit Cœur-de-Lion vers un pavillon magnifique, où se trouvoit tout ce que le luxe peut imaginer pour un roi. De Vaux, qui avoit suivi son maître, lui ôta alors sa chappe (*capa*), espèce de long manteau que Richard avoit pris pour le voyage, et la force et les proportions de ses membres, vus avec avantage sous un vêtement étroit, formoient un contraste frappant avec la robe flottante qui couvroit la taille grêle du monarque oriental.

L'attention du soudan se porta surtout sur la double garde de l'épée de Richard, dont la lame droite, large et pesante, étoit presque aussi haute que l'épaule du monarque.

— Si je n'avois vu ce glaive, dit Saladin, flamboyer sur le champ de bataille comme celui d'Azrael, j'aurois à peine cru que le bras d'un homme pût le manier. Puis-je demander à Melec Ric de lui en voir frapper un coup, uniquement comme un essai de sa force?

— Volontiers, noble Saladin, répondit Ri-

chard; et, cherchant autour de lui quelque objet pour exercer sa vigueur, il vit une masse d'acier que portoit un esclave, et dont le manche du même métal avoit environ un pouce et demi de diamètre. Il la prit et la plaça sur un bloc de bois.

L'inquiétude qu'avoit de Vaux pour l'honneur de son maître le porta à lui dire en anglais : — Pour l'amour de la sainte Vierge, songez à ce que vous allez faire, Sire; vous n'avez pas encore recouvré toutes vos forces; ne faites pas triompher un infidèle!

— Silence, fou! répondit Richard en regardant autour de lui avec fierté; crois-tu que les forces puissent me manquer en sa présence?

L'épée étincelante, tenue par ses deux mains, s'éleva au-dessus de l'épaule gauche du roi, tourna autour de sa tête, descendit comme si elle eût été poussée par la force irrésistible d'une machine de guerre, et la barre de fer tomba par terre en deux morceaux, comme une branche d'arbre coupée par la serpe d'un bûcheron.

— Par la tête du prophète, voilà un coup merveilleux! dit le soudan en examinant avec les yeux et le soin d'un critique la barre de fer qui venoit d'être coupée et la lame de l'épée si bien trempée qu'elle n'avoit souffert en rien du coup qui venoit d'être porté. Il lui prit alors sa large main,

et sourit en la mettant à côté de la sienne, maigre et décharnée.

— Oui, regardez bien, dit de Vaux en anglais; il se passera long-temps avant que vos longs doigts de singe puissent porter un pareil coup avec votre belle faucille dorée.

— Silence, de Vaux! dit Richard. Par Notre-Dame! il comprend ce que tu dis ou il le devine: parle avec plus de respect, je te prie.

— Je voudrois, dit le soudan un moment après, essayer à mon tour.....; mais pourquoi le foible montreroit-il son infériorité en présence du fort? Cependant chaque pays a ses exercices, et celui-ci peut du moins avoir pour Melec Ric le mérite de la nouveauté. En parlant ainsi, il prit un coussin de soie rempli de duvet, et, le mettant de champ, il dit à Richard : — Ton épée peut-elle fendre ce coussin?

— Non certainement, répondit le roi : nulle épée, fût-ce l'Excalibar du roi Arthur, ne peut fendre ce qui n'oppose aucune résistance.

— Regarde-moi donc, dit Saladin. Et, relevant la manche de sa robe, il montra un bras maigre mais vigoureux, et tira ensuite du fourreau son cimeterre, dont la lame étroite et recourbée ne brilloit pas comme les épées des Francs, mais étoit d'un bleu mat et marquée par une infinité de lignes croisées en tous sens. Levant cette

arme, si foible en apparence en comparaison de l'épée de Richard, le soudan fit porter tout le poids de son corps sur son pied gauche, incliné un peu en avant, se balança un moment comme pour frapper plus juste; et, s'avançant tout à coup, coupa le coussin en deux parties, employant le tranchant de son cimeterre si adroitement et en apparence avec si peu d'efforts que le coussin sembla tomber de lui-même.

— C'est un tour de jongleur, dit de Vaux en anglais en s'avançant pour ramasser la partie du coussin qui avoit été détachée de l'autre, comme s'il eût voulu s'assurer de la réalité du fait; il y a là de la sorcellerie.

Le soudan parut le comprendre, car il détacha le voile qu'il avoit porté jusqu'alors, le suspendit en double sur le tranchant de son cimeterre, le leva en l'air, et, par un mouvement subit, le sépara en deux parties qui tombèrent de différents côtés de l'appartement, montrant en même temps l'excellence de la trempe et du fil de son cimeterre et sa dextérité incomparable.

— De bonne foi, mon frère, dit Richard, tu es sans égal pour le maniement du cimeterre, et une rencontre avec toi ne seroit pas sans danger; cependant j'ai quelque confiance dans un bon coup à l'anglaise, et ce que nous ne pouvons faire par l'adresse nous en venons à bout par la force.

Quoi qu'il en soit, tu es aussi habile à faire des blessures que mon sage Hakim à les guérir. J'espère que je verrai ce savant médecin ; j'ai beaucoup de remerciements à lui faire, et je lui ai apporté quelques petits présents.

Pendant qu'il parloit ainsi, Saladin ôta son turban pour en prendre un autre en forme de bonnet tartare ; il ne l'eut pas plus tôt placé sur sa tête que de Vaux ouvrit la bouche et les yeux, et Richard ne montra guère moins de surprise ; tandis que le soudan, changeant de voix, lui dit d'un ton grave : — Le malade, dit le poëte, reconnoît le médecin au bruit de ses pas ; mais, lorsqu'il est guéri, il ne reconnoît pas même ses traits quand il les voit.

— C'est un miracle, un vrai miracle ! s'écria Richard.

— Et sans doute de la façon de Mahomet, dit Thomas de Vaux.

— Que j'aie méconnu mon savant Hakim, faute d'une robe et d'un bonnet, s'écria Richard, et que je le retrouve dans mon frère Saladin !

— C'est ce qu'on voit souvent dans le monde, répondit Saladin. Ce n'est pas la robe déguenillée qui fait le derviche.

— Et ce fut par ton intercession, dit Richard, que le chevalier du Léopard a évité la mort ! et

ce fut par ton artifice qu'il revint déguisé dans mon camp!

— Précisément, répondit le soudan; j'étois assez médecin pour savoir qu'à moins que les blessures saignantes de son honneur ne fussent cicatrisées, les jours de sa vie ne pouvoient être nombreux. Tu as découvert son déguisement plus facilement que je ne m'y attendois d'après le succès du mien.

— Un accident, dit Richard, faisant sans doute allusion à l'instant où il avoit appliqué ses lèvres sur la blessure du prétendu Nubien, me fit d'abord reconnoître que la couleur de sa peau n'étoit pas naturelle. Cette découverte une fois faite, le reste n'étoit pas difficile à deviner, car sa taille et ses traits ne peuvent aisément s'oublier. Je compte sur lui pour être demain mon champion en champ clos.

— Il s'y prépare, et il est plein d'espérance. Je lui ai fourni des armes et un cheval; car, d'après ce que j'ai vu de lui sous divers déguisements, je le regarde comme un noble chevalier.

— Sait-il maintenant à qui il a tant d'obligations?

— Il le sait. J'ai été obligé de me faire connoître à lui, quand je lui ai développé mes projets.

— Et ne vous a-t-il pas fait quelques autres aveux?

— Il ne m'a rien appris de bien positif; mais d'après ce qui s'est passé entre nous, je comprends qu'il a élevé son amour trop haut pour qu'il puisse espérer d'être heureux.

— Et saviez-vous que sa passion audacieuse étoit contraire à vos propres désirs?

— Je pouvois le conjecturer; mais sa passion existoit avant que mes désirs eussent été formés, et je dois ajouter qu'il est maintenant plus que probable qu'elle leur survivra. Je ne puis, avec honneur, me venger de mon désappointement sur celui qui n'en est pas la cause. Ou, si cette dame de haut rang lui accorde la préférence sur moi, qui peut dire qu'elle ne rend pas justice à un chevalier plein de noblesse?

— Mais de trop bas lignage pour s'allier au sang des Plantagenet, dit Richard avec hauteur.

— Telles peuvent être vos maximes dans le Frangistan, répondit Saladin; mais dans nos contrées orientales, nos poëtes disent qu'un conducteur de chameaux plein de bravoure est digne de baiser les lèvres d'une belle reine, et qu'un prince lâche ne mérite pas de toucher le bas de sa robe. Mais, avec votre permission, mon noble frère, il faut que je vous quitte, quant à présent, pour aller recevoir l'archiduc d'Autriche et ce chevalier nazaréen, moins dignes sans doute d'être bien accueillis, mais à qui je dois rendre les devoirs

de l'hospitalité, non par égard pour eux, mais pour mon propre honneur. Car, que dit le sage Lockman?—Ne dis pas que tu as perdu la nourriture que tu donnes à l'étranger, car si elle sert à fortifier son corps, elle n'est pas moins utile pour accroître et répandre ton honneur et ta renommée.

Le monarque sarrasin quitta le roi Richard; et, lui ayant indiqué par ses gestes, plutôt que par des paroles, l'endroit où étoit le pavillon de la reine et des dames de sa suite, il alla recevoir le marquis de Montserrat et ses deux parrains, pour qui le soudan magnifique avoit fait préparer des pavillons, sinon avec le même plaisir, du moins avec la même splendeur. Il fit offrir à ses hôtes, chacun sous leur tente, des rafraîchissements à l'orientale et à l'européene, et il porta l'attention pour leurs goûts et leurs habitudes jusqu'à charger des esclaves grecs de leur présenter le vin, qui est en abomination aux musulmans.

Richard n'avoit pas encore fini son repas quand le vieil Omrah qui lui avoit apporté dans le camp chrétien la lettre du soudan, vint lui présenter un plan du cérémonial qui devroit être observé le lendemain pour le combat; le roi, qui connoissoit le penchant de son ancienne connoissance, l'invita à faire honneur avec lui à un flacon de vin de Schiraz; mais Abdallah lui fit comprendre,

quoique d'un air qui annonçoit tout son regret, qu'il y alloit de sa vie s'il ne s'en abstenoit en ce moment; car Saladin, quoique tolérant sur bien des points, observoit fidèlement les lois du prophète, et exigeoit sévèrement qu'on les observât.

— En ce cas, dit Richard, s'il n'aime pas le vin, cette liqueur qui réjouit le cœur de l'homme, on ne peut espérer qu'il se convertisse, et la prédiction de ce fou d'ermite d'Engaddi n'est que de la paille dispersée par le vent.

Le roi s'occupa alors de régler tout pour le combat, ce qui prit un temps considérable, attendu qu'il fut nécessaire de consulter sur certains objets les parties adverses et le soudan.

Enfin, tout fut convenu, et l'on arrêta un protocole en français et en arabe, qui fut signé par Saladin comme arbitre du champ clos, et par Richard et Léopold comme garants des deux combattants.

L'Omrah prenoit son congé du roi pour le reste de la soirée lorsque le baron de Vaux rentra dans le pavillon de Richard.

— Le bon chevalier qui doit demain livrer le combat, dit-il, demande s'il lui est permis de présenter ce soir ses hommages à son parrain royal.

— L'as-tu vu, de Vaux? lui demanda le roi en souriant; as-tu reconnu en lui une ancienne connoissance?

— Par Notre-Dame de Lanercost! Sire, il y a tant de surprises et de changements dans ce pays que mon pauvre cerveau en tourne; j'aurois à peine reconnu sir Kenneth d'Écosse si son bon chien, qui a été quelques instants sous mes soins, ne fût venu me caresser; encore ne l'ai-je reconnu qu'à la largeur de son poitrail, à la rondeur de ses pates et à la manière dont il aboie; car le pauvre animal étoit peint comme une courtisane de Venise.

— Tu te connois mieux en chiens qu'en hommes, de Vaux.

— Je ne le nierai pas, Sire, et j'ai quelquefois trouvé que la race animale étoit la plus honnête; d'ailleurs il plaît à Votre Majesté de me donner de temps en temps à moi-même le nom de brute, et en outre j'ai l'honneur de servir le lion, que tout le monde reconnoît pour le roi des animaux.

— Sur ma foi, tu as rompu ta lance sur mon casque, de Vaux; j'ai toujours dit que tu as une sorte d'esprit; c'est dommage qu'il faille te frapper le front avec un marteau d'enclume pour en faire jaillir une étincelle. Mais parlons d'affaires : le brave chevalier est-il bien armé, bien équipé?

— Complètement et noblement, Sire; je connois cette armure; c'est celle que le commissaire vénitien a offerte à Votre Majesté avant sa maladie pour cinq cents besants.

— Et je garantis qu'il l'a vendue au soudan infidèle, pour quelques ducats de plus et de l'argent comptant. Ces Vénitiens vendroient jusqu'au saint sépulcre.

— Je prie Dieu que Votre Majesté veuille avoir plus de circonspection. Nous voilà abandonnés de tous nos alliés pour quelques sujets d'offense donnés à l'un ou à l'autre; nous ne pouvons espérer de réussir sur terre; il ne nous manque plus que de nous faire une querelle avec cette république amphibie pour que nous perdions les moyens de faire notre retraite par mer.

— J'y veillerai, dit Richard avec impatience; mais épargne-moi tes leçons. Dis-moi plutôt, car cela est intéressant, le chevalier a-t-il un confesseur ?

— Il en a un, répondit de Vaux; l'ermite d'Engaddi, qui en avoit rempli les fonctions quand il se préparoit à la mort, est avec lui en ce moment, le bruit du combat l'ayant amené ici.

— C'est bien, dit Richard. Quant à la demande du chevalier, dis-lui que Richard le recevra quand il aura rempli son devoir près du Diamant du désert, de manière à réparer la faute qu'il a commise sur le mont Saint-George; et, en traversant le camp, préviens la reine que je vais aller la voir dans sa tente; puis dis à Blondel de venir m'y joindre.

De Vaux partit, et environ une heure après,

Richard s'enveloppant d'un grand manteau, et sa *gittern* [1] à la main, prit le chemin du pavillon de la reine. Il rencontra plusieurs Arabes; mais tous baissoient les yeux et détournoient la tête, quoiqu'il remarquât que lorsqu'il étoit passé ils se retournoient pour l'examiner avec attention; il en conclut avec raison que sa personne leur étoit connue, mais que les ordres du soudan ou leur politesse orientale leur défendoient d'avoir l'air de reconnoître un souverain qui désiroit garder l'incognito.

Lorsque le roi arriva près du pavillon de la reine, il le trouva gardé par ces êtres malheureux dont la jalousie orientale entoure le zénana. Blondel se promenoit devant la porte en touchant sa rote de temps en temps, et les Africains qui l'écoutoient, montrant de plaisir leurs dents d'ivoire, battoient la mesure avec des gestes étranges, et l'accompagnoient de leurs voix aigres et sauvages.

— Que fais-tu ici avec ce troupeau de bétail noir, Blondel? lui demanda Richard; pourquoi n'es-tu pas entré dans le pavillon?

— Parce que mon métier ne peut se passer ni de tête ni de doigts, Sire, répondit Blondel; ces mauricauds m'ont menacé de me tailler en pièces si je faisois un pas pour y entrer.

[1] Espèce de harpe ou de cithare.

— Entre avec moi, répliqua le roi; je serai ta sauve-garde.

Les noirs baissèrent leurs cimeterres et leurs piques devant Richard, en fixant les yeux vers la terre, comme indignes de les lever sur lui. Dans l'intérieur du pavillon, ils trouvèrent Thomas de Vaux avec la reine. Tandis que Bérengère accueilloit Blondel en l'engageant à chanter, Richard saisit cette occasion pour dire quelques mots à part à sa belle parente.

— Sommes-nous encore ennemis, belle Édith? lui demanda-t-il à demi-voix.

Non, Sire, répondit Édith assez bas pour ne pas interrompre la musique; personne ne peut être ennemi du roi Richard quand il se montre ce qu'il est réellement, aussi noble et généreux que vaillant et plein d'honneur.

En parlant ainsi, elle lui tendit la main, et Richard la baisa en signe de réconciliation.

— Vous croyez, belle cousine, continua-t-il, que ma colère n'étoit qu'une feinte en cette occasion; mais vous vous trompez. La peine que j'avois prononcée contre ce chevalier étoit juste; car, quelle que fût la tentation à laquelle il avoit été exposé, il avoit trahi la confiance que j'avois eue en lui. Mais je suis peut-être aussi charmé que vous que la journée de demain lui offre une chance de regagner son honneur; en rejetant sur le

véritable traître la tache dont il a été momentanément couvert. Oui, belle cousine, la postérité pourra accuser Richard d'une folle impétuosité; mais elle dira qu'en prononçant une sentence il consultoit la justice quand il le falloit, et la merci quand il le pouvoit.

— Ne faites pas vous-même votre éloge, roi mon cousin! la postérité pourroit bien appeler votre justice cruauté et votre merci caprice.

— Et ne soyez pas fière, belle cousine, comme si votre chevalier, qui n'a pas encore endossé son armure, la quittoit avec les honneurs du triomphe. Conrad de Montserrat est regardé comme une bonne lance; que diriez-vous si l'Écossais étoit vaincu?

— Impossible, répondit Édith avec fermeté. Mes propres yeux ont vu Conrad trembler et changer de couleur comme le plus vil des criminels. Il est coupable, et le combat judiciaire est un appel à la justice de Dieu. Moi-même dans une pareille cause, j'irois sans crainte à sa rencontre dans la lice.

— Sur mon âme, je le crois, et même que tu le battrois; car oncques ne fut plus véritable Plantagenet que toi. Puis il ajouta d'un ton plus sérieux : — Songez à continuer à vous souvenir de ce que vous devez à votre naissance.

— Que signifie cet avis donné si sérieusement

en ce moment? demanda Édith. Ai-je jamais montré assez de légèreté pour qu'on doive croire que je puisse oublier mon nom et mon rang?

—Je vais m'expliquer plus clairement, Édith, et vous parler comme un ami. Que sera pour vous ce chevalier, s'il sort vainqueur du combat?

—Pour moi! répéta Édith en rougissant de honte et de mécontentement; que peut-il être pour moi, si ce n'est un honorable chevalier, digne de toutes les faveurs que la reine Bérengère elle-même pourroit lui accorder s'il l'avoit prise pour sa dame au lieu de fixer son choix sur un objet qui en étoit moins digne? Le dernier des chevaliers peut se dévouer au service d'une impératrice; mais la gloire de son choix, ajouta-t-elle avec fierté, doit être sa récompense.

—Et cependant il vous a servie, et il a souffert beaucoup pour vous.

—J'ai payé ses services d'honneur et d'applaudissements, et ses souffrances de larmes. S'il avoit désiré une autre récompense, il auroit choisi sa dame dans son propre rang.

—Vous ne porteriez donc pas pour lui la robe ensanglantée?

—Pas plus que je ne lui aurois demandé d'exposer sa vie par une action dans laquelle il entroit plus de folie que d'honneur.

—C'est toujours ainsi que parlent les jeunes

filles; mais quand l'amant favorisé devient pressant, elles disent en soupirant que les astres en ont décidé autrement.

— Voici la seconde fois que Votre Majesté me menace de l'influence de mon horoscope, dit Édith avec dignité. Croyez-moi, Sire, quelle que soit la puissance des astres, votre pauvre parente n'épousera jamais ni un infidèle ni un aventurier obscur. Mais permettez-moi d'écouter les chants de Blondel, car le ton des avis de Votre Majesté n'est pas tout-à-fait aussi agréable pour moi.

Le reste de la soirée n'offrit rien qui mérite d'être rapporté.

CHAPITRE XIX.

« Entendez-vous quel bruit font ces guerriers,
» Le choc du fer et celui des coursiers ? »
GRAY.

Il avoit été convenu, à cause de la chaleur du climat, que le combat judiciaire, motif de la réunion de tant de nations différentes près du Diamant du désert, auroit lieu une heure après le lever du soleil. La lice, qui avoit été préparée sous l'inspection du chevalier du Léopard, renfermoit un espace sablé de soixante toises de longueur sur vingt de largeur, en s'étendant du nord au sud, de manière à ce que le soleil levant donnât le même avantage aux deux adversaires. Près des barrières qui formoient l'enceinte de ce vaste enclos, et du côté de l'occident, on avoit placé le trône de Saladin, précisément en face du point central où l'on devoit supposer que les combattants se rencontreroient. Vis-à-vis étoit une galerie fermée par un grillage arrangé de manière que les dames à qui elle étoit destinée pussent voir le combat sans être elles-mêmes exposées à la vue. A chaque extrémité de la lice étoit une barrière

qui pouvoit s'ouvrir et se fermer à volonté. Des trônes avoient été aussi préparés pour le roi d'Angleterre et l'archiduc d'Autriche; mais Léopold, voyant que le sien étoit moins élevé que celui de Richard, refusa de l'occuper; et Cœur-de-Lion, qui se seroit soumis à tout plutôt que de souffrir qu'une formalité empêchât ou retardât le combat, consentit sur-le-champ que les parrains restassent à cheval pendant toute sa durée. A une extrémité de la lice étoit placée la suite de Richard; à l'autre, celle du marquis de Montserrat. Autour du trône destiné au soudan étoit rangée sa belle garde géorgienne. Le reste de l'espace étoit occupé par des spectateurs chrétiens et musulmans.

Long-temps avant le point du jour la lice étoit entourée par un nombre de Sarrasins encore plus considérable que Saladin n'en avoit vu la veille. Quand le premier rayon du soleil tomba sur le désert, la voix sonore du soudan lui-même fit entendre le cri : — A la prière! à la prière! et ce cri fut répété par tous ceux à qui leur rang et leur zèle donnoient le droit de remplir les fonctions de muezzins. C'étoit un spectacle imposant que de voir tous ces soldats se prosterner en même temps la face contre terre, et le visage tourné vers la Mecque. Mais quand ils se relevèrent, le disque du soleil déjà agrandi sembla confirmer les soupçons qu'avoit manifestés

la veille Thomas de Vaux; car ses rayons étoient réfléchis par les lances des Arabes, qui, quoique sans fer la soirée précédente, en étoient certainement garnies alors. De Vaux ne manqua pas de le faire remarquer à son maître, qui lui répondit avec un ton d'impatience qu'on ne pouvoit avoir aucun doute de la bonne foi de Saladin, et que, s'il avoit quelque crainte, il pouvoit se retirer.

Bientôt après on entendit un bruit de tambourins, et aussitôt tous les cavaliers sarrasins se jetèrent à bas de cheval et se prosternèrent comme pour faire une seconde prière : c'étoit pour laisser passer la reine, Édith, et les dames qui les accompagnoient de leur pavillon dans la galerie qui leur étoit destinée. Elles étoient escortées par cinquante gardes du sérail de Saladin, le cimeterre nu à la main, et qui avoient ordre de tailler en pièces, fût-il prince ou vilain, quiconque oseroit jeter un regard sur les dames pendant leur passage, ou même lever la tête jusqu'à ce que les tambourins cessassent de se faire entendre : cette musique annonça qu'elles étoient entrées dans la galerie et à l'abri de l'œil de la curiosité.

Cette marque superstitieuse du respect des Orientaux pour le beau sexe porta la reine Bérengère à faire quelques observations critiques qui n'étoient nullement favorables à Saladin et à son pays : mais

leur caverne, comme la belle reine appela la galerie, étant bien fermée et bien gardée, il fallut qu'elle se contentât du plaisir de voir sans pouvoir goûter le plaisir plus doux d'être vue.

Cependant les parrains des deux champions examinèrent, comme c'étoit leur devoir, s'ils étoient convenablement armés et préparés pour le combat. L'archiduc d'Autriche n'étoit pas très-pressé d'accomplir cette partie du cérémonial, ayant fait, la soirée précédente, une débauche plus qu'ordinaire de vin de Schiraz : mais le grand-maître des Templiers, plus profondément intéressé à l'événement du combat, arriva de bonne heure devant la tente du marquis de Montserrat. A sa grande surprise on lui en refusa l'entrée.

— Ne me connoissez-vous pas, drôle? demanda le grand-maître courroucé.

— Pardonnez-moi, vaillant et révérend grand-maître, répondit l'écuyer de Conrad; mais vous-même, vous ne pouvez entrer en ce moment. Mon maître va se confesser.

— Se confesser! s'écria le grand-maître d'un ton qui indiquoit autant d'alarme que de surprise, et à qui donc?

—Mon maître m'a ordonné le secret, répondit l'écuyer. Mais le grand-maître le repoussant brusquement entra dans la tente.

Il trouva le marquis de Montserrat agenouillé

devant l'ermite d'Engaddi, et commençant sa confession.

— Que veut dire ceci, marquis? s'écria le grand-maître. Fi donc! relevez-vous, si vous avez besoin de vous confesser, ne suis-je pas ici?

— Je ne me suis déjà confessé à vous que trop souvent, répondit Conrad, pâle et bégayant. Pour l'amour de Dieu, grand-maître, retirez-vous, et laissez-moi ouvrir ma conscience à ce saint homme.

— En quoi est-il plus saint que moi? dit le grand-maître. Ermite, prophète, fou, dis-moi, si tu l'oses, en quoi tu es plus saint que moi?

— Homme audacieux et pervers, répliqua l'ermite, apprends que je suis le grillage à travers lequel la lumière divine passe pour éclairer les autres, quoique je n'en profite pas moi-même; et toi, tu es le contre-vent de fer qui ne reçoit ni ne communique la clarté.

— Trève de verbiage, et sors de cette tente à l'instant! s'écria le grand-maître. Le marquis ne se confessera pas ce matin, à moins que ce ne soit à moi, car je ne quitterai pas son côté.

— Est-ce votre bon plaisir que je me retire? demanda l'ermite à Conrad; car ne croyez pas que j'obéisse à ce homme orgueilleux si vous continuez à désirer mes secours spirituels.

— Hélas! répondit le marquis d'un ton irré-

solu, que voulez-vous que je vous dise? Retirez-vous un instant; nous nous reverrons plus tard.

— O funeste esprit de l'homme, qui remet toujours au lendemain ce qu'il devroit faire à l'instant, tu es le meurtrier de l'âme! s'écria l'ermite. Adieu, infortuné, non pour un instant, mais jusqu'à ce que nous nous retrouvions tous deux, n'importe où. Quant à toi, ajouta-t-il en se tournant vers le grand-maître, TREMBLE!

— Que je tremble! répéta le Templier avec un ton de mépris; je ne le puis quand je le voudrois.

L'ermite n'entendit pas cette réponse, car il étoit déjà sorti de la tente.

Allons, dit le grand-maître, défile bien vite ton chapelet, si tu veux me débiter ta litanie; mais écoute, je crois que je sais par cœur toutes tes peccadilles, ainsi autant vaut en épargner le détail qui nous mèneroit peut-être trop loin; je vais commencer par te donner l'absolution. A quoi bon compter les taches qui sont sur les mains quand on va les laver?

— Sachant ce que tu es toi-même, dit Conrad, tu blasphèmes en parlant d'absoudre les autres.

— Cela n'est pas conforme aux canons, marquis, répondit le grand-maître. Tu es plus scrupuleux qu'orthodoxe. L'absolution d'un prêtre pécheur est aussi bonne que celle d'un saint; sans quoi, que Dieu ait pitié d'un pauvre pénitent!

Quel est le blessé qui s'inquiète si le chirurgien qui sonde ses blessures a les mains blanches? Allons, prononcerai-je la fameuse formule?

— Non, répondit Conrad, j'aime mieux mourir sans confession que de profaner le sacrement.

— Eh bien, noble marquis, ranimez votre courage, et ne parlez pas ainsi. Dans une heure vous serez victorieux dans la lice, ou vous vous confesserez sous le casque, comme un vaillant chevalier.

— Hélas! grand-maître, je ne vois que de fâcheux augures dans cette affaire. L'instinct d'un limier qui me reconnoît d'une manière si étrange, ce chevalier écossais qui reparoît tout à coup pour se montrer comme un spectre dans la lice; tout cela est de mauvais présage.

— Folie! je t'ai vu rompre une lance contre lui dans une joute, et avec chance égale de succès. Suppose qu'il ne s'agisse que d'un tournoi; qui y figura jamais plus avantageusement que toi? Écuyers, allons; avancez! Il est temps que votre maître s'arme pour le combat.

Les écuyers entrèrent, et commencèrent à armer le marquis.

— Quel temps fait-il ce matin? demanda Conrad.

— Le soleil est levé sous un nuage, répondit un écuyer.

— Vous voyez que rien ne nous sourit, dit le marquis au grand-maître.

— Tu en combattras plus fraîchement, mon fils, répondit le Templier; remercie le ciel d'avoir modéré en ta faveur la chaleur brûlante du soleil de la Palestine.

Ainsi plaisantoit le grand-maître; mais ses plaisanteries avoient perdu leur influence sur l'esprit du marquis de Montserrat; et malgré tous ses efforts pour conserver sa gaieté, les sombres pressentiments du marquis se communiquèrent insensiblement au Templier.

— Ce poltron, pensa-t-il, se fera battre par ce qu'il appelle scrupule de conscience, qui n'est que foiblesse et lâcheté de cœur. Moi, que les visions et les augures n'ébranlent point, qui suis ferme comme un roc dans mes projets, j'aurois dû me présenter moi-même au combat. Fasse le ciel que l'Écossais le tue sur la place! Après la victoire, c'est ce qui pourroit survenir de plus heureux. Quoi qu'il puisse arriver, il n'aura d'autre confesseur que moi. Ce qu'il appelle nos péchés sont en commun entre nous, et il pourroit en confesser ma part comme la sienne.

Pendant que ces pensées se succédoient dans

son esprit, il continuoit à aider le marquis à s'armer, mais c'étoit en silence.

L'heure arriva enfin; les trompettes sonnèrent, et les deux chevaliers entrèrent dans la lice, armés de toutes pièces et montés comme des champions qui vont combattre pour l'honneur d'un royaume. Ils avoient la visière levée, et ils se montrèrent aux spectateurs en faisant trois fois le tour de l'arène. Tous deux étoient bien faits, pleins de noblesse; mais on voyoit sur le front de l'Écossais un air de mâle confiance, et une espérance qui alloit presque jusqu'à la joie, tandis que Conrad, malgré les efforts qu'avoit faits son orgueil pour rappeler sa bravoure naturelle, sembloit accablé d'un découragement de mauvais augure. Son coursier même paroissoit marcher avec moins d'ardeur et de légèreté, au son des trompettes, que le noble cheval arabe que montoit sir Kenneth. Le *spruch sprecher* secoua la tête en voyant que tandis que le chevalier écossais faisoit le tour de la lice en suivant le cours du soleil, c'est-à-dire de droite à gauche, Conrad faisoit le même circuit *widersins* [1], c'est-à-dire de gauche à droite, ce qui est regardé comme un mauvais présage en beaucoup de pays.

Sous la galerie occupée par la reine on avoit

[1] A rebours.

élevé un autel près duquel on voyoit avec d'autres ecclésiastiques l'ermite d'Engaddi, portant l'habit de son ordre, c'est-à-dire un froc de carme. Les parrains des deux champions les y conduisirent successivement. Là, mettant pied à terre, chacun des deux chevaliers attesta la justice de sa cause par un serment solennel prêté sur l'Évangile, et pria le ciel d'accorder la victoire dans le combat, conformément à la vérité ou à la fausseté du serment qu'il venoit de prêter. Ils jurèrent aussi de combattre en francs chevaliers et avec les armes d'usage, sans employer ni charmes, ni talismans, ni le secours de la magie, pour obtenir le succès. Sir Kenneth prêta ce serment d'une voix mâle et ferme, et d'un air hardi et enjoué en même temps. Quand il eût rempli cette formalité, il leva les yeux vers la galerie, et s'inclina profondément, comme pour rendre hommage aux beautés invisibles qu'elle renfermoit. Ensuite, quoique chargé du poids de son armure, il sauta légèrement sur son coursier, sans se servir de l'étrier, et le fit retourner en caracolant jusqu'au poste qu'il devoit occuper à l'une des extrémités de la lice. Conrad se présenta aussi à son tour devant l'autel avec assez de hardiesse; mais en prononçant le serment sa voix étoit creuse et comme étouffée sous son casque. Lorsqu'il pria le ciel d'accorder la victoire au parti de la justice, ses lèvres pâlirent en

proférant cette impiété. Quand il se retourna pour remonter à cheval, le grand-maître s'approcha de lui comme pour arranger quelque chose à son hausse-col, et lui dit à l'oreille : — Fou ! lâche ! rappelle tes sens, et tâche de combattre avec bravoure ; sans quoi, de par le ciel, quand même tu lui échapperois, tu ne m'échapperas pas !

Le ton sauvage avec lequel il prononça ces mots acheva peut-être de porter à son comble l'agitation du marquis, car il trébucha à l'instant où il vouloit monter à cheval. Il se releva pourtant sur-le-champ, se mit en selle avec son agilité ordinaire, et fit admirer sa grâce en allant regagner son poste à l'autre extrémité de la lice. Mais cet accident n'en fut pas moins remarqué par ceux qui étoient aux aguets pour chercher des présages, et ils crurent pouvoir prédire quel seroit l'événement du combat.

Les prêtres, après une prière solennelle pour que Dieu accordât la victoire à la cause de la justice, sortirent de l'arène. Les trompettes d'Angleterre sonnèrent une fanfare, et un héraut d'armes, s'avançant à côté du chevalier écossais, s'écria à haute voix :

— Voici le bon chevalier sir Kenneth d'Écosse, champion de Richard, roi d'Angleterre, qui accuse Conrad, marquis de Montserrat, de trahison lâche et déshonorante envers ledit roi.

Lorsque les mots *Kenneth d'Écosse* eurent annoncé quel étoit le champion qui se présentoit dans la lice, car jusqu'alors on ignoroit généralement son nom, des acclamations bruyantes et joyeuses s'élevèrent du milieu des hommes d'armes et des officiers de la suite de Richard, et quoique l'ordre du silence eût été réitéré plusieurs fois, à peine permirent-elles d'entendre la réponse du marquis de Montserrat. Comme de raison, Conrad protesta de son innocence, et déclara qu'il étoit prêt à la prouver par le combat au péril de son corps. Les écuyers des combattants s'approchèrent alors de leurs maîtres, leur remirent leurs lances, et suspendirent leurs boucliers autour du cou, afin qu'ils eussent les deux mains libres, l'une pour tenir la bride de leur cheval, l'autre pour diriger leur lance.

Sur le bouclier du chevalier écossais étoient ses armoiries ordinaires, un léopard; mais il y avoit ajouté un collier et une chaîne de fer brisée, par allusion à sa captivité. Celui du marquis portoit une montagne escarpée qui rappeloit son titre, *monte serrato*. Chacun d'eux brandit sa lance comme pour reconnoître le poids et la force, et la mit en repos. Les parrains, les hérauts et les écuyers se retirèrent en face l'un de l'autre, la lance en arrêt, la visière de leur casque baissée, et si bien couverts par leur armure qu'ils

ressembloient plutôt à des statues de fer qu'à des êtres de chair et de sang. Le silence de l'attente devint alors général; chacun sembloit respirer avec peine, et l'on n'entendoit d'autre bruit que celui des hennissements et des trépignements des deux nobles coursiers, qui montroient leur impatience de s'élancer dans la carrière.

Les deux champions restèrent ainsi environ trois minutes. Alors, à un signal donné par le soudan, cent instruments firent retentir l'air de sons guerriers; les coursiers partirent au grand galop, et les champions se rencontrèrent au milieu de la lice avec un choc semblable à celui du tonnerre : la victoire ne fut pas douteuse; elle ne le fut pas un instant. A la vérité, Conrad se montra bon guerrier; car il dirigea sa lance avec tant d'adresse et de force qu'elle frappa au milieu du bouclier de son adversaire, et se brisa en morceaux jusqu'à son gantelet. Le cheval de sir Kenneth recula de deux ou trois pas, et tomba sur ses hanches; mais son cavalier le releva aisément en serrant les rênes. Conrad eut un destin tout différent; la lance du chevalier écossais, traversant son bouclier, une plaque d'acier de Milan, qui lui servoit de cuirasse, et une cotte de mailles qu'il portoit par-dessous, lui étoit entrée profondément dans la poitrine, l'avoit renversé de cheval, et s'étoit brisée, laissant un tronçon dans la blessure.

Les parrains, les hérauts d'armes, et Saladin lui-même descendant de son trône, accoururent près du blessé, tandis que sir Kenneth, qui avoit tiré son épée avant de s'être aperçu que son antagoniste étoit hors d'état de se défendre, le sommoit d'avouer son crime. On leva à la hâte la visière de son casque, et Conrad, ses yeux égarés tournés vers le ciel, répondit : — Que voulez-vous de plus? Dieu a prononcé avec justice; je suis coupable, mais il existe dans le camp des traîtres pires que moi. Par pitié pour mon âme, donnez-moi un confesseur!

— Le talisman, le remède tout-puissant, mon frère, dit Richard à Saladin.

— Le traître mériteroit, répondit le soudan, qu'on le traînât par les talons de la lice à un gibet, plutôt que de profiter des vertus de ce talisman. Et je vois sur sa physionomie quelque chose qui lui pronostique un sort à peu près semblable, ajouta-t-il après avoir regardé avec attention le blessé; car, quoique sa blessure puisse se guérir, le sceau d'Azrael est sur le front de ce misérable.

— Je vous prie pourtant, mon frère, dit Richard, de faire pour lui tout ce qui sera possible, afin qu'il ait du moins le temps de se confesser. Il ne faut pas tuer l'âme avec le corps. Une demi-heure peut être pour lui plus précieuse que dix

mille fois la vie du patriarche qui a vécu le plus long-temps.

— Les désirs de mon frère seront exécutés, répondit Saladin. Esclaves, qu'on porte le blessé dans ma tente.

— N'en faites rien, s'écria le grand-maître, qui jusqu'alors avoit vu ce qui se passoit en gardant un sombre silence; l'archiduc d'Autriche et moi nous ne souffrirons pas que ce malheureux prince chrétien soit livré aux Sarrasins, pour qu'ils essaient leurs charmes sur lui. Nous sommes ses parrains, et nous demandons qu'il soit confié à nos soins.

— C'est-à-dire que vous refusez les moyens certains qu'on vous offre pour le guérir? dit Saladin.

— Nullement, répondit le grand-maître reprenant sa présence d'esprit; si le soudan se sert de moyens légitimes, il peut venir voir le blessé sous ma tente.

— Faites-le, mon bon frère, dit Richard à Saladin; faites-le, je vous en prie, quoique la permission en soit peu gracieusement accordée. Mais à présent occupons-nous de choses plus joyeuses. — Sonnez, trompettes, braves Anglais, une acclamation en l'honneur du champion de l'Angleterre.

Les tambours, les clairons, les trompettes et

les cymbales se firent entendre en même temps, et l'air retentit des acclamations bruyantes et régulières en usage en Angleterre depuis des siècles, et qui, accompagnées des cris aigus et sauvages des Arabes, auroient pu être comparées au diapason de l'orgue au milieu des hurlements d'une tempête. Le silence se rétablit enfin.

— Brave chevalier du Léopard, dit Cœur-de-Lion, tu as montré que l'Éthiopien peut changer sa peau, et le léopard ses taches, quoique les clercs citent l'Écriture pour en prouver l'impossibilité; mais je t'en dirai davantage quand je t'aurai conduit en présence des dames, qui savent le mieux juger et récompenser les hauts faits de la chevalerie.

Le chevalier du Léopard ne répondit que par un salut respectueux.

— Et toi, noble Saladin, continua Richard, il faut que tu les voies aussi; sois sûr que la reine d'Angleterre ne croiroit pas avoir été bien reçue si elle n'avoit l'occasion de remercier notre hôte de son accueil vraiment royal.

Saladin inclina la tête avec grâce, mais refusa d'accepter l'invitation.

— Il faut que j'aille voir le blessé, dit-il; le médecin ne quitte pas plus son malade que le champion la lice, quand même il seroit appelé dans un séjour comparable au paradis. D'ailleurs, roi

Richard, sache que le sang de l'Orient ne coule pas avec autant de calme que celui du Frangistan en présence de la beauté; que dit le livre à ce sujet? Son œil est comme le tranchant du glaive du prophète; qui osera le regarder? Celui qui ne veut pas se brûler évite de marcher sur des charbons ardents, et l'homme prudent n'étend pas le chanvre près d'une torche enflammée. Celui qui abandonne un trésor, dit le sage, ne doit pas détourner la tête.

Richard, comme on peut le supposer, respecta le motif de délicatesse qui prenoit sa source dans des mœurs si différentes de celles d'Europe, et n'insista pas davantage.

— J'espère, dit le soudan en se retirant, qu'à midi vous accepterez tous un repas frugal sous la tente noire de peaux de chameaux d'un chef du Kourdistan.

La même invitation fut faite de sa part à tous les chrétiens à qui leur rang permettoit d'être admis à un festin destiné à des princes.

— Ecoutez! dit Richard; les tambourins annoncent que la reine et ses dames sortent de la galerie, et voyez! tous les turbans tombent à terre comme s'ils étoient frappés par l'ange exterminateur; voilà tous ces musulmans prosternés, comme si le regard d'un Arabe pouvoit souiller la fraîcheur des joues d'une femme! Allons, rendons-

nous au pavillon de Bérengère, et conduisons-y notre vainqueur en triomphe. Combien je plains ce noble soudan de ne connoître l'amour que comme le connoissent les créatures d'une nature inférieure à la nôtre!

Blondel accorda sa harpe pour chanter un air guerrier à l'instant où le vainqueur se présenteroit devant la reine. Kenneth entra dans la tente entre ses deux parrains, Richard et Thomas Longue-Épée, et il s'agenouilla avec grâce devant Bérengère, quoique cet hommage fût plutôt rendu silencieusement à Édith, qui étoit assise à la droite de la reine.

— Allons, Mesdames, désarmez-le, s'écria Richard, qui aimoit à voir accomplir tous les usages de la chevalerie; que la beauté honore la valeur! Détache ses éperons, Bérengère; toute reine que tu es, tu dois lui donner toutes les marques de faveur qui sont en ton pouvoir. Délace son casque, Édith; de par cette main, tu le délaceras, fusses-tu la plus fière Plantagenet de ta race, et fût-il le plus pauvre des chevaliers de tout l'univers!

Les deux dames obéirent aux ordres du roi: Bérengère, avec un empressement affecté, comme remplie de zèle pour satisfaire les désirs du roi; Édith pâle et rougissant tour à tour, tandis qu'avec lenteur et maladresse elle dénouoit, aidée du

comte de Salisbury, les cordons qui attachoient le casque au hausse-col.

— Et que vous attendiez-vous à voir sous cette coquille de fer? dit Richard lorsque, le casque ayant été retiré, on vit les traits nobles de sir Kenneth animés par le combat qu'il venoit de livrer et par l'émotion qu'il éprouvoit en ce moment. Qu'en pensez-vous, nobles chevaliers et belles dames? ressemble-t-il à un esclave nubien? A-t-il l'air d'un aventurier obscur et sans nom? Non, par ma bonne épée! Mais ici se terminent ses divers déguisements. Il a fléchi le genou devant vous sans en être connu autrement que par son mérite. Celui qui se relève maintenant, aussi distingué par sa naissance que par sa valeur, est David, comte d'Huntingdon, prince royal d'Écosse.

Il se fit une exclamation générale de surprise, et Édith laissa échapper le casque qu'elle tenoit en main.

— Oui, mes maîtres, ajouta le roi, c'est un fait certain. Vous savez que l'Écosse ne tint pas la promesse qu'elle nous avoit faite de nous envoyer ce vaillant comte, à la tête d'une troupe de ses plus nobles et de ses plus braves guerriers, pour nous aider à conquérir la Palestine. Ce noble jeune homme qui devoit commander les croisés écossais ne put se résoudre à ne pas prendre part

à cette sainte entreprise, et vint nous joindre en Sicile à la tête de quelques fidèles et dévoués serviteurs, et d'autres Écossais desquels il n'étoit pas connu. Tous les confidents du jeune prince, à l'exception d'un vieil écuyer, ont péri, et son secret trop bien gardé m'a mis en danger de couper par la racine une des plus belles espérances de l'Europe. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait connoître votre rang, noble Huntingdon, quand votre vie fut mise en danger par une sentence dictée par la colère et la précipitation? Soupçonniez-vous Richard d'être capable d'abuser de l'avantage d'avoir entre ses mains l'héritier d'un roi qui a été si souvent son ennemi?

— Je n'étois pas si injuste à votre égard, Sire, répondit le comte d'Huntingdon; mais ma fierté ne pouvoit se résoudre à me déclarer prince d'Écosse pour sauver une vie que j'avois mérité de perdre en abandonnant mon poste. D'ailleurs, j'avois fait vœu de conserver l'incognito jusqu'à la fin de la croisade, et je n'ai fait connoître mon rang qu'au révérend ermite d'Engaddi, *in articulo mortis*, et sous le sceau de la confession.

— Ce fut donc la connoissance de ce secret, dit Richard, qui inspira à ce digne homme de telles instances pour me faire révoquer ma sentence cruelle. Il avoit bien raison de dire que si ce brave chevalier eût reçu la mort par mes or-

dres, j'aurois voulu pouvoir racheter ses jours au prix d'un de mes membres. D'un de mes membres! — J'aurois donné ma vie pour lui rendre la sienne, puisqu'on auroit pu dire que Richard avoit abusé de la situation dans laquelle s'étoit placé l'héritier du royaume d'Écosse en se confiant à sa générosité.

— Mais pouvons-nous savoir par quel étrange et heureux hasard Votre Majesté découvrit enfin ce secret? demanda la reine Bérengère.

— Il nous arriva d'Angleterre, répondit Richard, des lettres qui nous apprirent, entre autres choses peu agréables, que le roi d'Écosse s'étoit emparé de trois de nos principaux nobles qui faisoient un pèlerinage à Saint-Ninian [1], et en avoit donné pour prétexte que son fils, qu'il croyoit dans les rangs des chevaliers teutoniques, et combattant les païens de Borussie, étoit de fait dans notre camp et en notre pouvoir, et qu'en conséquence il entendoit les garder comme otages de sa sûreté. Ce fut le premier trait de lumière qui m'éclaira sur le véritable rang du chevalier du Léopard; mais de Vaux, à son retour d'Ascalon, changea mes soupçons en certitude en ramenant avec lui l'écuyer du comte d'Huntingdon, serf à crâne épais, qui avoit fait trente milles

[1] Fameuse abbaye près de Stirling. (*Note de l'Édit.*)

pour découvrir à de Vaux un secret qu'il auroit dû me confier à moi-même.

— Il faut excuser le vieux Strachan, dit le lord de Gilsland; il savoit par expérience que j'ai le cœur un peu plus tendre que si ma signature étoit Plantagenet.

— Ton cœur plus tendre, masse de fer, caillou de Cumberland! s'écria Richard. C'est nous autres Plantagenet qui avons le cœur tendre; n'est-il pas vrai, Édith? ajouta-t-il en lui lançant un regard dont l'expression la fit rougir. Donnez-moi votre main, belle cousine; et vous, prince d'Écosse, donnez-moi aussi la vôtre.

— Prenez garde, Sire, dit Édith en faisant un pas en arrière et en cherchant à cacher sa confusion sous un air de plaisanterie aux dépens de la crédulité de Richard, souvenez-vous que ma main devoit servir à convertir à la foi chrétienne les Sarrasins et les Arabes, Saladin et tous les porteurs de turban.

— Oui, répondit Richard, mais le vent de prophétie a changé, et il souffle maintenant d'un autre côté.

— Ne vous moquez pas, de peur que vos liens ne soient rendus plus forts, dit en s'avançant l'ermite d'Engaddi. — L'armée du ciel n'écrit que la vérité dans ses brillants registres. Apprends que la nuit que Saladin et Kenneth d'Écosse passè-

rent dans ma grotte, je lus dans les astres qu'il se trouvoit alors sous mon humble toit un prince ennemi naturel de Richard, à qui Édith Plantagenet devoit être unie. Pouvois-je douter que ce ne dût être le soudan, dont le rang m'étoit connu, puisqu'il étoit venu bien des fois visiter ma cellule pour converser avec moi sur les révolutions des corps célestes. J'y lus encore que ce prince, époux d'Édith Plantagenet, seroit chrétien. Et moi, foible et ignorant interprète, j'en tirai pour conclusion la conversion du noble Saladin, dont les bonnes qualités sembloient souvent le porter vers la vraie foi. Le sentiment de mon ignorance m'a humilié dans la poussière, mais j'y ai trouvé des consolations. Je n'ai pas su lire le destin des autres; qui peut m'assurer si j'ai bien lu le mien? Dieu ne veut pas que nous pénétrions dans ses conseils secrets et que nous cherchions à découvrir ses mystères. Nous devons attendre ses jugements dans les veilles et les prières, dans la crainte et l'espérance. Je suis venu ici en prophète, orgueilleux de pouvoir lire dans l'avenir, me croyant capable d'instruire les princes, et doué même de pouvoirs surnaturels, mais accablé d'un poids que je pensois que mes épaules seules pouvoient supporter. Maintenant mes liens sont rompus; je pars, humilié de mon ignorance, repentant, mais non sans espoir.

Il sortit du pavillon dès qu'il eut prononcé ces mots, et l'on assure que depuis cette époque ses accès de délire devinrent moins fréquents, que sa pénitence prit un caractère plus calme, et qu'elle fut accompagnée d'espérance. Il y a tant d'amour-propre, même dans la démence, que l'idée d'avoir fait avec tant de confiance une prédiction mal fondée sembla produire l'effet d'une saignée pour apaiser la fièvre de son cerveau.

Il est inutile d'entrer dans de plus longs détails sur ce qui se passa dans la tente de la reine, et de chercher à savoir si David, comte d'Huntingdon, fut aussi muet en présence d'Édith Plantagenet que lorsqu'il étoit obligé de jouer le rôle d'un aventurier obscur et sans nom. On peut présumer qu'il lui exprima alors, avec toute l'ardeur convenable, la passion qu'il avoit jusqu'alors trouvé souvent difficile de peindre par des paroles.

Cependant l'heure de midi approchoit, et Saladin attendoit les princes chrétiens sous une tente qui ne différoit que par sa largeur de celles dont se servoient les soldats kourdes et arabes. Mais sous son vaste dôme noir étoit préparé le banquet le plus somptueux, à la mode orientale. Il étoit servi sur de riches tapis entourés de coussins pour les convives. Nous ne nous arrêterons pas à faire la description des draps d'or et d'argent, des superbes broderies en arabesque, des

schalls de Cachemire et des mousselines des Indes qu'on vit briller dans la salle du banquet. Nous parlerons encore moins des mets et des ragoûts entourés de riz coloré de différentes manières, et des autres mystères de la cuisine orientale. Des agneaux rôtis tout entiers, des pilaus de gibier et de volaille étoient servis sur de grands plats d'or, d'argent et de porcelaine, entremêlés de grands vases remplis de sorbet, rafraîchi dans la neige et dans la glace qu'on tiroit des cavernes du mont Liban.

De magnifiques coussins amoncelés au haut bout de la table sembloient destinés au soudan et à ceux de ses convives qu'il voudroit particulièrement honorer. Tout autour de la tente étoient suspendus des drapeaux et des étendards, trophées des batailles que Saladin avoit gagnées et des royaumes qu'il avoit conquis. Mais on remarquoit surtout un long drap noir attaché au bout d'une longue lance; c'étoit la bannière de la mort, et l'on y lisoit cette inscription : SALADIN, ROI DES ROIS; SALADIN, VAINQUEUR DES VAINQUEURS; SALADIN DOIT MOURIR. Au milieu de ces préparatifs, les esclaves qui avoient apprêté le festin restoient debout, la tête baissée et les bras croisés comme des statues de marbre ou comme des automates dont tous les mouvements dépendent d'un ressort caché.

En attendant l'arrivée des princes ses hôtes, le soudan, qui, comme la plupart d'entre eux, n'étoit pas exempt des superstitions de son siècle, examina un horoscope accompagné d'une explication que l'ermite d'Engaddi lui avoit fait remettre en partant du camp.

— Science étrange et mystérieuse, se dit-il à lui-même, qui, en prétendant lever le rideau qui nous cache l'avenir, égare ceux qu'elle semble guider et obscurcit la scène qu'elle veut éclairer. Qui n'auroit pas cru que j'étois pour Richard cet ennemi dangereux dont l'inimitié devoit se terminer par un mariage avec sa parente? Et cependant il paroît maintenant que l'union de ce brave comte avec cette dame rétablira l'amitié entre Richard et le roi d'Écosse, ennemi plus à craindre pour lui que moi; car le chat-pard enfermé dans une chambre est plus dangereux que le lion dans un désert lointain. — Mais aussi, continua-t-il, la conjonction des astres annonçoit que cet époux devoit être chrétien. Chrétien! répéta-t-il après une pause; c'est ce qui faisoit espérer à ce fou de fanatique que je renoncerois à ma foi. Mais moi, moi, fidèle serviteur du prophète, cette circonstance auroit dû me détromper. — Reste là, étrange et mystérieux écrit, ajouta-t-il en plaçant l'horoscope sous une pile de coussins; tes prédictions sont aussi bizarres

que fatales, puisque, même quand elles sont vraies en elles-mêmes, elles produisent sur ceux qui tentent de les expliquer tous les effets du mensonge. — Eh bien! qui te rend assez hardi pour te présenter devant moi sans être appelé?

Il parloit ainsi au nain Nébectamus, qui se précipita dans la tente avec un air d'agitation sans égale; ses traits étranges et disproportionnés étoient encore plus hideux par l'horreur qu'ils exprimoient; sa bouche et ses yeux ouverts, ses bras, ses mains et ses doigts ridés et décharnés étoient étendus dans toute leur longueur.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le soudan d'un ton sévère.

— *Accipe hoc*[1]*!* répondit le nain respirant à peine.

— Comment? Que dis-tu? s'écria Saladin.

— *Accipe hoc!* dit encore le nain, dont l'esprit étoit si troublé qu'il ne songeoit peut-être pas qu'il répétoit les mêmes paroles.

— Retire-toi, dit Saladin; je ne suis pas en humeur d'entendre tes folies.

— Je ne suis fou qu'autant qu'il le faut pour que mon esprit me gagne du pain, pauvre misérable que je suis, répondit Nébectamus; écoutez-moi, grand soudan, écoutez-moi!

— Que tu sois fou ou sage, dit Saladin, si tu

[1] Reçois ceci.

as quelque plainte fondée à me faire, le devoir d'un roi est d'y prêter l'oreille. Suis-moi.

Il l'emmena dans un appartement intérieur; mais quel que fût le sujet de leur conférence, elle fut interrompue par le son des trompettes qui annoncèrent successivement l'arrivée des différents princes chrétiens. Saladin les reçut avec la courtoisie qui convenoit à son rang et au leur; mais il fit un accueil particulièrement gracieux au jeune comte d'Huntingdon, qu'il eut assez de générosité pour féliciter sur la perspective qui s'ouvroit à lui, quoiqu'elle eût contrarié et déconcerté les projets qu'il avoit lui-même formés peu de temps auparavant.

— Mais ne crois pas, noble jeune homme, dit le soudan, que Saladin voie avec plus de plaisir le prince d'Écosse qu'Ilderim n'a vu Kenneth quand il l'a rencontré dans le désert, ou Adonebec El Hakim le Nubien dans la détresse. Une âme généreuse comme la tienne a une valeur indépendante du rang et de la naissance, de même que le breuvage rafraîchissant que je t'offre en ce moment est aussi délicieux dans un vase de terre que dans une coupe d'or.

Le comte d'Huntingdon fit une réponse convenable à la circonstance, et témoigna au généreux soudan sa reconnoissance des importants services qu'il en avoit reçus. Mais quand il eut goûté

la grande coupe de sorbet que Saladin lui fit présenter, il ne put s'empêcher d'ajouter en souriant :

— Le brave cavalier Ilderim ne connoissoit pas la formation de la glace; mais le magnifique soudan rafraîchit son sorbet dans la neige.

— Voudrois-tu qu'un Arabe ou un Kourde eût la science d'un Hakim? répondit Saladin. Celui qui prend un déguisement doit mettre d'accord les sentiments de son cœur et les connoissances de son esprit avec le costume qu'il emprunte. Je voulois voir comment un cavalier du Frangistan, plein de bravoure et de franchise, soutiendroit une discussion avec un chef tel que je paroissois alors, et je révoquai en doute la vérité d'un fait bien connu pour savoir sur quels arguments tu appuierois ton assertion.

Tandis qu'ils parloient, l'archiduc d'Autriche, qui se tenoit un peu à l'écart, s'avança en entendant parler de sorbet à la glace, et prit avec plaisir et sans cérémonie la coupe que le comte d'Huntingdon se préparoit à rendre.

— Délicieux! s'écria-t-il après avoir bu un grand coup que la chaleur du temps, la débauche qu'il avoit faite la veille, lui rendirent doublement agréable; et il passa la coupe en soupirant au grand-maître des Templiers.

Saladin fit un signe au nain qui s'avança, et

prononça d'une voix aigre les mots : *Accipe hoc.* Le Templier tressaillit comme un coursier qui voit sur son chemin un lion sortir de derrière un buisson. Cependant il se remit sur-le-champ; et, peut-être pour cacher sa confusion, il approcha la coupe de ses lèvres, mais ses lèvres ne touchèrent même pas le bord de la coupe. Le cimeterre de Saladin quitta son fourreau comme l'éclair fend la nue; on le vit brandir en l'air un instant, et la tête du grand-maître roula à l'extrémité de la tente. Le tronc resta debout une seconde; la main serroit encore la coupe qu'elle tenoit; il tomba ensuite, et la liqueur se mêla ensuite avec le sang qui jaillissoit de ses veines.

Le cri *trahison! trahison!* se fit entendre de toutes parts. L'archiduc d'Autriche, près duquel Saladin se trouvoit, son cimeterre ensanglanté à la main, fit quelques pas en arrière comme s'il eût craint que son tour n'arrivât. Richard et plusieurs autres portèrent la main sur leurs épées.

— Ne craignez rien, noble archiduc, dit Saladin d'un ton aussi calme que s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire. Et vous, mon frère Richard d'Angleterre, ne soyez pas courroucé de ce que vous venez de voir. Si j'ai frappé de mort ce scélérat, ce n'est pas pour le punir de toutes ses trahisons; ce n'est ni parce qu'il a fait attenter aux jours du roi Richard, comme son propre écuyer

peut l'attester, ni parce qu'il nous a poursuivis, le prince d'Écosse et moi, dans le désert, de telle sorte que nous n'avons dû la vie qu'à la vitesse de nos coursiers, ni parce qu'il a excité les Maronites à nous attaquer aujourd'hui, ce qu'ils auroient fait si je n'avois amené, contre son attente, un assez grand nombre d'Arabes armés pour déjouer ce complot; ce n'est ni pour aucun de ces crimes, ni pour tous ces crimes, que vous le voyez étendu dans son sang : c'est parce qu'une demi-heure avant de souiller notre présence, comme le Simoun empoisonna l'atmosphère, il a poignardé son compagnon d'armes et son complice Conrad de Montserrat, de peur qu'il n'avouât les infâmes complots qu'ils avoient tramés ensemble.

— Comment! s'écria Richard, Conrad assassiné par le grand-maître! son plus intime ami, celui qui vient lui servir de parrain! Noble soudan, je ne doute pas de tes paroles; mais ce fait doit être prouvé, sans quoi.....

— En voici le témoin, dit Saladin en montrant le nain encore épouvanté. Allah, qui envoie le ver luisant pour éclairer la nuit, peut découvrir les crimes secrets par les moyens les plus méprisables.

Le soudan rapporta alors ce que lui avoit raconté le nain : Par un mouvement de folle curiosité, ou, comme il en fit presque l'aveu, pour voir

s'il ne trouveroit rien sur quoi il pût mettre la main, Nébectamus étoit entré dans la tente du marquis, que toute sa suite avoit abandonné, les uns étant partis pour porter à son frère la nouvelle de sa défaite, les autres ne songeant qu'à se réjouir aux frais de Saladin, qui avoit fait distribuer dans tout le camp des provisions en abondance. Le blessé dormoit, grâce à l'influence du merveilleux talisman du sultan; de sorte que le nain put tout examiner à loisir. Cependant, entendant le bruit d'un pas pesant, il fut saisi de frayeur, et se cacha derrière un rideau, qui ne l'empêchoit pourtant ni de voir ni d'entendre tout ce qui se passoit. Le grand-maître entra et ferma avec soin la toile qui couvroit l'entrée de la tente. Il s'approcha de sa victime, qui s'éveilla en tressaillant, et il paroît même que le marquis soupçonna sur-le-champ quel étoit le projet de son ancien compagnon, car ce fut d'un ton d'alarme qu'il lui demanda pourquoi il venoit le troubler.

— Je viens te confesser et te donner l'absolution, répondit le grand-maître.

Le nain épouvanté ne se rappeloit qu'imparfaitement le reste de leur conversation, si ce n'est que Conrad supplia le grand-maître de ne pas achever de briser un roseau déchiré, et que le Templier lui avoit plongé un poignard turc dans le cœur en prononçant ces mots : *Accipe hoc*,

qui avoient fait une si profonde impression sur l'imagination épouvantée du témoin.

— Je me suis assuré de la vérité du fait en faisant examiner le corps du défunt; j'ai ordonné à cet être infortuné, qu'Allah a fait servir d'instrument pour la découverte de ce crime, de répéter en votre présence les mots qu'avoit prononcés le meurtrier, et vous avez vu vous-même quel effet ils ont produit sur sa conscience.

Le soudan se tut, et le roi d'Angleterre prit la parole.

— Si tout cela est vrai, comme je n'en doute plus, dit-il, nous avons été témoins d'un grand acte de justice; mais pourquoi falloit-il qu'il eût lieu en notre présence et de ta propre main?

— Ce n'étoit pas mon projet, répondit Saladin; mais si je n'avois précipité son destin, il y auroit échappé. Car, si j'avois souffert qu'il bût dans ma coupe, comment aurois-je pu, sans encourir le reproche d'avoir violé les lois de l'hospitalité, lui faire subir la mort comme il l'avoit méritée? Il auroit assassiné mon père qu'après avoir bu dans ma coupe il eût été à l'abri de ma vengeance; je n'aurois pu arracher un seul cheveu de sa tête. Mais c'est assez nous occuper de lui. Que son cadavre soit éloigné de nos yeux, et bannissons le souvenir de ses crimes.

Le corps fut emporté, et les marques san-

glantes de la scène qui venoit de se passer furent effacées ou cachées avec tant de promptitude et de célérité qu'on peut juger qu'un pareil événement n'étoit pas assez rare pour que les officiers de la maison de Saladin en fussent embarrassés ou déconcertés.

Cependant le spectacle dont ils venoient d'être témoins pesoit sur l'esprit des princes chrétiens. A l'invitation pressante de Saladin, ils prirent la place qui leur étoit destinée à table; mais ils y restèrent dans le silence de l'inquiétude et du soupçon. Richard fut le seul qui parut ne conserver dans son cœur ni crainte, ni doute, ni embarras, et pourtant il sembloit lui-même réfléchir à quelque proposition qu'il vouloit faire en termes assez agréables pour qu'elle fût acceptée. Enfin, vidant un grand verre de vin, et s'adressant au soudan, il lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût fait au comte d'Huntingdon l'honneur d'avoir une rencontre avec lui.

Saladin répondit qu'il avoit fait l'épreuve de son coursier et de ses armes avec le prince d'Écosse, comme avoient coutume de le faire les cavaliers qui se rencontroient dans le désert, et il ajouta modestement que, quoique le combat n'eût pas été décisif, cependant le résultat n'en avoit pas été tel qu'il dût s'en glorifier. L'Écossais, de son côté, désavoua la supériorité que le

soudan lui accordoit, et voulut la lui attribuer.

— N'importe, n'importe! s'écria Richard; la rencontre seule te fait assez d'honneur, et je te l'envie plus que tous les sourires d'Édith Plantagenet, quoiqu'un seul suffise pour récompenser un combat tel que celui que tu viens de livrer. Mais qu'en dites-vous, nobles princes? convient-il qu'une assemblée royale de chevalerie comme celle-ci se sépare sans avoir fait quelque chose dont on puisse parler dans les siècles futurs? Que sont la confusion et la mort d'un traître pour une guirlande d'honneur telle que celle qui est réunie en ce lieu, et qui ne doit pas se séparer sans avoir vu quelque fait plus digne de ses regards? Qu'en pensez-vous, noble soudan, pourquoi vous et moi, et en présence de cette illustre compagnie, ne déciderions-nous pas la question si long-temps disputée de la possession de cette terre de Palestine, afin de terminer ces guerres fatigantes? Nous avons une lice toute préparée; l'islamisme ne peut jamais espérer un meilleur champion que toi; moi-même je jetterai mon gant comme celui de la chrétienté, à moins qu'il ne s'en présente un plus digne, et en tout honneur et toute amitié nous nous livrerons un combat à outrance pour la possession de Jérusalem.

Le soudan fut quelque temps sans répondre; une vive rougeur colora son front, et la plupart

des convives croyoient qu'il se disposoit à accepter le cartel.

— En combattant pour la sainte cité, dit-il enfin, contre ceux que nous regardons comme des idolâtres, comme des adorateurs de pierres sculptées et d'images peintes, je pourrois espérer qu'Allah fortifieroit mon bras; ou, si je tombois sous le fer de Melec Ric, je ne pourrois arriver dans le paradis par une mort plus glorieuse. Mais Allah a déjà accordé Jérusalem aux vrais croyants, et ce seroit tenter le dieu du prophète si, présumant de mes forces et de mes talents, je mettois en danger ce dont je suis assuré par la supériorité de mes armes.

— Eh bien, dit Richard du ton d'un homme qui demanderoit une faveur à un ami intime, si ce n'est pas pour Jérusalem, que ce soit pour l'honneur. Faisons du moins trois courses avec des lances à fer émoulu.

— Je ne puis en conscience vous satisfaire même sur ce point, répondit Saladin souriant à demi de l'empressement amical avec lequel Richard insistoit sur ce combat. Le maître donne un berger au troupeau pour l'avantage du troupeau, et non pour celui du berger. Si j'avois un fils qui pût tenir mon sceptre quand je cesserai d'exister, j'aurois la liberté, comme j'ai le désir, de m'essayer dans cette noble rencontre. Mais

vos propres écritures disent que quand le berger est frappé le troupeau est dispersé.

— Tout le bonheur a été pour toi! dit Richard en soupirant au comte d'Huntingdon. J'aurois donné la meilleure année de ma vie pour ta demi-heure près du Diamant du désert!

L'extravagance chevaleresque de Richard ranima la gaieté de la compagnie; et quand enfin on se leva pour se séparer, Saladin s'avança vers Cœur-de-Lion, et lui dit en lui prenant la main :

— Noble roi d'Angleterre, nous nous séparons pour ne plus nous revoir. Je sais aussi bien que vous que votre ligue est dissoute pour ne plus se réunir, et que vos seules forces sont insuffisantes pour vous permettre de continuer votre entreprise. Je ne puis vous céder cette Jérusalem que vous désirez tant. Cette ville est pour nous, comme pour vous, une cité sainte. Mais quelque autre demande que Richard puisse faire à Saladin, elle lui sera accordée aussi librement que cette fontaine accorde ses eaux; oui, et Saladin tiendroit cette promesse, quand même Richard se trouveroit dans le désert avec deux archers pour toute escorte.

Le lendemain Richard retourna dans son camp; et quelques jours après le jeune comte d'Huntingdon épousa Édith Plantagenet. Le soudan lui envoya, comme présent de noces, le célèbre ta-

lisman. On lui dut un grand nombre de cures en Europe, mais aucune n'égala en succès et en célébrité celles que Saladin avoit opérées. Ce talisman existe encore, le comte d'Huntingdon l'ayant légué à un brave chevalier écossais, sir Mungo du Lee, dont l'ancienne et honorable famille le conserve avec soin; et, quoique la pharmacopée moderne ait rejeté l'usage des pierres constellées, on l'emploie encore avec succès pour arrêter le sang et contre la rage des chiens [1].

Ici se termine notre histoire, les conditions auxquelles Richard évacua ses conquêtes pouvant se trouver dans toutes les chroniques de cette époque.

[1] C'est un trait épigrammatique sur les *recettes de famille*, si communes dans la Grande-Bretagne. (*Note de l'Édit.*)

FIN DE RICHARD EN PALESTINE ET DES HISTOIRES DU TEMPS DES CROISADES.





